2e ANNÉE Nº 141 — 1er JUIN 1925

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

PARIS
3, rue de Grenelle (6e) — Tél. : Fleurus 12-27
FRANCE : 4.25 = LE NUMÉRO = ÉTRANGER : 4.75



BULLETIN MENSUEL DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

Dans cette liste sont indiqués, chaque mois, les ouvrages qui, à divers titres, nous raissent dignes d'être signalés à l'attention des lecteurs et des bibliophiles. Un bulin beaucoup plus complet est envoyé régulièrement et gratuitement à quiconque en t la demande.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, ROMANS, ETC.

Alain. Propos sur le Bonheur. 12 fr.
E. Baumann. Saint-Paul.. .. .. 8.25
A. Bellessort. Essai sur Voltaire. Prix .. .. 12 fr.
L. Bertrand. Jean Perbal .. 7.50
A. Billy. L'ange qui pleure .. 6 fr.
J.-R. Bloch. La Nuit kurde .. 9 fr.
Bouzinac. Cambon.. .. .. 7.50
J. Cassou. Eloge de la Folie .. 7.50
P. Cazin. L'Hôtellerie du Bacchus sans tête.. .. .. 7.50
R. Coolus. Théâtre : tome IV. La côte d'Amour. Le Risque .. 7.50
L. Cousturier. Mon amie Fatou. Prix 7.50
J. Dartenal. Le Promenoir des Anges. Prix.. .. .. 5 fr.
L. Delarue-Mardrus. La mère et le fils 2.50
J. Delteil. Jeanne d'Arc.. .. 7.50
B. Fay. Panorama de la Littérature Contemporaine. 7.50
J. Fontelroye. Chantal 6.75
F. Fosca. La Berlue .. .. 12 fr.
P. Frondaie. L'Homme à l'Hispano. Prix 7.50
Kikou Yamata. Masako.. .. 7.50
Jeanne Landre. Echalote, Douairière. Prix 7.50
21. G. Leroux. La farouche Aventure. Prix 7.50
22. J. London. Michaël, chien de Cirque. Prix 7.50
23. J. Longnon. La nouvelle Hélène. 7.50
24. E. Magne. Ninon de Lenclos .. 9 fr.
25. A. H. Navon. Joseph Pérez .. 6 75
26. P. de Nolhac. Erasme et l'Italie. 14 fr.
27. G. Oudard. Une Election .. 7.50
28. L. S. Palen. Le Diable Blanc et la Mer Noire 7.50
29. J. de Pesquidoux. Le Livre de Raison 7.50
30. H. de Régnier. Proses datées. 7.50
31. M. Renard et Albert-Jean. Le Singe. Prix 7.50
32. R. Rolland. Le Jeu de l'Amour et de la Mort 7.50
33. J. Romains. Théâtre II. Le Mariage de Le Trouhadec. La Scintillante.. 7.50
34. J. H. Rosny jeune. La Pigeonne. 6 fr.
35. Csse de St.-Roman. Le Roman de l'Occitanienne et de Chateaubriand. Prix. .. .. 10 fr.
36. C. Santelli. Georges Duhamel. 6.50
37. R. Schwob. Mathias Crismant.. 7.50
38. Unamuno. Trois Nouvelles exemplaires et un Prologue.. .. 10 fr.
39. C. Vautel. Mon Curé chez les Pauvres. Prix 7.50

PHILOSOPHIE — SCIENCES — POLITIQUE — DOCUMENTATION

H. Bourgin. Cinquante ans d'expérience démocratique .. .. 10 fr.
R. Gillouin. Questions politiques et religieuses. 7.50
Mgr Grabmann. La Somme théologique de saint Thomas d'Aquin .. 10 fr.
E. d'Hauterive. Napoléon III et le Prince Napoléon .. .. .. 20 fr.
44. R. de Jouvenel et A. de Tarde. La Politique d'aujourd'hui.. .. 7.50
45. J. Maxe. Anthologie des Défaitistes. Prix .. .. 18 fr.
46. A. Philip. L'Angleterre moderne. 7.50
47. J. du Plessis. Les grands dirigeables dans la paix et dans la guerre. 12 fr.

VOIR CI-APRÈS LE BULLETIN DE COMMANDE

BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES (SUITE

RÉIMPRESSIONS

48. L. BLOY. Propos d'un Entrepreneur de Démolitions .. .. 1[illegible]

ÉDITIONS DE LUXE — OUVRAGES D'ART

49. H. BARBUSSE. L'Enfer .. .. 30 fr.
50. H. BÉRAUD. Le Martyre de l'Obèse. Prix.. .. .. 40 fr.
51. H. CHARPENTIER. Océan Pacifique. Prix. .. .. 50 fr.
52. A. DE CHATEAUBRIANT. La Brière. Prix.. .. .. 45 fr.
53. A. HAGUENAUER. Les Amertumes. Prix. .. .. 300 fr.
54. P. DE KOCK. Le Cocu .. .. 20 fr.
55. P. LOUYS. Quatorze Images. 250 fr.
56. P. MAC ORLAN. Prochainement ouverture... de 62 boutiques littéraires, ill. de GUILAC .. .. 50 fr.
57. O. MIRBEAU. Le Calvaire .. 30 fr.
58. P. MORAND. Fermé la Nuit, ill. [illegible] PASCIN .. .. 22[illegible]
59. J. PAULHAN. La Guérison Sév[illegible] Prix. .. .. 1[illegible]
60. J. PREVOST. Tentative de Solit[illegible] Prix.. .. .. 1[illegible]
61. C. ROGER-MARX. Odilon Redon. [illegible]
62. G. SCHLUMBERGER. L'Epopée By[illegible]tine .. .. 5[illegible]
63. R. L. STEVENSON. Voyage avec un[illegible] dans les Cévennes .. .. .. 4[illegible]
64. J. VALMY-BAISSE. Tableau des Gr[illegible] Magasins, ill. par LABOUREUR. é[illegible]
65. VERLAINE. Odes en son honn[illegible] fac-simile .. .. 22[illegible]

BULLETIN DE COMMANDE

FRAIS DE PORT EN SUS POUR TOUS LES VOLUMES

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint — pa[illegible] débit de mon compte (2) — les ouvrages indiqués dans le BULLETIN DE RENSEIGNEME[illegible] BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros ....

....

....

....

NOM .... Signature :

ADRESSE ....

....

(1) Pour économiser du temps et de l'argent, utilisez notre carnet de commandes. Pour cel[illegible] suffit d'avoir un compte-courant. — (2) Rayer les indications inutiles.

(4)

nrf **EN SOUSCRIPTION**

COLLECTION « *UNE ŒUVRE, UN PORTRAIT* »

POUR PARAITRE EN JUIN :

GEO CHARLES

JEUX OLYMPIQUES

ÉDITION ORIGINALE

avec un portrait de l'auteur gravé sur cuivre par FOUJITA

Un volume in-16 jésus, tiré à :

816 exemplaires (dont 66 hors commerce, numérotés de I à LXVI, et 750 numérotés de 1 à 75 sur vélin simili cuve des papeteries Navarre .. .. **10 f**

16 exemplaires sur vieux japon teinté (dont 1 hors commerce imprimé au nom de l'aute accompagnés d'une épreuve du portrait à grandes marges, sur vieux japon teinté, nu rotée et signée par l'artiste .. .. **60 f**

JEAN FAYARD

JOURNAL D'UN COLONEL

ÉDITION ORIGINALE

avec un portrait de l'auteur par SEM, gravé sur bois par G. AUBERT

Un volume in-16 jésus, tiré à :

816 exemplaires (dont 66 hors commerce, numérotés de I à LXVI, et 750 numérotés de 1 à 75 sur vélin simili cuve des papeteries Navarre .. .. **10 f**

16 exemplaires sur vieux japon teinté (dont 1 hors commerce imprimé au nom de l'auteu accompagnés d'une épreuve du portrait à grandes marges, sur vieux japon teint numérotée et signée par l'artiste .. .. **60 f**

PIERRE REVERDY

ÉCUMES DE LA MER

ÉDITION ORIGINALE

avec un portrait de l'auteur par PICASSO, gravé sur bois par G. AUBERT

Un volume in-16 jésus, tiré à :

1116 exemplaires (dont 116 hors commerce, numérotés de I à CXVI, et 1000 numérotés 1 à 1000) sur vélin simili cuve des papeteries Navarre **10**

16 exemplaires sur vieux japon teinté (dont 1 hors commerce), accompagnés d'une épreuv grandes marges sur vieux japon teinté, numérotée et signée par l'artiste **60**

POUR PARAITRE ENSUITE :

ALAIN : **La Visite au Musicien.** — ROGER ALLARD : **Les Elégies Martiale** (avec un portrait de l'auteur, par Raoul DUFY.) — ANDRÉ BEUCLER : **Trois Conte** — FERNAND FLEURET : **Le Cendrier** (avec un portrait de l'auteur, par ALISKA — ALFREDO GANGOTENA : **Orogénie**, présenté par MAX JACOB (avec un portrait l'auteur, par Paul BAR). — ANDRÉ HARLAIRE : **Dieu dans son miroir.** — J. KESSEL : **Mary de Cork** (épuisé). — CH.-LOUIS PHILIPPE : **Lettres à sa mère** — FR. PONGE : **Douze petits écrits.** — LOUIS DE ROBERT : **Comment début Marcel Proust** (avec un portrait de MARCEL PROUST). — RAINER MARIA RILKE **Vergers** (poèmes). — PIERRE SICHEL : **Banal ou les Ruses de la Press** (avec un portrait de l'auteur, par PAUL VALÉRY). — PAUL VALÉRY : **La Conquêt méthodique** (avec un portrait de l'auteur par lui-même) (épuisé). — JEAN VARIOT **Le peuple murmure** (avec un portrait de l'auteur par ANDRÉ HOFER).

nrf ***Achetez, Souscrivez chez votre Librair***

nrf POUR PARAITRE EN MAI



SALOMON POLIAKOV

LE MESSIE SANS PEUPLE

ROMAN

VERSION FRANÇAISE DE J. KESSEL

UN VOL. IN-16 DOUBLE-COURONNE. **7.50**

Sabbataï Zevi est un jeune juif de Smyrne qui, au XVIIe siècle, a fait pendant quelque temps trembler le Sultan, a troublé l'Europe entière jusqu'à suspendre en partie le fonctionnement des Bourses d'Allemagne et de Hollande, en se proclamant le Messie tant et si avidement attendu par les Juifs. Il a fini par se convertir à la religion musulmane. ... On voit tout ce qu'un écrivain slave, et juif lui-même, pouvait tirer d'un tel sujet, sans y rien ajouter : le pittoresque du décor, l'exaltation humaine et divine, qui brûle le Messie et la pécheresse Sarah, qu'il a prise pour femme, la diversité et l'imprévu des péripéties, permettaient à l'auteur d'écrire un roman. M. POLIAKOV a écrit ce roman, mais il a fait plus : il y a intégré une véritable épopée, mystique et sensuelle, en nous peignant à fresque la naissance ou plutôt la renaissance d'une religion au cœur de ces hommes « qu'on eût dit blottis pour leurs prières sous un gigantesque et très vieux colombier »... Mieux encore : l'auteur a su créer le conflit profond qui seul peut élever le roman à la hauteur, peut reculer l'épopée à l'horizon de la tragédie. Il a imaginé Sabbataï Zevi d'abord effrayé par ses idées mêmes, rebelle aux suggestions pressantes de ses amis, et ne déclarant sa mission à son peuple que lorsque Dieu lui envoie une pécheresse à sanctifier : tâche si belle dans sa grandeur difficile qu'elle lui semble, enfin et seulement, le désigner comme Messie. A partir de ce jour, et jour après jour, Sabbataï Zevi sent croître sa confiance en lui, et sa fièvre dépasser la figure idéale que les Juifs s'étaient tracée de leur Messie, cristallisation lente de leur éternelle songerie. De sorte que, mis par le sultan en présence de deux épreuves pour prouver sa mission, il dédaignera celle des flèches empoisonnées, trop facile en vérité pour l'envoyé du Seigneur. Il acceptera au contraire de coiffer le turban vert des Mahométans : Comme il a purifié la prostituée, il effacera la honte des hérétiques. Il transfigurera l'erreur, et son triomphe sera plus beau de toutes les laideurs anciennes qui participeront à l'apothéose du vrai Dieu et de son prophète... Hélas ! devant l'homme au turban vert, le peuple ne reconnaît plus son sauveur, Sarah qui est l'incarnation ardente du peuple juif sombre dans une folie proche de la mort, — et le Messie lui-même, tombant du haut de sa grandeur, redevient un pauvre homme dont les cris de douleur et d'espoir se fondront désormais au milieu des plaintes de ses plus humbles frères... L'âpre ferveur tour à tour et la résignation farouche qui bouleversent ce livre, les ardeurs charnelles et spirituelles qui le troublent, la lumière et la couleur qui le baignent, ont trouvé, est-il besoin de le dire ? — en J. Kessel, l'auteur de la *Steppe rouge* et de *l'Equipage*, leur traducteur né.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE POUR LES " AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE " UNE ÉDITION SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL A 750 EXEMPLAIRES ET 100 EXEMPLAIRES IN-4° TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ DE PUR FIL LAFUMA POUR LES " BIBLIOPHILES DE LA N. R. F. ". TOUS CES EXEMPLAIRES SONT SOUSCRITS.

Notice. — *Salomon Poliakov, né en Russie à Kritcheff (gouvernement de Mogilew) en 1875, après quelques années d'une jeunesse assez mouvementée, — voyages, aventures, métiers manuels, — a suivi à Paris les cours de l'Ecole des Hautes Etudes Sociales de 1900 à 1905. A cette époque (première révolution russe), il rentre à Saint-Pétersbourg et, devenu, un journaliste politique important collabore au* Retch *puis au* Russkoïe Slovo. *En 1912, son drame* **Le Labyrinthe,** *qu'il a envoyé anonymement au Concours Ostrowsky, est couronné, sur 126 compositions concurrentes, et joué au Théâtre Impérial avec grand succès : il ne fallait rien moins qu'une telle circonstance pour ouvrir les portes de ce théâtre à un juif. En 1913, le même théâtre joue* **L'Anneau de Feu,** *et en 1914,* **Le Péché** *est reçu sans lecture, mais la guerre en empêche la représentation. — Pendant la guerre, tantôt au front, tantôt correspondant de journaux russes à Rome, Londres et Paris. —* **Le Labyrinthe** *a été traduit et joué dans les pays Scandinaves, en Allemagne et en Italie.* **Le Messie sans Peuple** *a été écrit en 1923. — Prépare un roman sur* **Spinoza**: *un roman parisien franco-russe, et, en collaboration avec Potiomkine, une comédie grotesque :* **Don Juan le Fiancé de la Mort.**

LA

REVUE

REVUE MENSUELLE DE L

DIRECTEUR (1

Directeur : GASTON GALLIM

PARAIT L

Par la qualité des œuvres et des auteurs les aspects nouveaux de la pensée et de l'

LA NOUVE
est à la tête du m

LA NOUVELL

publiera prochainement

RÉFLEXIONS SUR LE VERS FRANÇAIS, par PAUL CLAU

PORTRAITS DE BERNARD SHAW, par FRANK HARRIS et BEF SHAW

DIALOGUE AVEC LE CORPS ENDORMI, par JEAN SCHLUMB

ESSAI, par MARCEL ARLAND

BELLA, roman, par JEAN GIRAUDOUX

PRUDENCE HAUTECHAUME, par MARCEL JOUHANDEA

LES GERTRUDE HOFFMANN GIRLS, par PAUL ELUAR

CORRESPONDANCE DE JACQUES RIVIÈRE ET DE CLAUDEL

LETTRE OUVERTE SUR L'EXOTISME, par PAUL-LÉON F

VERGERS, par RAINER MARIA RILKE

CONTES ET NOUVELLES, par GEORGES DUHAMEL, ANDRÉ BEU J. GREEN, VALERY LARBAUD, P. DRIEU LA ROCHELLE, FRA MAURIAC, ANDRÉ MAUROIS, HENRI POURRAT

CONDI

ÉDITION ORDINAIRE : France, UN AN.. **42** fr. ; SIX MOIS.. **23** fr. — Autres P

PRIX DE VENTE AU NUMÉRO :

Téléph. : FLEURUS 12-27 — Compte ch. postal

BULLETIN

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de UN AN — SIX MOIS à l'édition * O

* Ci-joint mandat — chèque * de . . . .

Je vous envoie par courrier de ce jour chèque postal de . . . .

Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de . . . . .

(Les quittances présentées à domicile sont majorées de 1 fr. 75 pour frais de recouvr

Nom ....

Adresse ....

* Rayer les indications inutiles.

DÉTACHER LE BULLETIN CI-DESSUS ET L'ADRESSER À MONSIEUR L

LLE

NÇAISE

CRITIQUE — 12e ANNÉE
ES RIVIÈRE
en chef : JEAN PAULHAN
QUE MOIS

public lettré, par le souci constant d'éclairer
e information critique de ses chroniques,
FRANÇAISE
aire contemporain.

UE FRANÇAISE

publie dans chaque numéro

FLEXIONS sur la LITTERATURE par ALBERT THIBAUDET | **LA CHRONIQUE DRAMATIQUE** par FRANÇOIS MAURIAC

Continue de publier jusqu'au 1er août inclusivement

LES FAUX MONNAYEURS

(PREMIERE PARTIE)

ROMAN INÉDIT

PAR

ANDRÉ GIDE

publiera prochainement un second fragment inédit d'

ALBERTINE DISPARUE

PAR

MARCEL PROUST

NEMENT
SIX MOIS.. **27** fr. — ÉDITION DE LUXE : France.. **85** fr. ; Autres Pays.. **100** fr.
.25 ; Autres Pays **4.75**

Télégr. : ENEREFENE PARIS — R. C. Seine : 35.806

ONNEMENT

de la NOUVELLE REVUE FRANÇAISE à partir du 1er 192

. . . .	* **35** fr. ;	**100** fr.
. . . .	**42** fr. ;	**50** fr.
. . . .	**23** fr. ;	**27** fr.

A .... le .... 192 .... .

(Signature)

NOUVELLE REVUE FRANÇAISE — PARIS, 3, RUE DE GRENELLE (6e)

nrf VIENT DE PARAITRE



LUC DURTAIN

CONQUÊTES DU MONDE

MA KIMBELL

ROMAN

UN VOL. IN-16 DOUBLE-COURONNE.. .. .. 7.5

MA KIMBELL : une motocyclette, sur laquelle, à tra[vers] Alpes et Riviera, un jeune homme s'enfuit loin de l'am[...] Huit jours en selle. Rencontres, à toute vitesse : gens et paysages, plats inattendu[s], idées involontaires. A travers cent incidents lestement narrés, le curry du capitaine, [le] perdreau ou l'aïoli, le merveilleux salon musical, la Chartreuse de Montrieux, le g[...]dien aux tempes vertes et les orages et les pannes, une passion, d'abord méconnue [de] notre Claude lui-même, agrandit devant lui le monde de toutes parts.
Livre de verve et d'humour : mais aussi document caractéristique sur la jeunesse actuel[le], sur les positions respectives qu'elle assigne à l'amour, à l'argent, aux idées religieus[es], à la science. Ainsi que Claude, combien vivent sur le modèle d'un Deffregas, puis, po[ur] chercher la route de leur destinée, hésitent entre le souvenir des dogmes et l'appel [de] la civilisation mécanique !
Où le romancier de *Douze Cent Mille* et de *La Source Rouge* veut-il, cette fois, no[us] conduire ? Quel but vise cette morale moitié science et moitié sport, que le naïf hér[os] du livre se forge sans le savoir ? Notre Claude ne s'en soucie guère ! Peut-être [le] mieux est-il de rouler avec lui, sans arrière-pensée, d'aventure en aventure, tantôt [à] cent et tantôt à quinze à l'heure, sur le tansad de sa machine américaine.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE POUR LES " AMIS DE L'ÉDITION ORIGINAL[E]" UNE ÉDITION SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL A 750 EXEMPLAIRES ET 100 EXE[M]PLAIRES IN-4° TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ DE PUR FIL LAFUMA POUR L[ES] " BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE ". TOUS CES EXE[M]PLAIRES SONT ENTIÈREMENT SOUSCRITS.

DU MÊME AUTEUR :

LE RETOUR DES HOMMES, 1 vol.. .. .. 5.7[5]
DOUZE CENT MILLE, 1 vol.. .. .. 7.5[0]
LA SOURCE ROUGE, 1 vol .. .. 7.5[0]

Notice bio-bibliographique

Luc Durtain. Etudes littéraires et scientifiques. Boxe, aviron et, naturellement, moto. Nombr[eux] déplacements en Europe. Spitzberg. Levant. Egypte. Etats-Unis. Canada.
POESIE. Kong Harald. *Le poème de* **Lise** *(1918) écrit dans une cagna de Lorraine.* **Le Reto[ur] des Hommes** *(1922) évoquant les consciences troublées par la guerre.* **Perspectives. Face [à] Face ou le Poète et Toi,** *essai d'art poétique hardiment moderne.*
PROSE. *Les contes du* **Manuscrit trouvé dans une île** *(1913). Et, principalement, c[ette] série d'œuvres distinctes groupées sous le titre de* **CONQUETES DU MONDE :** *essais, sous di[vers] angles, de la réalité, pour en rechercher le plus large contact et la possession véritable.* **L'Etape néce[s]saire,** *qui en est la préface, répertoire des techniques littéraires les plus opposées, connaissance de l'a[...]; la large fresque de* **Douze Cent Mille** *(1922), connaissance de l'argent;* **La Source Rou[ge]** *(1924), aventure dans une ville d'eaux, connaissance de la santé.*

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR[E]

LA REVUE JUIVE

REVUE INTERNATIONALE PARAISSANT SIX FOIS L'AN

EXTRAITS DE LA DÉCLARATION D'ALBERT COHEN

La Revue Juive *est fondée par des hommes qui ont conscience d'appartenir à une race vivante dont l'œuvre spirituelle n'est pas encore achevée, qui a une tâche à remplir et qui doit travailler à la reconnaître.*

... Dans cette maison que nous voulons de tous les Juifs, nous ferons entendre des voix diverses, veillant à ce qu'elles aient un son commun de sincérité. C'est ainsi que nous inviterons à venir dire ici leur vœu et leur amour ceux de nos frères, ivres de disparaître dans le courant unitaire des nations qui les ont adoptés et qu'ils veulent aimer sans partage...

Pour nous qui ne voulons pas du suicide et ne craignons pas de soumettre notre esprit aux lois infaillibles du sang, nous dirons aussi souvent qu'il le faudra les raisons de notre fidélité...

... Nous rendrons compte de la pensée totale d'Israël dispersé et, sans préconiser des conciliations artificielles, nous essaierons de trouver les points possibles de soudure réelle, d'inventer au grand jour une nouvelle et vivante unité israélite.

... Nous ne rechercherons pas la lutte. Nous accepterons le devoir de défense qui nous incombe...

... Il faut savoir pourquoi l'on combat. Il faut savoir de quoi l'on est fier. Pour les hommes de notre race, La Revue Juive *sera l'occasion d'une reprise de conscience ; pour tous les esprits libres, la possibilité de voir enfin l'âme d'Israël...*

... Sans qu'elle le veuille, cette revue sera, par surcroît, par naturelle et inattendue récompense, une revue littéraire. Nous aurons une esthétique, puisque nous sommes une race. Une race est une idée faite chair...

... Le monde juif est en état de décadence, à la fois, et de résurrection. Nous discernerons ici ce qui est digne de vivre et ce qu'il faut, avec douceur, encourager à mourir...

En sa double fonction d'organe de l'activité et de la renaissance d'Israël, La Revue Juive *aura le devoir de suivre avec attention les efforts du mouvement sioniste...*

... Revue internationale, parce qu'elle sera l'organe de liaison des Juifs de tous pays ; parce qu'elle enseignera les Juifs aux Juifs... Revue internationale, parce qu'elle présentera les Juifs aux nations, parce qu'elle fournira des possibilités d'entretien entre des hommes de race et de religion différentes. Elle cherchera pour les uns et pour les autres des terrains communs d'entente et sera pour tous une maison d'amitié...

... Attentifs aux douleurs d'un vieux peuple offensé, mais décidés à juger avec justice, et avides d'aimer tous événements humains, nous commençons, en ce premier jour d'une nouvelle jeunesse, des pages de foi, où viendront lentement s'inscrire nos efforts, nos espoirs et nos patiences, pages de vie qui consacrent la bonne nouvelle : Israël revient à Israël.

(***LA REVUE JUIVE*** – 15 Janvier 1925.)

PRIÈRE MUTILÉE

Le système du ciel se soulève, ramures,
Entre vos doigts tragiques d'Avril ;
Et les anges cueillant les étoiles mûres,
Du tonnerre roulaient l'amoureux baril.

La dame debout et folle sur le lustre,
Disait à tous les dates de naissance ;
La figure de Dieu, de plus en plus illustre,
Allait vite, sans dépenser aucune essence.

Le songe trop long dépassait le sommeil
Et finissait atrocement nu solitaire ;
L'œil de la rose de Dieu sur la terre
Flambait autour des épines du soleil.

Les anges relevant leurs jupes ralenties
Escaladaient les collines, les palissades ;
Et l'incroyable élégance de cette ambassade
Remplissait les miroirs devenus trop petits.

Les mains du ciel ouvraient, faisaient claquer les portes,
Et pour nous faire peur agitaient les rideaux.
Vitrier sur ton dos la ville est ivre morte,
Le marin a du ciel la carte sur le dos.

Voici que rossignol chante la fin du monde,
Dieu s'exprime en ami par ses trilles de folle.
Un coup, pur à son cœur, s'élance de la fronde
Et fait du haut en bas tomber ce rossignol.

Venez à mon secours, astres de ma naissance !
J'ai perdu le secret des lignes de la main ;
Dieu se déplace toujours dans le même sens
Et la foudre espiègle déshabille les humains.

Il faudrait arrêter les outrages du rire,
Le radium qui tue avec des armes bleues,
Surveiller les oiseaux comme la poële à frire,
Comprendre la douceur des mensonges de Dieu.

*

Le coq s'est endormi sur un piège d'ardoise
(Moyen si bête qu'il ne trompe plus que le coq).
Les cyclistes, fardés par un feu de framboises,
Dans leur chiffre enroulés du beau dormeur se moquent.

Les pétales du feu, les astres somnambules,
L'océan, sa colère écrite en majuscules,
Toutes ces cruautés délicates du vent,
J'en mourrais sans la mort qui veut m'avoir vivant.

*

Debout matelot, la géographie !
Les oiseaux perchés sur les branches d'étoiles,
Judas reconnu sur une photographie,
L'ange empêtré dans son système de voiles,

L'ensemble de ces dénonciations retentissantes
Déroute la mort prise sur le fait.
Astres j'empoigne votre encolure puissante :
Hop ! en route, on entend les tirs de la fête,

On entend les trains et les airs à l'envers
Et la chute des feuilles du cor de chasse ;
La nuit, sa citadelle et son fleuve, enchasse
Les personnes de ma famille avec du verre.

Jésus vos trois moulins ne tournent plus la nuit.
La rage céleste a fait s'écraser les figues,
Les centurions, les femmes mortes de fatigue,
Et le peuple juif qui adroitement vous nuit.

*

Doute envahissez moi jusqu'à charmer le doute
Déchirez le voile aux ronces de Jésus-Christ ;
La lune, à pas de loup vient aux portes, écoute,
Et laisse un signe large avec la craie écrit.

Le seul malheur est que je ne sache pas lire.
Qu'avez-vous fait de moi, écoles de France ?
Vos sucres d'orge, vos tambours, vos tire-lire,
Sont les premiers accessoires de ma souffrance.

Tout est à recommencer maintenant,
Tout est à recommencer, mon Dieu.
L'âne et le bœuf réchauffent un diamant
Surnaturel. Regardez ! mais regardez-le !

Regardez il éclaire la neige et les mondes,
Il dissimule un mécanisme d'arcs en ciel,
Sa lueur parcourt Dieu en moins d'une seconde
Cette lueur qui coupe est un rayon de miel.

Les donateurs aux genouillères de paille
Sont à genoux à droite et à gauche en rêve ;
Ils doivent attendre que le sommeil s'en aille
S'ils veulent redevenir Adam et Eve.

Leur serpent échappé se cache entre les sangles
Des coureurs à cheval sur l'ombre du triangle
Lorsque leur halte écoute, à l'aube de Saint-Cloud,
Les ferrailles du ciel et les hommes qui clouent.

*

A tour de bras le rameur sous l'arche
Meut l'ombre qui lui fait une étagère.
Il croise si souvent l'eau douce en marche
Qu'il la traite de plus en plus à la légère.

Entre les doigts de l'île ourdit l'araignée
Un navire d'après les lignes de ma main,
Je refuse voyages vos lendemains
Sur la mer à ses bords un peu trop contournée.

J'en ai assez des actrices et des acteurs.
Aux angles d'une rue de la fausse bâtisse,
Je vous regarde une dernière fois des coulisses,
Epouvantails du cerisier des projecteurs.

O mon Dieu, je ne suis pas fait pour le délire,
Apollon me tient mal ; appelez-moi... j'accours,
Malgré les crises de nerf de la lyre,
Et ses jambes, ses bras appelant au secours.

JEAN COCTEAU

Lavandou 1922

LA MORT D'ALBERTINE [1]

Je ne pouvais pas laisser Albertine en Touraine avec ces jeunes filles, avec cette actrice, je ne pouvais supporter la pensée de cette vie qui m'échappait, j'attendrais sa réponse à ma lettre ; si elle faisait le mal, hélas ! un jour de plus ou de moins ne faisait rien (et, peut-être, je me disais cela parce que, n'ayant plus l'habitude de me faire rendre compte de chacune de ses minutes, dont une seule où elle eût été libre m'eût affolé, ma jalousie n'avait plus la même division du temps). Mais aussitôt sa réponse reçue, si elle ne revenait pas, j'irais la chercher ; de gré ou de force je l'arracherais à ses amies. D'ailleurs ne valait-il pas mieux que j'y allasse moi-même ? Est-ce parce que j'avais changé, est-ce parce que je n'avais pu supposer alors que des causes naturelles m'amèneraient un jour à cette situation exceptionnelle ? Mais comme j'aurais menti maintenant si je lui avais écrit, comme je le lui disais à Paris, que je souhaitais qu'il ne lui arrivât aucun accident. Ah ! s'il lui en était arrivé un, ma vie, au lieu d'être à jamais empoisonnée par cette jalousie incessante eût aussitôt retrouvé sinon le bonheur, du moins le calme par la suppression de la souffrance.

La suppression de la souffrance ? Ai-je pu vraiment le croire, croire que la mort ne fait que biffer ce qui existe et laisser le reste en état, qu'elle enlève la douleur dans le cœur de celui pour qui l'existence de l'autre n'est plus

1. Copyright by Librairie Gallimard, 1925.

qu'une cause de douleurs, qu'elle enlève la douleur et n'y met rien à la place. La suppression de la douleur ! Parcourant les faits-divers des journaux, je regrettais de ne pas avoir le courage de former le même souhait que Swann. Si Albertine avait pu être victime d'un accident, vivante j'aurais eu un prétexte pour courir auprès d'elle, morte j'aurais retrouvé, comme disait Swann, la liberté de vivre. Je le croyais ? Il l'avait cru, cet homme si fin et qui croyait se bien connaître. Comme on sait peu ce qu'on a dans le cœur. Comme, un peu plus tard, s'il avait été encore vivant, j'aurais pu lui apprendre que son souhait autant que criminel était absurde, que la mort de celle qu'il aimait ne l'eût délivré de rien.

Je laissai toute fierté vis-à-vis d'Albertine, je lui envoyai un télégramme désespéré lui demandant de revenir à n'importe quelles conditions, l'assurant qu'elle ferait tout ce qu'elle voudrait, que je demandais seulement à l'embrasser une minute trois fois par semaine avant qu'elle se couche. Et elle eût dit une fois seulement, que j'eusse accepté une fois. Elle ne revint jamais. Mon télégramme venait de partir que j'en reçus un. Il était de Mme Bontemps. Le monde n'est pas créé une fois pour toutes pour chacun de nous. Il s'y ajoute au cours de la vie des choses que nous ne soupçonnions pas. Ah ! ce ne fut pas la suppression de la souffrance que produisirent en moi les deux premières lignes du télégramme : « Mon pauvre ami, notre petite Albertine n'est plus, pardonnez-moi de vous dire cette chose affreuse, vous qui l'aimiez tant. Elle a été jetée par son cheval contre un arbre pendant une promenade. Tous nos efforts n'ont pu la ranimer. Que ne suis-je morte à sa place ! » Non, pas la suppression de la souffrance, mais une souffrance inconnue, celle d'apprendre qu'elle ne reviendrait pas. Mais ne m'étais-je pas dit plusieurs fois qu'elle ne reviendrait peut-être pas ? Je me l'étais dit en effet, mais je m'apercevais maintenant que pas un instant je ne l'avais cru. Comme j'avais besoin de sa présence, de ses

baisers pour supporter le mal que me faisaient mes soupçons, j'avais pris depuis Balbec l'habitude d'être toujours avec elle. Même quand elle était sortie, quand j'étais seul, je l'embrassais encore. J'avais continué depuis qu'elle était en Touraine. J'avais moins besoin de sa fidélité que de son retour. Et si ma raison pouvait impunément la mettre quelquefois en doute, mon imagination ne cessait pas un instant de me la représenter. Instinctivement je passai ma main sur mon cou, sur mes lèvres qui se voyaient embrassés par elle depuis qu'elle était partie et qui ne le seraient jamais plus, je passai ma main sur eux, comme maman m'avait caressé à la mort de ma grand'mère en me disant : « Mon pauvre petit, ta grand'mère qui t'aimait tant ne t'embrassera plus. » Toute ma vie à venir se trouvait arrachée de mon cœur. Ma vie à venir ? Je n'avais donc pas pensé quelquefois à la vivre sans Albertine ? Mais non ! Depuis longtemps, je lui avais donc voué toutes les minutes de ma vie jusqu'à ma mort ? Mais bien sûr ! Cet avenir inséparable d'elle, je n'avais pas su l'apercevoir, mais maintenant qu'il venait d'être descellé, je sentais la place qu'il tenait dans mon cœur béant. Françoise qui ne savait encore rien, entra dans ma chambre ; d'un air furieux, je lui criai : « Qu'est-ce qu'il y a ? » Alors (il y a quelquefois des mots qui mettent une réalité différente à la même place que celle qui est près de nous, ils nous étourdissent tout autant qu'un vertige) elle me dit : « Monsieur n'a pas besoin d'avoir l'air fâché. Il va être au contraire bien content. Ce sont deux lettres de Mademoiselle Albertine ». Je sentis, après, que j'avais dû avoir les yeux de quelqu'un dont l'esprit perd l'équilibre. Je ne fus même pas heureux, ni incrédule. J'étais comme quelqu'un qui voit la même place de sa chambre occupée par un canapé et par une grotte. Rien ne lui paraissant plus réel, il tombe par terre. Les deux lettres d'Albertine avaient dû être écrites à quelques heures de distance, peut-être en même temps, et peu de temps avant la promenade où elle était morte.

La première disait : « Mon ami, je vous remercie de la preuve de confiance que vous me donnez en me disant votre intention de faire venir Andrée chez vous. Je sais qu'elle acceptera avec joie et je crois que ce sera très heureux pour elle. Douée comme elle est, elle saura profiter de la compagnie d'un homme tel que vous et de l'admirable influence que vous savez prendre sur un être. Je crois que vous avez eu là une idée d'où peut naître autant de bien pour elle que pour vous. Aussi, si elle faisait l'ombre d'une difficulté (ce que je ne crois pas), télégraphiez-moi, je me charge d'agir sur elle ». La seconde était datée d'un jour plus tard. En réalité elle avait dû les écrire à peu d'instants l'une de l'autre, peut-être ensemble, et antidater la première. Car tout le temps j'avais imaginé dans l'absurde ses intentions qui n'avaient été que de revenir auprès de moi et que quelqu'un de désintéressé dans la chose, un homme sans imagination, le négociateur d'un traité de paix, le marchand qui examine une transaction, eussent mieux jugées que moi. Elle ne contenait que ces mots : « Serait-il trop tard pour que je revienne chez vous ? Si vous n'avez pas encore écrit à Andrée, consentiriez-vous à me reprendre ? Je m'inclinerai devant votre décision, je vous supplie de ne pas tarder à me la faire connaître, vous pensez avec quelle impatience je l'attends. Si c'était que je revienne, je prendrais le train immédiatement. De tout cœur à vous, Albertine. »

Pour que la mort d'Albertine eût pu supprimer mes souffrances, il eût fallu que le choc l'eût tuée non seulement en Touraine, mais en moi. Jamais elle n'y avait été plus vivante. Pour entrer en nous, un être a été obligé de prendre la forme, de se plier au cadre du temps ; ne nous apparaissant que par minutes successives, il n'a jamais pu nous livrer de lui qu'un seul aspect à la fois, nous débiter de lui qu'une seule photographie. Grande faiblesse sans doute pour un être de consister en une simple collection de moments ; grande force aussi : il relève de la mémoire

et la mémoire d'un moment n'est pas instruite de tout ce qui s'est passé depuis ; ce moment qu'elle a enregistré dure encore, vit encore et avec lui l'être qui s'y profilait. Et puis cet émiettement ne fait pas seulement vivre la morte, il la multiplie. Pour me consoler ce n'est pas une, c'est d'innombrables Albertines que j'aurais dû oublier. Quand j'étais arrivé à supporter le chagrin d'avoir perdu celle-ci, c'était à recommencer avec une autre, avec cent autres.

Alors ma vie fut entièrement changée. Ce qui en avait fait et non à cause d'Albertine, parallèlement à elle, quand j'étais seul, la douceur, c'était justement, à l'appel de moments identiques, la perpétuelle renaissance de moments anciens. Par le bruit de la pluie m'était rendue l'odeur des lilas de Combray, par la mobilité du soleil sur le balcon, les pigeons des Champs-Elysées, par l'assourdissement des bruits dans la chaleur de la matinée, la fraîcheur des cerises, le désir de la Bretagne ou de Venise par le bruit du vent et le retour de Pâques. L'été venait, les jours étaient longs, il faisait chaud. C'était le temps où de grand matin élèves et professeurs vont dans les jardins publics préparer les derniers concours sous les arbres, pour recueillir la seule goutte de fraîcheur que laisse tomber un ciel moins enflammé que dans l'ardeur du jour, mais déjà aussi stérilement pur. De ma chambre obscure, avec un pouvoir d'évocation égal à celui d'autrefois, mais qui ne me donnait plus que de la souffrance, je sentais que dehors, dans la pesanteur de l'air, le soleil déclinant mettait sur la verticalité des maisons, des églises, un fauve badigeon. Et si Françoise en revenant dérangeait sans le vouloir les plis des grands rideaux, j'étouffais un cri à la déchirure que venait de faire en moi ce rayon de soleil ancien qui m'avait fait paraître belle la façade neuve de Bricqueville l'orgueilleuse, quand Albertine m'avait dit : « Elle est restaurée ». Ne sachant comment expliquer mon soupir à Françoise, je lui disais : « Ah ! J'ai soif ». Elle sortait, rentrait, mais je me détournais violemment, sous la décharge douloureuse

d'un des mille souvenirs invisibles qui à tout moment éclataient autour de moi dans l'ombre : je venais de voir qu'elle avait apporté du cidre et des cerises qu'un garçon de ferme nous avait apportés dans la voiture, à Balbec, espèces sous lesquelles j'aurais communié le plus parfaitement, jadis, avec l'arc-en-ciel des salles à manger obscures par les jours brûlants. Alors je pensai pour la première fois à la ferme des Ecarres, et je me dis que certains jours où Albertine me disait à Balbec ne pas être libre, être obligée de sortir avec sa tante, elle était peut-être avec telle de ses amies dans une ferme où elle savait que je n'avais pas mes habitudes, et que pendant qu'à tout hasard je l'attendais à Marie-Antoinette où on m'avait dit : « Nous ne l'avons pas vue aujourd'hui », elle usait avec son amie des mêmes mots qu'avec moi quand nous sortions tous les deux : « Il n'aura pas l'idée de nous chercher ici et comme cela nous ne serons plus dérangées ». Je disais à Françoise de refermer les rideaux pour ne plus voir ce rayon de soleil. Mais il continuait à filtrer, aussi corrosif, dans ma mémoire. « Elle ne me plaît pas, elle est restaurée, mais nous irons demain à Saint-Mars le Vêtu, après-demain à... » Demain, après demain, c'était un avenir de vie commune, peut-être pour toujours, qui commençait, mon cœur s'élança vers lui, mais il n'était plus là, Albertine était morte.

Je demandai l'heure à Françoise. Six heures. Enfin, Dieu merci, allait disparaître cette lourde chaleur dont autrefois je me plaignais avec Albertine, et que nous aimions tant. La journée prenait fin. Mais qu'est-ce que j'y gagnais ? La fraîcheur du soir se levait, c'était le coucher du soleil, dans ma mémoire au bout d'une route que nous prenions ensemble pour rentrer ; j'apercevais, plus loin que le dernier village, comme une station distante, inaccessible, pour le soir même où nous nous arrêterions à Balbec, toujours ensemble. Ensemble alors, maintenant il fallait s'arrêter court devant ce même abîme, elle était morte. Ce n'était

plus assez de fermer les rideaux, je tâchais de boucher les yeux et les oreilles de ma mémoire, pour ne pas voir cette bande orangée du couchant, pour ne pas entendre ces invisibles oiseaux qui se répondaient d'un arbre à l'autre de chaque côté de moi qu'embrassait alors si tendrement celle qui maintenant était morte. Je tâchais d'éviter ces sensations que donnent l'humidité des feuilles dans le soir, la montée et la descente des routes à dos d'âne. Mais déjà ces sensations m'avaient ressaisi, ramené assez loin du moment actuel afin qu'eût tout le recul, tout l'élan nécessaires pour me frapper de nouveau, l'idée qu'Albertine était morte. Ah ! jamais je n'entrerais plus dans une forêt, je ne me promènerais plus entre des arbres. Mais les grandes plaines me seraient-elles moins cruelles ? Que de fois j'avais traversé pour aller chercher Albertine, que de fois j'avais repris au retour avec elle la grande plaine de Cricqueville, tantôt par des temps brumeux où l'inondation du brouillard nous donnait l'illusion d'être entourés d'un lac immense, tantôt par des soirs limpides où le clair de lune, dématérialisant la terre, la faisant paraître à deux pas céleste, comme elle n'est, pendant le jour, que dans les lointains, enfermait les champs, les bois avec le firmament auquel il les avait assimilés, dans l'agate arborisée d'un seul azur.

Françoise devait être heureuse de la mort d'Albertine et il faut lui rendre la justice que, par une sorte de convenance et de tact, elle ne simulait pas la tristesse. Mais les lois non écrites de son antique code et sa tradition de paysanne médiévale qui pleure aux chansons de geste étaient plus anciennes que sa haine d'Albertine et même d'Eulalie. Aussi une de ces fins d'après-midi-là, comme je ne cachais pas assez rapidement ma souffrance, elle aperçut mes larmes, servie par son instinct d'ancienne petite paysanne qui autrefois lui faisait capturer et faire souffrir les animaux, n'éprouver que de la gaîté à étrangler les poulets et à faire cuire vivants les homards et, quand j'étais malade, à obser-

ver, comme les blessures qu'elle eût infligées à une chouette, ma mauvaise mine, qu'elle annonçait ensuite sur un ton funèbre et comme un présage de malheur. Mais son « coutumier » de Combray ne lui permettait pas de prendre légèrement les larmes, le chagrin, choses qu'elle jugeait comme aussi funestes que d'ôter sa flanelle ou de manger à contre-cœur. « Oh ! non, Monsieur, il ne faut pas pleurer comme cela, cela vous ferait mal ». Et en voulant arrêter mes larmes elle avait l'air aussi inquiet que si ç'eût été des flots de sang. Malheureusement je pris un air froid qui coupa court aux effusions qu'elle espérait et qui du reste eussent peut-être été sincères. Il en était pour elle d'Albertine comme d'Eulalie et maintenant que mon amie ne pouvait plus tirer de moi aucun profit, peut-être Françoise avait-elle cessé de la haïr. Elle tint à me montrer pourtant qu'elle se rendait bien compte que je pleurais et que, suivant seulement le funeste exemple des miens, je ne voulais pas « faire voir ». « Il ne faut pas pleurer, Monsieur », me dit-elle d'un ton cette fois plus calme, et plutôt pour me montrer sa clairvoyance que pour me témoigner sa pitié. Et elle ajouta : « Ça devait arriver, elle était trop heureuse, la pauvre, elle n'a pas su connaître son bonheur. »

Que le jour est lent à mourir par ces soirs démesurés de l'été. Un pâle fantôme de la maison d'en face continuait indéfiniment à aquareller sur le ciel sa blancheur persistante. Enfin il faisait nuit dans l'appartement, je me cognais aux meubles de l'antichambre, mais dans la porte de l'escalier, au milieu du noir que je croyais total, la partie vitrée était translucide et bleue, d'un bleu de fleur, d'un bleu d'aile d'insecte, d'un bleu qui m'eût semblé beau si je n'avais senti qu'il était un dernier reflet, coupant comme un acier, un coup suprême que dans sa cruauté infatigable me portait encore le jour. L'obscurité complète finissait pourtant par venir, mais alors il suffisait d'une étoile vue à côté de l'arbre de la cour pour me rappeler nos départs en voiture, après le dîner, pour les bois de Chantepie, tapissés

par le clair de lune. Et même dans les rues, il m'arrivait d'isoler sur le dos d'un banc, de recueillir la pureté naturelle d'un rayon de lune au milieu des lumières artificielles de Paris — de Paris sur lequel il faisait régner, en faisant rentrer un instant pour mon imagination la ville dans la nature, avec le silence infini des champs évoqués, le souvenir douloureux des promenades que j'y avais faites avec Albertine. Ah ! quand la nuit finirait-elle ? Mais à la première fraîcheur de l'aube je frissonnais, car celle-ci avait ramené en moi la douceur de cet été, où, de Balbec à Incarville, d'Incarville à Balbec, nous nous étions tant de fois reconduits l'un l'autre jusqu'au petit jour. Je n'avais plus qu'un espoir pour l'avenir — espoir bien plus déchirant qu'une crainte — c'était d'oublier Albertine. Je savais que je l'oublierais un jour, j'avais bien oublié Gilberte, Mme de Guermantes, j'avais bien oublié ma grand'mère. Et c'est notre plus juste et plus cruel châtiment de l'oubli si total, paisible comme celui des cimetières, par quoi nous nous sommes détachés de ceux que nous n'aimons plus, que nous entrevoyons ce même oubli comme inévitable à l'égard de ceux que nous aimons encore. A vrai dire nous savons qu'il est un état non douloureux, un état d'indifférence. Mais ne pouvant penser à la fois à ce que j'étais et à ce que je serais, je pensais avec désespoir à tout ce tégument de caresses, de baisers, de sommeils amis, dont il faudrait bientôt me laisser dépouiller pour jamais. L'élan de ces souvenirs si tendres venant se briser contre l'idée qu'Albertine était morte, m'oppressait par l'entrechoc de flux si contrariés que je ne pouvais rester immobile ; je me levais, mais tout d'un coup je m'arrêtais, terrassé ; le même petit jour que je voyais, au moment où je venais de quitter Albertine, encore radieux et chaud de ses baisers, venait tirer au-dessus des rideaux sa lame maintenant sinistre dont la blancheur froide, implacable et compacte entrait, me donnant comme un coup de couteau.

Bientôt les bruits de la rue allaient commencer, permet-

tant de lire, à l'échelle qualitative de leurs sonorités, le degré de la chaleur sans cesse accrue où ils retentiraient. Mais dans cette chaleur qui quelques heures plus tard s'imbiberait de l'odeur des cerises, ce que je trouvais (comme dans un remède que le remplacement d'une des parties composantes par une autre suffit pour rendre, d'un euphorique et d'un excitant qu'il était, un déprimant) ce n'était plus le désir des femmes mais l'angoisse du départ d'Albertine. D'ailleurs le souvenir de tous mes désirs était aussi imprégné d'elle, et de souffrance, que le souvenir des plaisirs. Cette Venise où j'avais cru que sa présence me serait importune (sans doute parce que je sentais confusément qu'elle m'y serait nécessaire), maintenant qu'Albertine n'était plus, j'aimais mieux n'y pas aller. Albertine m'avait semblé un obstacle interposé entre moi et toutes choses parce qu'elle était pour moi leur contenant et que c'est d'elle, comme d'un vase, que je pouvais les recevoir. Maintenant que ce vase était détruit, je ne me sentais plus le courage de les saisir ; il n'y en avait plus une seule dont je ne me détournasse, abattu, préférant n'y pas goûter. De sorte que ma séparation d'avec elle n'ouvrait nullement pour moi le champ des plaisirs possibles que j'avais cru m'être fermé par sa présence. D'ailleurs l'obstacle, que sa présence avait peut-être été en effet pour moi, à voyager, à jouir de la vie, m'avait seulement, comme il arrive toujours, masqué les autres obstacles, qui reparaissaient intacts maintenant que celui-là avait disparu. C'est de cette façon qu'autrefois, quand quelque visite aimable m'empêchait de travailler, si le lendemain je restais seul, je ne travaillais pas davantage. Qu'une maladie, un duel, un cheval emporté nous fassent voir la mort de près, nous aurions joui richement de la vie, de la volupté, des pays inconnus dont nous allons être privés. Et une fois le danger passé, ce que nous retrouverons c'est la même vie morne où rien de tout cela n'existait pour nous.

Sans doute ces nuits si courtes durent peu. L'hiver

finirait par revenir, où je n'aurais plus à craindre le souvenir des promenades avec elle jusqu'à l'aube trop tôt levée. Mais les premières gelées ne me rapporteraient-elles pas, conservé dans leur glace, le germe de mes premiers désirs, quand à minuit je la faisais chercher, que le temps me semblait si long jusqu'à son coup de sonnette, que je pourrais maintenant attendre éternellement en vain ? Ne me rapporteraient-elles pas le germe de mes premières inquiétudes, quand deux fois je crus qu'elle ne viendrait pas ? Dans ce temps-là je ne la voyais que rarement ; mais même les intervalles qu'il y avait alors entre ces visites qui la faisaient surgir, au bout de plusieurs semaines, du sein d'une vie inconnue que je n'essayais pas de posséder, assuraient mon calme, en empêchant les velléités sans cesse interrompues de ma jalousie, de se conglomérer, de faire bloc dans mon cœur. Autant ils eussent pu être apaisants dans ce temps-là, autant, rétrospectivement, ils étaient empreints de souffrance, depuis que ce qu'elle avait pu faire d'inconnu pendant leur durée avait cessé de m'être indifférent, et surtout maintenant qu'aucune visite d'elle ne viendrait plus jamais ; de sorte que ces soirs de Janvier où elle venait et qui par là m'avaient été si doux, me souffleraient maintenant dans leur bise aigre une inquiétude que je ne connaissais pas alors, et me rapporteraient, mais devenu pernicieux, le premier germe de mon amour. Et en pensant que je verrais recommencer ce temps froid qui, depuis Gilberte et mes jeux aux Champs-Elysées, m'avait toujours paru si triste ; quand je pensais que reviendraient des soirs pareils à ce soir de neige où j'avais vainement, toute une partie de la nuit, attendu Albertine, alors, comme un malade se plaçant bien au point de vue du corps, pour sa poitrine, moi, moralement, à ces moments-là, ce que je redoutais encore le plus pour mon chagrin, pour mon cœur, c'était le retour des grands froids et je me disais que ce qu'il y aurait de plus dur à passer, ce serait peut-être l'hiver. Lié qu'il était à toutes les

saisons, pour que je perdisse le souvenir d'Albertine, il aurait fallu que je les oubliasse toutes, quitte à recommencer à les connaître, comme un vieillard frappé d'hémiplégie et qui rapprend à lire ; il aurait fallu que je renonçasse à tout l'univers. Seule, me disais-je, une véritable mort de moi-même serait capable (mais elle est impossible) de me consoler de la sienne. Je ne songeais pas que la mort de soi-même n'est ni impossible, ni extraordinaire ; elle se consomme à notre insu, au besoin contre notre gré, chaque jour, et je souffrirais de la répétition de toutes sortes de journées que non seulement la nature, mais des circonstances factices, un ordre plus conventionnel introduisent dans une saison. Bientôt reviendrait la date où j'étais allé à Balbec l'autre été et où mon amour, qui n'était pas encore inséparable de la jalousie et qui ne s'inquiétait pas de ce qu'Albertine faisait toute la journée, devait subir tant d'évolutions avant de devenir cet amour des derniers temps, si particulier, que cette année finale, où avait commencé de changer et où s'était terminée la destinée d'Albertine, m'apparaissait remplie, diverse, vaste comme un siècle. Puis ce serait le souvenir de jours plus tardifs, mais dans des années antérieures ; les dimanches de mauvais temps, où pourtant tout le monde était sorti, dans le vide de l'après-midi, où le bruit du vent et de la pluie m'eût invité jadis à rester à faire le « philosophe sous les toits », avec quelle anxiété je verrais approcher l'heure où Albertine, si peu attendue, était venue me voir, m'avait caressé pour la première fois, s'interrompant pour Françoise, qui avait apporté la lampe, en ce temps deux fois mort où c'était Albertine qui était curieuse de moi, où ma tendresse pour elle pouvait légitimement avoir tant d'espérance. Même à une saison plus avancée, en ces soirs glorieux où les offices, les pensionnats, entr'ouverts comme des chapelles, baignés d'une poussière dorée, laissent la rue se couronner de demi-déesses qui, causant non loin de nous avec leurs pareilles, nous donnent

la fièvre de pénétrer dans leur existence mythologique, ces demi-déesses ne me rappelaient plus que la tendresse d'Albertine qui à côté de moi m'était un empêchement à m'approcher d'elles.

D'ailleurs, au souvenir des heures, même purement naturelles, s'ajouterait forcément le paysage moral qui en fait quelque chose d'unique. Quand j'entendrais plus tard le cornet à bouquin du chevrier, par un premier beau temps, presque italien, le même jour mélangerait tour à tour à sa lumière l'anxiété de savoir Albertine au Trocadéro, peut-être avec Léa et les deux jeunes filles, puis la douceur familiale et domestique, presque commune, d'une épouse qui me semblait alors embarrassante et que Françoise allait me ramener. Ce message téléphonique de Françoise qui m'avait transmis l'hommage obéissant d'Albertine revenant avec elle, j'avais cru qu'il m'enorgueillissait. Je m'étais trompé. S'il m'avait enivré, c'est parce qu'il m'avait fait sentir que celle que j'aimais ne vivant que pour moi, et même à distance, sans que j'eusse besoin de m'occuper d'elle, me considérait comme son époux et son maître, revenant sur un signe de moi. Et ainsi ce message téléphonique avait été une parcelle de douceur, venant de loin, émise de ce quartier du Trocadéro, où il se trouvait y avoir pour moi des sources de bonheur dirigeant vers moi d'apaisantes molécules, des baumes calmants me rendant enfin une si douce liberté d'esprit que je n'avais plus eu, me livrant sans la restriction d'un seul souci à la musique de Wagner — qu'à attendre l'arrivée certaine d'Albertine, sans fièvre, avec un manque entier d'impatience où je n'avais pas su reconnaître le bonheur. Et ce bonheur qu'elle revînt, qu'elle m'obéît et m'appartînt, la cause en était dans l'amour, non dans l'orgueil. Il m'eût été bien égal maintenant d'avoir à mes ordres cinquante femmes revenant sur un signe de moi, non pas du Trocadéro, mais des Indes. Mais ce jour-là, en sentant Albertine, qui, tandis que j'étais seul dans ma chambre à faire

de la musique, venait docilement vers moi, j'avais respiré, disséminée comme un poudroiement dans le soleil, une de ces substances qui, comme d'autres sont salutaires au corps, font du bien à l'âme. Puis ç'avait été, une demi-heure après, l'arrivée d'Albertine, puis la promenade avec Albertine arrivée, promenade que j'avais crue ennuyeuse parce qu'elle était pour moi accompagnée de certitude, mais qui, à cause de cette certitude même, avait, à partir du moment où Françoise m'avait téléphoné qu'elle ramenait Albertine, coulé un calme d'or dans les heures qui avaient suivi, en avait fait comme une deuxième journée bien différente de la première, parce qu'elle avait un tout autre dessous moral, un dessous moral qui en faisait une journée originale, qui venait s'ajouter à la variété de celles que j'avais connues jusque là, journée que je n'eusse jamais pu imaginer — comme nous ne pourrions imaginer le repos d'un jour d'été si de tels jours n'existaient pas dans la série de ceux que nous avons vécus, — journée dont je ne pouvais pas dire absolument que je me la rappelais, car à ce calme s'ajoutait maintenant une souffrance que je n'avais pas ressentie alors. Mais bien plus tard, quand je traversai peu à peu, en sens inverse, les temps par lesquels j'avais passé avant d'aimer tant Albertine, quand mon cœur cicatrisé put se séparer sans souffrance d'Albertine morte, alors je pus me rappeler enfin sans souffrance ce jour où Albertine avait été faire des courses avec Françoise au lieu de rester au Trocadéro ; je me rappelai avec plaisir ce jour comme appartenant à une saison morale que je n'avais pas connue jusqu'alors ; je me le rappelai enfin exactement sans plus y ajouter de souffrance et au contraire comme on se rappelle certains jours d'été qu'on a trouvés trop chauds quand on les a vécus, et dont, après coup, on extrait le titre sans alliage, d'or fin et d'indestructible azur.

De sorte que ces quelques années imposaient au souvenir d'Albertine, qui les rendait si douloureuses, la couleur successive, les modalités différentes non pas seulement de

leurs saisons ou de leurs heures, des fins d'après-midi de Juin aux soirs d'hiver, des clairs de lune sur la mer à l'aube en rentrant à la maison, de la neige de Paris aux feuilles mortes de Saint-Cloud, mais encore de l'idée particulière que je me faisais successivement d'Albertine, de l'aspect physique sous lequel je me la représentais à chacun de ces moments, de la fréquence plus ou moins grande avec laquelle je la voyais cette saison-là, laquelle s'en trouvait comme plus dispersée ou plus compacte, des anxiétés qu'elle avait pu m'y causer par l'attente, du désir que j'avais à tel moment pour elle, d'espoirs formés, puis perdus ; tout cela modifiait le caractère de ma tristesse rétrospective tout autant que les impressions de lumière ou de parfums qui lui étaient associées, et complétait chacune des années solaires que j'avais vécues — et qui, rien qu'avec leurs printemps, leurs arbres, leurs brises, étaient déjà si tristes à cause du souvenir inséparable d'elle — en la doublant d'une sorte d'année sentimentale où les heures n'étaient pas définies par la position du soleil, mais par l'attente d'un rendez-vous, où la longueur des jours, où les progrès de la température, étaient mesurés par l'essor de mes espérances, le progrès de notre intimité, la transformation progressive de son visage, les voyages qu'elle avait faits, la fréquence et le style des lettres qu'elle m'avait adressées pendant une absence, sa précipitation plus ou moins grande à me voir au retour. Et enfin, ces changements de temps, ces jours différents, s'ils me rendaient chacun une autre Albertine, ce n'était pas seulement par l'évocation des moments semblables. Mais l'on se rappelle que toujours, avant même que j'aimasse, chacune avait fait de moi un homme différent, ayant d'autres désirs parce qu'il avait d'autres perceptions et qui, de n'avoir rêvé que tempêtes et falaises la veille, si le jour indiscret du printemps avait glissé une odeur de roses dans la clôture mal jointe de son sommeil entrebâillé s'éveillait en partance pour l'Italie. Et même l'état changeant de mon

atmosphère morale, la pression modifiée de mes croyances n'avaient-ils pas tel jour diminué la visibilité de mon propre amour, ne l'avaient-ils pas tel jour indéfiniment étendue, tel jour embellie jusqu'au sourire, tel jour contractée jusqu'à l'orage ? On n'est que par ce qu'on possède, on ne possède que ce qui vous est réellement présent, et tant de nos souvenirs, de nos humeurs, de nos idées partent faire des voyages loin de nous-même, où nous les perdons de vue ! Alors nous ne pouvons plus les faire entrer en ligne de compte de ce total qui est notre être. Mais ils ont des chemins secrets pour rentrer en nous. Et certains soirs, m'étant endormi sans presque plus regretter Albertine — on ne peut regretter que ce qu'on se rappelle — au réveil je trouvais toute une flotte de souvenirs qui étaient venus croiser en moi dans ma plus claire conscience, et que je distinguais à merveille. Alors je pleurais ce que je voyais si bien et qui, la veille, n'était pour moi que néant. Puis, brusquement, le nom d'Albertine, et sa mort avaient changé de sens ; ses trahisons avaient soudain repris toute leur importance.

Comment m'avait-elle paru morte quand maintenant pour penser à elle je n'avais à ma disposition que les mêmes images dont, quand elle était vivante, je revoyais l'une ou l'autre : rapide et penchée sur la roue mythologique de sa bicyclette, sanglée les jours de pluie sous la tunique guerrière de caoutchouc qui faisait bomber ses seins, la tête enturbannée et coiffée de serpents, elle semait la terreur dans les rues de Balbec ; les soirs où nous avions emporté du champagne dans les bois de Chantepie, la voix provocante et changée, elle avait au visage cette chaleur blême rougissant seulement aux pommettes que, la distinguant mal dans l'obscurité de la voiture, j'approchais du clair de lune pour la mieux voir et que j'essayais maintenant en vain de me rappeler, de revoir dans une obscurité qui ne finirait plus. Petite statuette dans la promenade vers l'île, calme figure à gros grains près du pianola, elle était

ainsi tour à tour pluvieuse et rapide, provocante et diaphane, immobile et souriante, ange de la musique. Chacune était ainsi attachée à un moment, à la date duquel je me trouvais replacé quand je la revoyais. Et les moments du passé ne sont pas immobiles ; ils gardent dans notre mémoire le mouvement qui les entraînait vers l'avenir, vers un avenir devenu lui-même le passé — nous y entraînant nous-même. Jamais je n'avais caressé l'Albertine encaoutchoutée des jours de pluie, je voulais lui demander d'ôter cette armure, ce serait connaître avec elle l'amour des camps, la fraternité du voyage. Mais ce n'était plus possible, elle était morte. Jamais non plus, par peur de la dépraver, je n'avais fait semblant de comprendre, les soirs où elle semblait m'offrir des plaisirs que sans cela elle n'eût peut-être pas demandés à d'autres et qui excitaient maintenant en moi un désir furieux. Je ne les aurais pas éprouvés semblables auprès d'une autre, mais celle qui me les aurait donnés, je pouvais courir le monde sans la rencontrer puisque Albertine était morte. Il semblait que je dusse choisir entre deux faits, décider quel était le vrai, tant celui de la mort d'Albertine — venu pour moi d'une réalité que je n'avais pas connue, sa vie en Touraine, — était en contradiction avec toutes mes pensées relatives à Albertine, mes désirs, mes regrets, mon attendrissement, ma fureur, ma jalousie. Une telle richesse de souvenirs empruntés au répertoire de sa vie, une telle profusion de sentiments évoquant, impliquant sa vie, semblaient rendre incroyable qu'Albertine fût morte. — Une telle profusion de sentiments, car ma mémoire, en conservant ma tendresse, lui laissait toute sa variété. Ce n'était pas Albertine seule qui n'était qu'une succession de moments, c'était aussi moi-même. Mon amour pour elle n'avait pas été simple, à la curiosité de l'inconnu s'était ajouté un désir sensuel et à un sentiment d'une douceur presque familiale, tantôt l'indifférence, tantôt une fureur jalouse. Je n'étais pas un seul homme, mais le défilé heure par heure d'une armée com-

pacte où il y avait, selon le moment, des passionnés, des indifférents, des jaloux — des jaloux, dont pas un n'était jaloux de la même femme. Et sans doute ce serait de là qu'un jour viendrait la guérison que je ne souhaiterais pas. Dans une foule, ces éléments peuvent, un par un, sans qu'on s'en aperçoive, être remplacés par d'autres, que d'autres encore éliminent ou renforcent, si bien qu'à la fin un changement s'est accompli qui ne se pourrait concevoir si l'on était un. La complexité de mon amour, de ma personne, multipliait, diversifiait mes souffrances. Pourtant elles pouvaient se ranger toujours sous les deux groupes dont l'alternative avait fait toute la vie de mon amour pour Albertine, tour à tour livré à la confiance et au soupçon jaloux.

MARCEL PROUST

LA NATURE ET LA MORALE

Au peintre Seibo Takeuchi.

Un des principes de la secte Zen est que les grandes Vérités sont ineffables. Elles ne peuvent pas être enseignées, elles se communiquent à l'âme par une espèce de contagion. Un raisonnement toujours va être neutralisé par un autre raisonnement, mais le tumulte au fond de notre âme ne pourra pas se défendre longtemps contre le silence, ni l'eau contre le reflet. On nous conseille d'écouter et l'idée de l'immobilité aura été semée en nous si l'on arrange pour nos yeux un point de vue qui nous apprenne pendant une minute à ne pas bouger de place. Le mal est un état d'isolement et de violence ; nous ne réussirons pas à nous y maintenir, pas plus que ce la *ne se prolonge aux violons beaucoup quand l'élément délectable peu à peu lui est soustrait par la flûte.*

Et ce matin de janvier à Kyoto pendant que je vais visiter dans l'enclos du vieux jardin solitaire de Ryuanji ce sobre paysage fait de quinze pierres et de sable qui est censé représenter je ne sais quelle fable enfantine de panthères et de tigres (le tigre serait plutôt suggéré par le dessin régulier que font les dents du rateau, ces raies d'une mer quand le vent la jardine autour de trois îlots qui sont

sur la page plate comme la signature et le sceau et l'écusson scupté de l'artiste), je sais bien qu'il n'y a eu là pour m'attirer par ce chemin jonché de branches mortes qu'une ruse de l'ermite défunt : le guet-apens à ma gauche était celui de cet étang si pur que la moindre brindille des arbres dépouillés par l'hiver ne saurait lui échapper ni la conférence avec le néant de ces trophées dilacérés de pourpre brune qu'est devenue en route vers ce contemplateur mortifié entre ses berges pénitentes la suprême volute de la forêt. Moi aussi, si peu que mon pied ait séjourné sur le pont de pierre dont ce niveau spirituel au-dessous de moi achève le rond, je sens qu'une impression *m'a été dérobée par la glace de cet incorruptible hiver et que je me suis laissé prendre un gage. Des arbres ensevelis dans la mousse m'entourent comme si le monde autour de moi était frappé de caducité et j'entre dans l'éternité par le portique de la vieillesse. Devant moi il n'y a que la forêt et les premières marches d'un escalier qui monte, et ce temple vermoulu sous les branches a l'invitation moins du repos que de la halte, opacité du suprême témoin pour l'adieu assis là et gagné par la décrépitude.*

Tout l'art des anciens peintres Japonais (qui, la plupart du temps, étaient des religieux), s'explique, si l'on comprend que le monde visible pour eux était une perpétuelle allusion à la Sagesse, comme ce grand arbre là-bas avec une lenteur inexprimable qui dit non pour nous au mal. Allusion et non pas illusion. Et si nous lisons dans les Livres Saints que la Sagesse est apostée pour nous attendre en des endroits aussi invraisemblables que le coin des rues et le carrefour des écoles et des tribunaux, combien plus naturellement au lever du soleil près de cette char-

rue à demi enfoncée dans e sillon sous cet arbre grelottant dans le caparaçon de la neige et du verre ? Et même dans les parties les plus matérielles de notre nature il y a quelque chose qui s'amalgame intérieurement avec la vérité comme sur les laques coréennes la poudre d'or avec le noir animal. De même que tel spectacle ne présente à notre regard direct qu'une surface terne et confuse et attend que nous nous soyons détournés pour désagréger derrière nous son sens secret et pour nous frapper de côté de son dard le plus aigu, de même l'artiste en nous offrant une fleur, une barque, un oiseau, se réfère à un monde plutôt suspendu qu'absent, juxtaposé à celui-ci qui passe, et qui ne saurait avoir un autre que nous pour habitant. Ainsi le trappeur qui indique une cache par une certaine marque sur un arbre avec son couteau. Rien que cette patte de martin-pêcheur dessinée avec la pointe la plus fine du pinceau et de quel trait acéré et subtil sommes-nous atteints !

Et maintenant regardez ce rouleau éblouissant que l'on développe devant nous ! C'est la mer entre les îles. O moralistes, à quoi bon tant d'explications et de théories et de menaces, quand nous savons aussitôt que l'ordure en nous est inconciliable avec le saphir ? Que la couleur et le parfum délivrent nos sens au lieu de les asservir ! Il n'y a qu'une âme purifiée qui comprendra l'odeur de la rose.

PAUL CLAUDEL.

L'INTELLIGENCE ET MONSIEUR MARITAIN

Au jeune homme de bonne volonté en quête d'un beau sujet je proposerais une histoire, celle des vicissitudes — et pourquoi pas des vices ? — de l'intelligence moderne. Nos pères, nous les trouvons fades qui poussaient la Raison sur sa pente, s'efforçant avec naïveté de supprimer les obstacles qui eussent gêné sa course. Un homme alors désireux d'assurer le meilleur rendement à sa cervelle se proposait une tâche héroïque et délectable : il s'isolait, se retranchait, effaçait autour de soi les choses pour ensuite les recréer lentement, idée par idée, selon les liaisons nécessaires mais miraculeuses de l'intelligibilité. Funérailles solennelles de l'imagination, emménagement dans la conscience des manettes de l'Univers ! L'idéalisme plus ou moins critique, qui fait dépendre les choses soit de la structure, soit de l'activité de l'esprit, devenait la plus pure méthode de l'intelligence humaine ; car on pensait qu'il est impossible de comprendre sans construire, sans « refaire » intellectuellement l'objet.

On sait comment des orgies idéalistes provoquèrent une panique, avec quelle timidité soudaine l'intellectualisme se réfugia dans la science pour n'en plus sortir que rarement, et furtivement, quoique muni de permissions en règle. On se souvient aussi du tableau fantaisiste que certains philosophes nous tracèrent d'un travail scientifique qu'ils ne connaissaient point. Ce fut l'ère de la féerie positiviste, le dieu Objet remplaçant la déesse Raison sur le pavois, et tout autour les pince-nez des Lévites parmi lesquels s'ar-

rondissait élégamment le monocle de M. Paul Bourget. On ne saurait imaginer rien de plus hypocrite que l'objectivisme, car en faisant de l'esprit une pâte molle où s'impriment les choses il attribue aux choses une partie des qualités de l'esprit ; en dissimulant la part de l'esprit dans la confection du monde il semble recevoir par force ce qu'il persiste en fait à imposer : c'est la manière de certaines femmes, habiles à déguiser leurs demandes en réponses ; de ces bourgeois qui tiennent à leur argent non point parce qu'ils en jouissent mais parce qu'il faut obéir, disent-ils, aux lois éternelles de la société.

Le succès d'une philosophie religieuse paraît normal en un temps où la raison pure n'est guère honorée que par les modestes iconoclastes de l'Université, tandis que la mascarade du fait pur ne peut manquer de choquer les gens avertis. En effet, aux processions de l'intelligence protégées par un service d'ordre contre l'irruption des faits, une stricte discipline de l'au-delà oppose les difficultés excitantes que la raison doit dénombrer toutes les fois qu'elle veut se laisser dépasser correctement ; et l'apologétique éclatante d'un Duhem, ou l'expérience exquise d'un Poincaré, lui fournissent d'ailleurs des armes éprouvées contre un scientisme stérile et sournois. Dans le mur de la forteresse une brèche est pratiquée par où l'armée des passions se rue. A la bonne heure. Mais voici M. Maritain, juché sur Saint Thomas, qui remet tout en question. Cette brèche, loin de l'agrandir il prétend la boucher et passe de l'état d'assiégeant à celui d'assiégé. Seul, le thomisme, nous dit-il, a droit au commandement de l'intelligence, seul il recomposera les perspectives véritables de l'esprit. Les apologétistes qui cherchent à jouer des tours à la raison en trahissant celle-ci trahissent leur foi, car la défense du catholicisme c'est la même chose que l'apologie de l'intelligence. Seulement il suffit de s'entendre sur les mots [1].

1. Je ne voudrais pas paraître mésestimer l'œuvre de M. Maritain ni contester « l'intelligence » de sa position. Mieux que d'autres, peut-

A la bonne heure. Je ne sais ce que pensent du thomisme les gens qui lui font un succès relatif dans les revues, dans les salons ; de ce succès Henri Massis, brillant disciple de M. Maritain, est peut-être plus responsable que son maître ; mais je sais bien qu'on parlerait aujourd'hui beaucoup moins de Saint Thomas si ses disciples n'avaient profité, dans leur belle attaque brusquée, de ce mélange d'excitabilité intellectuelle et de paresse philosophique qui caractérise l'esprit moderne. Tout à l'heure je faisais allusion aux vices de notre intellect : il ne faut rien de moins qu'une inversion complète de la raison pour expliquer que le thomisme puisse passer, actuellement et auprès de bons esprits, pour une doctrine de l'intelligence [1]. Ce phénomène mérite bien qu'on s'attarde un peu à le considérer.

Ici j'ouvre une parenthèse dont j'ose croire qu'elle ne sera pas une diversion. Quoique je désespère de convaincre

être, ses ouvrages répondent à l'intention exprimée par Léon XIII, dès 1879, dans l'Encyclique *Æterni Patris* : n'essaient-ils point d'incorporer à la doctrine de Saint Thomas, non seulement les acquisitions scientifiques, mais les conceptions littéraires et artistiques de notre temps ? Le thomisme a d'ailleurs de quoi nous séduire : c'est un effort pour adapter la foi à l'expérience et l'expérience à la foi, problème à l'ordre du jour, surtout dans le domaine social ; il nous propose une synthèse harmonieuse du monde (priorité du tout par rapport aux parties) qui séduit les esthéticiens ; il repose sur une dissociation du religieux et de l'humain vers quoi s'oriente actuellement la pensée en réaction contre le mysticisme humaniste et démocratique ; enfin il satisfait à une certaine définition de l'intelligence dont la critique fait justement l'objet du présent article.

1. Il faut ici s'entendre bien : le thomisme est un produit de l'intelligence mais je soutiens qu'il ne peut plus produire de l'intelligence aujourd'hui. Grâce à l'anthropomorphisme d'Aristote et principalement à sa conception de la causalité, grâce aussi à un facteur alors essentiel et commun à tous les modes de penser, le syllogisme, il n'y avait pas, au temps de Saint Thomas, incompatibilité entre le raisonnement philosophique et le raisonnement théologique. Saint Thomas fut un étonnant athlète de la pensée, une sorte d'Inaudi du syllogisme soumis au double entraînement du monoidéisme religieux et de la chasteté. Un manager intellectuel désespérerait aujourd'hui de former un pareil « poulain ». Consolons-nous en songeant qu'il serait inutilisable, car notre esprit a changé, tout de même que notre corps.

d'excellents esprits qui répugnent à toute définition, c'est-à-dire à tout engagement intellectuel, je me permets cependant de croire que nous sommes parvenus à un point de notre évolution où, dans l'ordre des idées, il faut se soumettre ou se démettre, renoncer tout à fait à penser ou se résigner à penser jusqu'au bout. Nous avons contracté la mauvaise habitude de traiter les idées comme des sensations, mêlant leurs branches sèches aux fleurs de notre bon plaisir, en usant comme de ces figures décoratives qui se taillent selon les convenances esthétiques du jour. Cependant ces fantômes d'idées, phosphorescences vagues qui parsèment notre conscience et ne l'éclairent point, nous les avons si bien associés à toutes nos expériences que nous ne pouvons plus tracer une ligne sans aussitôt les évoquer. Faut-il donc s'accommoder de cet état vaporeux, continuer de concevoir, si on peut dire, à fleur d'idées ? Je ne le crois pas. Si grâce à la confusion des genres, et aussi au manque de stabilité doctrinale, derrière la moindre conception s'ouvrent aujourd'hui des perspectives obscures, jouir de cette obscurité c'est confondre le plus haut plaisir humain avec un effet d'optique à bon marché. Plus que jamais notre maigre bonheur dépend du bon ordre de notre esprit, de notre aptitude à « tenir » devant notre pensée. Et d'ailleurs le succès de MM. Maritain et Massis s'explique assez par le besoin aujourd'hui répandu de soumettre à une forte discipline intellectuelle toutes ces pensées folles, tantôt idées, tantôt instincts.

Mais c'est une dangereuse discipline que nous propose M. Maritain. Une doctrine de l'intelligence — nous sommes ainsi faits — devrait être le résultat d'une création, exactement l'aboutissement de l'intelligence. Or le thomisme est l'œuvre d'une pensée déjà terminée, une conception qui a bouclé la boucle. Il relie, encadre et domine des problèmes qui ne sont point ceux que nous sommes anxieux de résoudre. Dans son effort heureux pour conjoindre l'enseignement divin et l'expérience humaine de son temps, il a

dû avoir recours à des moyens qui depuis ont perdu leur efficacité. En nous proposant le thomisme comme métaphysique moderne, M. Maritain nous propose une métaphysique incommensurable avec l'intelligence expérimentale moderne [1], *parce qu'elle ne fait point partie de la même fournée spirituelle*. C'est un accompagnement qui a été composé pour une mélodie totalement différente de celle que nous joue notre intelligence. Vous vous rendez compte de la complexité du problème que doit débrouiller M. Maritain : il n'est pas question, naturellement, de modifier l'accompagnement ; mais M. Maritain a trop de science et de tact pour songer à modifier la mélodie ; un glissement devient donc inévitable qui empêchera sa doctrine de « coller » parfaitement. Le néo-thomisme triomphera de l'épreuve en ce sens qu'il nous apparaîtra comme une explication *possible* de l'Univers ; mais il sera devenu beaucoup moins intéressant parce qu'il ne s'associera pas inévitablement aux problèmes où notre intelligence est intéressée.

Voici, à l'appui de ces remarques, un exemple qui nous paraît significatif. Ayant à concilier sa doctrine avec l'activité autonome et triomphante de la science moderne, M. Maritain choisit le biais suivant : il commence par distinguer — pour les sauver d'un naufrage historique — les « premiers principes de l'ordre de la nature sensible » et l'étude empirique « des causes prochaines des phénomènes » [2]. La recherche des premiers principes permet d'atteindre « dans le sensible... l'intelligibilité de l'être ».

1. Il ne s'agit pas seulement ici de l'intelligence scientifique, mais de l'intelligence esthétique, morale, religieuse, pratique. L'erreur du scientisme consiste à les confondre et l'erreur du thomisme à les subordonner à une « intelligence » métaphysique qui se dérobe à leur contrôle. Et, par exemple, il semble vain de vouloir effacer la ligne de démarcation magistralement tracée par Newman entre la pensée logique et la réflexion intérieure synthétique de l'individu qui s'affirme croyant.

2. Ces lignes et les suivantes sont empruntées aux *Réflexions sur l'Intelligence* de M. Maritain.

La recherche des causes prochaines, empirique, fort inférieure à l'autre en dignité, « reste crépusculaire » et permet « tout juste d'interpréter l'expérience comme à tâtons ». Fort bien. Maintenant, comment procédaient les anciens ? Ils pensaient que la physique empirique « aspire » à la philosophie naturelle, celle des premiers principes, « dans laquelle seul l'esprit — mais en quittant le détail des phénomènes, en ne considérant plus que des raisons très universelles — commence à satisfaire véritablement son désir de *savoir.* » C'est pourquoi ils s'intéressaient à la science expérimentale « surtout au point de vue et pour le service de la philosophie », car l'intelligence « manque sa fin si elle s'ordonne à autre chose qu'à ce qui est ». Ils se contentaient de prendre sur la nature « des vues d'ensemble formulées dans des maximes générales résumant l'expérience des sages », que M. Maritain estime au reste « foncièrement incapables de suppléer un rapport causal déterminé et d'expliquer le détail d'un phénomène quelconque ». D'où les erreurs fameuses de la science scolastique.

Vous voyez le glissement se produire. Le thomisme accompagne toujours bien la science, mais à une distance que j'oserai qualifier de respectueuse ; et pour que l'accompagnement se justifie, *il faut* que le vrai savoir ce soit la science de l'Être, c'est-à-dire un finalisme tout à fait étranger et tout à fait *inutile* à la science expérimentale. Conséquent avec lui-même, M. Maritain considère que la physique mathématique, excellente comme instrument de mesure, a joué un rôle détestable quand elle a profité des négligences expérimentales des grands scolastiques et de leurs successeurs pour usurper la place de la philosophie naturelle et se comporter en Bonaparte de la métaphysique.

J'accorderai à M. Maritain que certains philosophes illustres, en étayant leur construction de l'Univers sur la seule physique mathématique, ont singulièrement rétréci notre

horizon. Cependant, quand j'essaie de me représenter leur état d'esprit, je vois qu'ils travaillaient sur de l'intelligence encore en fusion, sur le produit encore vivant et éblouissant d'une série d'efforts intellectuels ; que dans ces conditions ils ne pouvaient manquer — et n'ont pas, en effet, manqué — de recueillir des vérités essentielles, de continuer à leur manière le travail de création, d'*invention* du laboratoire. Précisément cette invention, cette tension de l'esprit qui tire de son fond les lumières *nouvelles* qu'il répand sur le monde, j'en retrouve les traces dans toutes les œuvres qui me paraissent signaler une victoire réelle de l'intelligence, que ce soit les théories de la relativité, *Matière et Mémoire,* un tableau de Cézanne ou les livres de Marcel Proust. Or je ne retrouve pas ces traces — qui marquent si profondément la pensée d'un Duhem ou d'un Maurice Blondel — dans la philosophie thomiste considérée comme interprétation *actuelle* de l'expérience. Elle nous apparaît comme un cadre harmonieux et parfait, mais le jeu est si grand entre ce cadre et ce que nous avons à encadrer que nous apercevons tout de suite qu'il n'a pas été fait sur mesure.

Ce n'est pas notre faute si nous demeurons d'incorrigibles ajusteurs, si pour nous un acte intelligent est une création, non pas une réminiscence imparfaite, s'il se manifeste à nous par la forte adhérence de l'objet à la matière élucidée. Des habitudes de quatre siècles ont fait de nous des ouvriers, des inventeurs, des gens qui croient qu'ils agrandissent le champ de la conscience chaque fois qu'ils rendent quelque chose intelligible. Nous avançons pas à pas dans un étroit cercle de lumière qui ne se déplace pas toujours à notre gré, entre le clair obscur du passé et la nuit de l'avenir. Souvent notre hâte intempestive nous fait trébucher dans le noir ; souvent nous nous attardons parmi les demi-teintes du crépuscule d'hier ; mais cette petite nappe lumineuse, qui bouge, qui avance lorsqu'un de nous réussit — après combien d'efforts ! — à faire

jaillir une clarté, c'est cela l'intelligence, et notre joie alors, notre fascination, l'enthousiasme avec lequel nous échangerions tout ce que nous avons appris des autres contre la possibilité de produire à notre tour la plus maigre étincelle, voilà les plaisirs propres de l'intelligence. D'où vient que nous estimons le déclic mental d'une découverte même infime dans « le détail des phénomènes », beaucoup plus que les engrenages bien huilés du système qui suppose l'intelligence complète d'un univers que nous ne connaissons que partiellement. Que M. Maritain ne nous accuse pas d'orgueil : nous n'avons jamais été plus humbles ; seulement l'imperfection de notre intelligence, nous la rapportons, nous, à sa moindre imperfection future, tandis qu'il la rapporte, lui, à la perfection intemporelle d'une Intelligence dont la nôtre ne serait qu'un pauvre reflet. Il place derrière nous, ou au-dessus de nous, la lumière que nous entrevoyons bien loin devant nous. Que le *compris* existe, en tant que *compris*, avant la réaction de notre intelligence limitée, que notre intellection ne soit que l'imitation plus ou moins manquée d'un Acte éternellement pur, c'est une chose que nous ne pouvons plus admettre, non point par routine et préjugé, mais tout bonnement parce qu'elle est devenue *techniquement* impensable [1].

Où trouver des raisons assez puissantes de rompre avec nos habitudes intellectuelles pour nous adonner à une science de l'Être dont nous ne sommes pas très sûrs qu'elle ne soit pas une science des mots [2] ? Evoquera-t-on l'émi-

1. C'est une impossibilité de fait qu'il faut objecter à M. Maritain. C'est comme si quelque déchiffreur de magie noire nous commandait de voler avec nos bras, sous le prétexte qu'il est écrit quelque part qu'il y a eu des hommes volants.

2. Le procédé des thomistes consiste à traduire les éléments d'une pensée dans un langage obéissant à des lois de développement et de combinaison spécifiques. Par moments on se prend à songer à Molière. Ils entourent leur vérité d'une épaisseur verbale qui l'empêche de communiquer avec les vérités du dehors.

nente dignité d'une vue totale de l'Univers, d'une juste et harmonieuse distribution des fins de l'homme ici-bas ? Ou bien le souci d'accorder l'intelligence à nos aspirations mystiques ? Alors il est clair que l'on confond l'intelligence, dans le premier cas avec le sens esthétique [1], dans le second avec le sens moral et religieux, dans les deux avec le sens social. Loin de nous proposer de l'intelligible, ces vues devraient être vérifiées par l'intelligence, et l'on nous impose une logique et un vocabulaire sur lesquels l'intelligence a perdu tout contrôle. Rien de plus opportun aujourd'hui que de compléter celle-ci, et en un sens de la dépasser ; mais c'est brouiller les cartes que de la prétendre souveraine au-delà de ses frontières.

RAMON FERNANDEZ

1. Signalons en passant cette *esthétique de l'intelligible* qui tend à se substituer au travail effectif de l'intelligence au point que nous les voyons trop fréquemment confondus.

LES FAUX-MONNAYEURS [1]

X

Le soleil avait réveillé Bernard. Il s'était levé de son banc avec un violent mal de tête. Sa belle vaillance du matin l'avait quitté. Il se sentait abominablement seul et le cœur tout gonflé de je ne sais quoi de saumâtre qu'il se refusait à appeler de la tristesse, mais qui remplissait de larmes ses yeux. Que faire ? et où aller ?... S'il s'achemina vers la gare Saint-Lazare, à l'heure où il savait que devait s'y rendre Olivier, ce fut sans intention précise, et sans autre désir que de retrouver son ami. Il se reprochait son brusque départ au matin ; Olivier pouvait en avoir été peiné. N'était-il pas l'être que Bernard préférait sur terre ?... Quand il le vit au bras d'Édouard, un sentiment bizarre tout à la fois lui fit suivre le couple, et le retint de se montrer. Péniblement il se sentait de trop, et pourtant eût voulu se glisser entre eux. Édouard lui paraissait charmant ; à peine un peu plus grand qu'Olivier, d'allure à peine un peu moins jeune. C'est lui qu'il résolut d'aborder ; il attendait pour cela qu'Olivier l'eût quitté. Mais l'aborder sous quel prétexte ?

C'est à ce moment qu'il vit le petit bout de papier froissé s'échapper de la main distraite d'Édouard. Quand il l'eut ramassé, qu'il eut vu que c'était un bulletin de consigne... parbleu, le voilà bien le prétexte cherché !

Il vit entrer les deux amis dans le café ; demeura perplexe un instant ; puis, reprenant son monologue :

— Un adipeux normal n'aurait rien de plus pressé que de lui rapporter ce papier, se dit-il.

How weary, stale, flat and unprofitable
Seems to me all the uses of this world !

ai-je entendu dire à Hamlet. Bernard, Bernard, quelle pensée t'effleure ? Hier déjà tu fouillais un tiroir. Sur quel chemin t'engages-tu ? Fais bien attention, mon garçon... Fais bien attention qu'à midi l'employé de la consigne à qui Édouard a eu affaire, va déjeuner, et qu'il est remplacé par un autre. Et n'as-tu pas promis à ton ami de tout oser ?

Il réfléchit pourtant que trop de précipitation risquait de tout compromettre. Surpris au débotté, l'employé pouvait trouver suspect cet empressement ; consultant le registre du dépôt, il pouvait trouver peu naturel qu'un bagage, mis à la consigne quelques minutes avant midi, en fût retiré sitôt après. Enfin, si tel passant, tel fâcheux, l'avait vu ramasser le papier... Bernard prit sur lui de redescendre jusqu'à la Concorde, sans se presser ; le temps qu'eût mis un autre à déjeuner. Cela se fait souvent, n'est-ce pas, de mettre sa valise à la consigne durant le temps que l'on déjeune et d'aller la reprendre ensuite ? Il ne sentait plus sa migraine. En passant devant une terrasse de restaurant, il s'empara sans façons d'un cure-dents (ils étaient en petits faisceaux sur les tables), qu'il allait grignoter devant le bureau de consigne, pour avoir l'air rassasié. Heureux d'avoir pour lui sa bonne mine, l'élégance de son costume, la distinction de sa tenue, la franchise de son sourire et de son regard, enfin ce je ne sais quoi dans l'allure où l'on sent ceux qui, nourris dans le bien-être, n'ont besoin de rien, ayant tout. Mais tout cela se fripe, à dormir sur les bancs.

Il eut une soûleur, quand l'employé lui demanda dix

centimes de garde. Il n'avait plus un sou. Que faire ? La valise était là, sur le buttoir. Le moindre manque d'assurance allait donner l'éveil ; et aussi le manque d'argent. Mais le démon ne permettra pas qu'il se perde ; il glisse sous les doigts anxieux de Bernard, qui vont fouillant de poche en poche, dans un simulacre de recherche désespérée, une petite pièce de dix sous oubliée depuis on ne sait quand, là, dans le gousset de son gilet. Bernard la tend à l'employé. Il n'a rien laissé paraître de son trouble. Il s'empare de la valise et d'un geste simple et honnête, empoche les sous qu'on lui rend. Ouf ! Il a chaud. Où va-t-il aller ? Ses jambes se dérobent sous lui et la valise lui paraît lourde. Que va-t-il en faire ?... Il songe tout à coup qu'il n'en a pas la clef. Et non ; et non ; et non ; il ne forcera pas la serrure ; il n'est pas un voleur, que diable !... Si du moins il savait ce qu'il y a dedans. Elle pèse à son bras. Il est en nage. Il s'arrête un instant ; pose son faix sur le trottoir. Certes, il entend bien la rendre, cette valise ; mais il voudrait l'interroger d'abord. Il presse à tout hasard la serrure. Oh ! miracle ! les valves s'entr'ouvrent, laissant entrevoir cette perle : un portefeuille, qui laisse entrevoir des billets. Bernard s'empare de la perle et referme l'huître aussitôt.

Et maintenant qu'il a de quoi, vite ! un hôtel. Rue d'Amsterdam, il en sait un tout près. Il meurt de faim. Mais avant de s'asseoir à table, il veut mettre la valise à l'abri. Un garçon qui la porte le précède dans l'escalier. Trois étages ; un couloir ; une porte, qu'il ferme à clef sur son trésor... Il redescend.

Attablé devant un beefsteak, Bernard n'osait tirer le portefeuille de sa poche. (Sait-on jamais qui vous observe ?) mais, dans le fond de cette poche intérieure, sa main gauche amoureusement le palpait.

— Faire comprendre à Édouard que je ne suis pas un voleur, se disait-il, voilà le hic. Quel genre de type est Édouard ? La valise nous renseignera peut-être. Séduisant, c'est un fait acquis. Mais il y a des tas de types séduisants

qui comprennent fort mal la plaisanterie. S'il croit sa valise volée, il ne laissera pas sans doute d'être content de la revoir. Il me sera reconnaissant de la lui rapporter, ou n'est qu'un muffle. Je saurai l'intéresser à moi. Prenons vite un dessert et remontons examiner la situation. L'addition ; et laissons un émouvant pourboire au garçon.

Quelques instants plus tard, il était de nouveau dans la chambre.

— Maintenant, valise, à nous deux !... Un complet de rechange ; à peine un peu trop grand pour moi, sans doute. L'étoffe en est seyante et de bon goût. Du linge ; des affaires de toilette. Je ne suis pas bien sûr de lui rendre jamais tout cela. Mais ce qui prouve que je ne suis pas un voleur, c'est que les papiers que voici vont m'occuper bien davantage. Lisons d'abord ceci.

C'était le cahier dans lequel Édouard avait serré la triste lettre de Laura. Nous en connaissons déjà les premières pages ; voici ce qui suivait aussitôt :

XI

JOURNAL D'EDOUARD

1er Novembre.

Il y a quinze jours.....

— j'ai eu tort de ne pas noter cela aussitôt. Ce n'est pas que le temps m'ait manqué, mais j'avais le cœur encore plein de Laura — ou plus exactement je voulais ne point distraire d'elle ma pensée ; et puis je ne me plais à noter ici rien d'épisodique, de fortuit et il ne me paraissait pas encore que ce que je vais raconter pût avoir une suite, ni comme l'on dit : tirer à conséquence ; du moins je me refusais à l'admettre et c'était pour me le prouver, en quelque sorte, que je m'abstenais d'en parler dans mon journal ; mais je sens bien, et j'ai beau m'en défendre, que la figure d'Olivier aimante aujourd'hui mes pensées,

qu'elle incline leurs cours et que, sans tenir compte de lui, je ne pourrais ni tout à fait bien m'expliquer, ni tout à fait bien me comprendre.

Je revenais au matin de chez Perrin, où j'allais surveiller le service de presse pour la réédition de mon vieux livre. Comme le temps était beau, je flânais le long des quais en attendant l'heure du déjeuner.

Un peu avant d'arriver devant Vanier, je m'arrêtai près d'un étalage de livres d'occasion. Les livres ne m'intéressaient point tant qu'un jeune lycéen, de treize ans environ, qui fouillait les rayons en plein vent sous l'œil placide d'un surveillant assis sur une chaise de paille dans la porte de la boutique. Je feignais de contempler l'étalage, mais, du coin de l'œil, moi aussi je surveillais le petit. Il était vêtu d'un pardessus usé jusqu'à la corde et dont les manches trop courtes laissaient passer celles de la veste. La grande poche de côté restait baillante, bien qu'on sentît qu'elle était vide ; dans le coin l'étoffe avait cédé. Je pensai que ce pardessus avait déjà dû servir à plusieurs frères, et que, ses frères et lui avaient l'habitude de mettre beaucoup trop de choses dans leurs poches. Je pensai aussi que sa mère était bien négligente, ou bien occupée, pour n'avoir pas réparé cela. Mais, à ce moment, le petit s'étant un peu tourné, je vis que l'autre poche était toute reprisée, grossièrement, avec un gros solide fil noir. Aussitôt j'entendis les admonestations maternelles : « Ne mets donc pas deux livres à la fois dans ta poche ; tu vas ruiner ton pardessus. Ta poche est encore déchirée. La prochaine fois, je t'avertis que je n'y ferai pas de reprises. Regarde-moi de quoi tu as l'air !... » Toutes choses que me disait également ma pauvre mère, et dont je ne tenais pas compte non plus. Le pardessus, ouvert, laissait voir la veste, et mon regard fut attiré par une sorte de petite décoration, un bout de ruban, ou plutôt une rosette jaune qu'il portait à la boutonnière. Je note tout cela par discipline, et précisément parce que cela m'ennuie de le noter.

A un certain moment le surveillant fut appelé à l'intérieur de la boutique ; il n'y resta qu'un instant, puis revint s'asseoir sur sa chaise ; mais cet instant avait suffi pour permettre à l'enfant de glisser dans la poche de son manteau le livre qu'il tenait en main ; puis tout aussitôt, il se remit à fouiller les rayons comme si de rien n'était. Pourtant il était inquiet ; il releva la tête, remarqua mon regard et comprit que je l'avais vu. Du moins il se dit que j'avais pu le voir ; il n'en était sans doute pas bien sûr ; mais, dans le doute, il perdit toute assurance, rougit et commença de se livrer à un petit manège, où il tâchait de se montrer tout à fait à son aise, mais qui marquait une gêne extrême. Je ne le quittais pas des yeux. Il sortit de sa poche le livre dérobé ; l'y renfonça ; s'écarta de quelques pas ; tira de l'intérieur de son veston un pauvre petit portefeuille élimé, où il fit mine de chercher l'argent qu'il savait fort bien ne pas y être ; fit une grimace significative, une moue de théâtre, à mon adresse évidemment, qui voulait dire : « Zut ! je n'ai pas de quoi » avec cette petite nuance en surplus : « C'est curieux, je croyais avoir de quoi », tout cela un peu exagéré, un peu gros, comme un acteur qui a peur de ne pas se faire entendre. Puis enfin, je puis presque dire : sous la pression de mon regard, il se rapprocha de nouveau de l'étalage, sortit enfin le livre de sa poche et brusquement le remit à la place que d'abord il occupait. Ce fut fait si naturellement que le surveillant ne s'aperçut de rien. Puis l'enfant releva la tête de nouveau, espérant cette fois être quitte. Mais non ; mon regard était toujours là ; comme l'œil de Caïn ; seulement mon œil à moi souriait. Je voulais lui parler ; j'attendais qu'il quittât la devanture pour l'aborder ; mais il ne bougeait pas et restait en arrêt devant les livres, et je compris qu'il ne bougerait pas tant que je le fixerais ainsi. Alors, comme on fait à « quatre coins » pour inviter le gibier fictif à changer de gîte, je m'écartai de quelques pas, comme si j'en avais assez vu. Il partit de son côté ; mais il n'eut pas plutôt gagné le large que je le rejoignis.

— Qu'est-ce que c'était que ce livre ? lui demandai-je à brûle-pourpoint, en mettant toutefois dans le ton de ma voix et sur mon visage le plus d'aménité que je pus.

Il me regarda bien en face et je sentis tomber sa méfiance. Il n'était peut-être pas beau, mais quel joli regard il avait ! J'y voyais toute sorte de sentiments s'agiter comme des herbes au fond d'un ruisseau.

— C'est un guide d'Algérie. Mais ça coûte trop cher. Je ne suis pas assez riche.

— Combien ?

— Deux francs cinquante.

— N'empêche que si tu n'avais pas vu que je te regardais, tu filais avec le livre dans ta poche.

Le petit eut un mouvement de révolte et, se rebiffant, sur un ton très vulgaire :

— Non, mais des fois..., que vous me prendriez pour un voleur ?... — avec une conviction, à me faire douter de ce que j'avais vu. Je sentis que j'allais perdre prise si j'insistais. Je sortis trois pièces de ma poche :

— Allons ! va l'acheter. Je t'attends.

Deux minutes plus tard, il ressortait de la boutique, feuilletant l'objet de sa convoitise. Je le lui pris des mains. C'était un vieux guide Joanne, de 71.

— Qu'est-ce que tu veux faire avec ça ? dis-je en le lui rendant. C'est trop vieux. Ça ne peut plus servir.

Il protesta que si ; que du reste les guides plus récents coûtaient beaucoup trop cher, et que « pour ce qu'il en ferait » les cartes de celui-ci pourraient tout aussi bien lui servir. Je ne cherche pas à transcrire ses propres paroles, car elles perdraient leur caractère, dépouillées de l'extraordinaire accent faubourien qu'il y mettait et qui m'amusait d'autant plus que ses phrases n'étaient pas sans élégance.

. . . .

Nécessaire d'abréger beaucoup cet épisode. La précision ne doit pas être obtenue par le détail du récit, mais bien,

dans l'imagination du lecteur, par deux ou trois traits, exactement à la bonne place. Je crois du reste qu'il y aurait intérêt à faire raconter tout cela par l'enfant ; son point de vue est plus significatif que le mien. Le petit est à la fois gêné et flatté de l'attention que je lui porte. Mais la pesée de mon regard fausse un peu sa direction. Une personnalité trop tendre et inconsciente encore se défend et dérobe derrière une attitude. Rien n'est plus difficile à observer que les êtres en formation. Il faudrait pouvoir ne les regarder que de biais, de profil.

Le petit déclara soudain que « ce qu'il aimait le mieux » c'était « la géographie ». Je soupçonnai que derrière cet amour se dissimulait un instinct de vagabondage.

— Tu voudrais aller là-bas ? lui demandai-je.

— Parbleu ! fit-il en haussant un peu les épaules.

L'idée m'effleura qu'il n'était pas heureux auprès des siens. Je lui demandai s'il vivait avec ses parents. — Oui. — Et s'il ne se plaisait pas avec eux ? — Il protesta mollement. Il paraissait quelque peu inquiet de s'être trop découvert tout à l'heure. Il ajouta :

— Pourquoi est-ce que vous me demandez ça ?

— Pour rien, dis-je aussitôt ; puis touchant du bout du doigt le ruban jaune de sa boutonnière. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est un ruban ; vous le voyez bien.

Mes questions manifestement l'importunaient. Il se tourna brusquement vers moi, comme hostilement, et sur un ton gouailleur et insolent, dont je ne l'aurais jamais cru capable et qui proprement me décomposa :

— Dites donc... ça vous arrive souvent de reluquer les lycéens ?

Puis tandis que je balbutiais confusément un semblant de réponse, il ouvrit la serviette d'écolier qu'il portait sous son bras, pour y glisser son emplette. Là se trouvaient des livres de classe et quelques cahiers recouverts uniformément de papier bleu. J'en pris un ; c'était celui

d'un cours d'histoire. Le petit avait écrit, dessus, son nom en grosses lettres. Mon cœur bondit en y reconnaissant le nom de mon neveu :

GEORGES MOLINIER

(Le cœur de Bernard bondit également en lisant ces lignes, et toute cette histoire commença de l'intéresser prodigieusement.)

Il sera difficile, dans les *Faux-Monnayeurs*, de faire admettre que celui qui jouera ici mon personnage ait pu, tout en restant en bonnes relations avec sa sœur, ne connaître point ses enfants. J'ai toujours eu le plus grand mal à maquiller la vérité. Même changer la couleur des cheveux me paraît une tricherie qui rend pour moi le vrai moins vraisemblable. Tout se tient et je sens, entre tous les faits que m'offre la vie, des dépendances si subtiles qu'il me semble toujours qu'on n'en saurait changer un seul sans modifier tout l'ensemble. Je ne puis pourtant pas raconter que la mère de cet enfant n'est que ma demi-sœur, née d'un premier mariage de mon père ; que je suis resté sans la voir aussi longtemps que mes parents ont vécu ; que des affaires de succession ont forcé nos rapports... Tout cela est pourtant indispensable et je ne vois pas ce que je pourrais inventer d'autre pour éluder l'indiscrétion. Je savais que ma demi-sœur avait trois fils ; je ne connaissais que l'aîné, étudiant en médecine ; encore n'avais-je fait que l'entrevoir, car, atteint de tuberculose, il avait dû interrompre ses études et se soignait quelque part dans le Midi. Les deux autres n'étaient jamais là aux heures où j'allais voir Pauline ; celui que j'avais devant moi était assurément le dernier. Je ne laissai rien paraître de mon étonnement, mais, quittant le petit Georges brusquement, après avoir appris qu'il rentrait déjeuner chez lui, je sautai dans un taxi, pour le devancer rue Notre-Dame-des-Champs. Je pensai qu'arrivant à cette heure Pauline me retiendrait pour déjeuner,

ce qui ne manqua pas d'arriver ; mon livre dont j'emportais de chez Perrin un exemplaire, et que je pourrais lui offrir, servirait de prétexte à cette visite intempestive.

C'était la première fois que je prenais un repas chez Pauline. J'avais tort de me méfier de mon beau-frère. Je doute qu'il soit un bien remarquable juriste, mais il sait ne parler pas plus de son métier que je ne parle du mien quand nous sommes ensemble, de sorte que nous nous entendons fort bien.

Naturellement, quand j'arrivai ce matin-là, je ne soufflai mot de la rencontre que je venais de faire :

— Ça me permettra, j'espère, de faire la connaissance de mes neveux, dis-je quand Pauline me pria de rester à déjeuner. Car vous savez qu'il y en a deux que je ne connais pas encore.

— Olivier, me dit-elle, ne rentrera qu'un peu tard, car il a une répétition ; nous nous mettrons à table sans lui. Mais je viens d'entendre rentrer Georges. Je vais l'appeler. Et, courant à la porte de la pièce voisine :

— Georges ! Viens dire bonjour à ton oncle.

Le petit s'approcha, me tendit la main ; je l'embrassai... J'admire la force de dissimulation des enfants : il ne laissa paraître aucune surprise ; c'était à croire qu'il ne me reconnaissait pas. Simplement il rougit beaucoup ; mais sa mère put croire que c'était par timidité. Je pensai que peut-être il était gêné de retrouver le limier de tout à l'heure, car il nous quitta presque aussitôt et retourna dans la pièce voisine ; c'était la salle à manger, qui, je le compris, sert de salle d'étude aux enfants, entre les repas. Il reparut pourtant bientôt après, lorsque son père entra dans le salon, et profita de l'instant où l'on allait passer dans la salle à manger, pour s'approcher de moi et me saisir la main sans être vu de ses parents. Je crus d'abord à une marque de camaraderie, qui m'amusa ; mais non : il m'ouvrit la main que je refermais sur la sienne, y glissa un petit billet que certainement il venait d'écrire, puis replia mes

doigts par-dessus en serrant le tout très fort. Il va sans dire que je me prêtai au jeu ; je cachai le petit billet dans une poche, d'où je ne le pus sortir qu'après le repas. Voici ce que j'y lus :

Si vous racontez à mes parents l'histoire du livre, je (il avait barré : *vous détesterai*) *dirai que vous m'avez fait des propositions.*

et plus bas :

Je sors quotidie du lycée à 10 *h.*

Interrompu hier par la visite de X. Sa conversation m'a laissé dans un état de malaise.

Beaucoup réfléchi à ce que m'a dit X. Il ne connaît rien de ma vie, mais je lui ai exposé longuement mon plan des *Faux-Monnayeurs.* Son conseil m'est toujours salutaire ; car il se place à un point de vue différent du mien. Il craint que je ne verse dans le factice et que je ne lâche le vrai sujet pour l'ombre de ce sujet dans mon cerveau. Ce qui m'inquiète, c'est de sentir la vie (ma vie) se séparer ici de mon œuvre, mon œuvre s'écarter de ma vie. Mais, ceci, je n'ai pas pu le lui dire. Jusqu'à présent, comme il sied, mes goûts, mes sentiments, mes expériences personnelles alimentaient tous mes écrits ; dans mes phrases les mieux construites, encore sentais-je battre mon cœur. Désormais, entre ce que je pense et ce que je sens, le lien est rompu. Et je doute si précisément ce n'est pas l'empêchement que j'éprouve à laisser parler aujourd'hui mon cœur qui précipite mon œuvre dans l'abstrait et l'artificiel. En réfléchissant à ceci, la signification de la fable d'Apollon et de Daphné m'est brusquement apparue : heureux, ai-je pensé, qui peut saisir dans une seule étreinte le laurier et l'objet même de son amour.

J'ai raconté ma rencontre avec Georges si longuement que j'ai dû m'arrêter au moment où Olivier entrait en scène. Je n'ai commencé ce récit que pour parler de lui, et je n'ai

su parler que de Georges. Mais, au moment de parler d'Olivier, je comprends que le désir de différer ce moment était cause de ma lenteur. Dès que je le vis, ce premier jour, dès qu'il se fut assis à la table de famille, dès mon premier regard, ou plus exactement dès *son* premier regard, j'ai senti que ce regard s'emparait de moi et que je ne disposais plus de ma vie.

Pauline insiste pour que je vienne la voir plus souvent. Elle me prie instamment de m'occuper un peu de ses enfants. Elle me laisse entendre que leur père les connaît mal. Plus je cause avec elle et plus elle me paraît charmante. Je ne comprends plus comment j'ai pu rester si longtemps sans la fréquenter. Les enfants sont élevés dans la religion catholique ; mais elle se souvient de sa première éducation protestante, et bien qu'elle ait quitté le foyer de notre père commun au moment où ma mère y est entrée, je découvre entre elle et moi maints traits de ressemblance. Elle a mis ses enfants en pension chez les parents de Laura, où j'ai moi-même si longtemps habité. La pension Azaïs, du reste, se pique de n'avoir pas de couleur confessionnelle particulière (de mon temps on y voyait jusqu'à des Turcs), encore que le vieil Azaïs, l'ancien ami de mon père, qui l'a fondée, et qui la dirige encore, ait été d'abord pasteur.

Pauline reçoit d'assez bonnes nouvelles du sanatorium où Vincent achève de se rétablir. Elle lui parle de moi, m'a-t-elle dit, dans ses lettres. et voudrait que je le connaisse mieux ; car je n'ai fait que l'entrevoir. Elle fonde sur son fils aîné de grands espoirs ; le ménage se saigne pour lui permettre bientôt de s'établir — je veux dire : d'avoir un logement indépendant pour recevoir la clientèle. En attendant elle a trouvé le moyen de lui réserver une partie du petit appartement qu'ils occupent, en installant Olivier et Georges, au-dessous de leur appartement, dans une chambre isolée, qui se trouvait vacante. La grande question est de savoir si, pour raison de santé, Vincent va devoir renoncer à l'internat.

A vrai dire, Vincent ne m'intéresse guère et, si je parle beaucoup de lui avec sa mère, c'est par complaisance pour elle, et pour pouvoir sitôt ensuite nous occuper plus longuement d'Olivier. Quant à Georges, il me bat froid, me répond à peine quand je lui parle et jette sur moi, quand il me croise, un regard indéfinissablement soupçonneux. Il semble qu'il m'en veuille de n'être pas allé l'attendre à la porte de son lycée — ou qu'il s'en veuille de ses avances.

Je ne vois pas Olivier davantage. Quand je vais chez sa mère, je n'ose le retrouver dans la pièce où je sais qu'il travaille ; le rencontré-je par hasard, je suis si gauche et si confus que je ne trouve rien à lui dire, et cela me rend si malheureux que je préfère aller voir sa mère aux heures où je sais qu'il n'est pas à la maison.

XII

SUITE DU JOURNAL D'EDOUARD

2 Nov.

Longue conversation avec Douviers qui sort avec moi de chez les parents de Laura et m'accompagne jusqu'à l'Odéon à travers le Luxembourg. Il prépare une thèse de doctorat sur Wordsworth, mais aux quelques mots qu'il m'en dit je sens bien que les qualités les plus particulières de la poésie de Wordsworth lui échappent. Il aurait mieux fait de choisir Tennyson. Je sens je ne sais quoi d'insuffisant chez Douviers, d'abstrait et de jobard. Il prend toujours les choses et les êtres pour ce qu'ils se donnent ; c'est peut-être parce que lui se donne toujours pour ce qu'il est.

— Je sais, m'a-t-il dit, que vous êtes le meilleur ami de Laura. Je devrais sans doute être un peu jaloux de vous. Je ne puis pas. Au contraire, tout ce qu'elle m'a dit de vous m'a fait à la fois la comprendre mieux, et souhaiter de

devenir votre ami. Je lui ai demandé l'autre jour si vous ne m'en vouliez pas trop de l'épouser ? Elle m'a répondu qu'au contraire vous lui aviez conseillé de le faire (je crois bien qu'il m'a dit cela aussi platement). — Je voudrais vous en remercier — et que vous ne trouviez pas cela ridicule, car je le fais très sincèrement — a-t-il ajouté, en s'efforçant de sourire, mais d'une voix tremblante et avec les larmes aux yeux.

Je ne savais que lui dire, car je me sentais beaucoup moins ému que j'aurais dû l'être et complètement incapable d'une effusion réciproque. J'ai dû lui paraître un peu sec ; mais il m'agaçait. J'ai néanmoins serré le plus chaleureusement que j'ai pu la main qu'il me tendait. Ces scènes où l'un offre plus de son cœur qu'on ne lui demande, sont toujours pénibles. Sans doute pensait-il forcer ma sympathie. S'il eût été plus perspicace il se fût senti volé ; mais déjà je le voyais reconnaissant de son propre geste, dont il croyait surprendre le reflet dans mon cœur. Comme je ne disais rien, et gêné peut-être par mon silence :

— Je compte, a-t-il ajouté bientôt, sur le dépaysement de sa vie à Cambridge pour empêcher des comparaisons de sa part, qui seraient à mon désavantage.

Qu'entendait-il par là ? Je m'efforçais de ne pas comprendre. Peut-être espérait-il une protestation de ma part ; mais qui n'eût fait que nous engluer davantage. Il est de ces gens dont la timidité ne peut supporter les silences et qui croient devoir les meubler par une avance exagérée ; de ceux qui vous disent ensuite : « J'ai toujours été franc avec vous. » Eh ! parbleu, l'important n'est pas tant d'être franc que de permettre à l'autre de l'être. Il aurait dû se rendre compte que sa franchise précisément empêchait la mienne.

Mais si je ne puis devenir son ami, du moins je crois qu'il fera un excellent mari pour Laura ; car, somme toute, ce sont ici surtout ses qualités que je lui reproche. Ensuite nous avons parlé de Cambridge, où j'ai promis d'aller les voir.

Quel absurde besoin Laura a-t-elle eu de lui parler de moi ?

Admirable propension au dévouement, chez la femme. L'homme qu'elle aime n'est, le plus souvent, pour elle, qu'une sorte de patère à quoi suspendre son amour. Avec quelle sincère facilité Laura opère la substitution ! Je comprends qu'elle épouse Douviers ; j'ai été un des premiers à le lui conseiller. Mais j'étais en droit d'espérer un peu de chagrin. Le mariage a lieu dans trois jours.

Quelques articles sur mon livre. Les qualités qu'on me reconnaît le plus volontiers sont de celles précisément que je prends le plus en horreur... Ai-je eu raison de laisser rééditer ces vieilleries ? Elles ne répondent plus à rien de ce que j'aime à présent. Mais je ne m'en aperçois qu'à présent. Il ne me paraît pas que précisément j'aie changé ; mais bien que, seulement maintenant, je prenne conscience de moi-même ; jusqu'à présent je ne savais pas qui j'étais. Se peut-il que j'aie toujours besoin qu'un autre être fasse office, pour moi, de révélateur ! Ce livre avait cristallisé selon Laura, et c'est pourquoi je ne veux plus m'y reconnaître.

Cette perspicacité, faite de sympathie, nous est-elle interdite, qui nous permettrait de devancer les saisons ? Quels problèmes inquièteront demain ceux qui viennent ? C'est pour eux que je veux écrire. Fournir un aliment à des curiosités encore indistinctes, satisfaire à des exigences qui ne sont pas encore précisées, de sorte que celui qui n'est aujourd'hui qu'un enfant, demain s'étonne à me rencontrer sur sa route.

Combien j'aime à sentir chez Olivier tant de curiosité, d'impatiente insatisfaction du passé...

Il me paraît parfois que la poésie est la seule chose qui l'intéresse. Et je sens, à les relire à travers lui, combien

rares sont ceux de nos poètes qui se soient laissés guider plus par le sentiment de l'art que par le cœur ou par l'esprit. Le bizarre c'est que, lorsque Oscar Molinier m'a montré des vers d'Olivier, j'ai donné à celui-ci le conseil de chercher plus à se laisser guider par les mots qu'à les soumettre. Et maintenant il me semble que c'est lui qui, par contre-coup, m'en instruit.

Combien tout ce que j'ai écrit précédemment me paraît aujourd'hui tristement, ennuyeusement et ridiculement raisonnable !

5 Nov.

La cérémonie a eu lieu. Dans la petite chapelle de la rue Madame où je n'étais pas retourné depuis longtemps. Famille Vedel-Azaïs au complet : grand-père, père et mère de Laura, ses deux sœurs et son plus jeune frère, plus nombre d'oncles, de tantes et de cousins. Famille Douviers représentée par trois tantes en grand deuil, dont le catholicisme eût fait trois nonnes, qui d'après ce que l'on m'a dit, vivent ensemble, et avec qui vivait également Douviers depuis la mort de ses parents. Dans la tribune, les élèves de la pension. D'autres amis de la famille achevaient de remplir la salle, au fond de laquelle je suis resté ; non loin de moi j'ai vu ma sœur avec Olivier ; Georges devait être dans la tribune avec des camarades de son âge. Le vieux La Pérouse à l'harmonium ; son visage vieilli, plus beau, plus noble que jamais, mais son œil sans plus cette flamme admirable qui me communiquait sa ferveur, du temps de ses leçons de piano. Nos regards se sont croisés et j'ai senti, dans le sourire qu'il m'adressait, tant de tristesse que je me suis promis de le retrouver à la sortie. Des personnes ont bougé et une place auprès de Pauline s'est trouvée libre. Olivier m'a tout aussitôt fait signe, a poussé sa mère pour que je puisse m'asseoir à côté de lui ; puis m'a pris la main et l'a longuement retenue dans la sienne. C'est la première fois qu'il agit aussi familièrement avec moi. Il a gardé les

yeux fermés pendant presque toute l'interminable allocution du pasteur, ce qui m'a permis de le contempler longuement ; il ressemble à ce pâtre endormi d'un bas-relief du musée de Naples, dont j'ai la photographie sur mon bureau. J'aurais cru qu'il dormait lui-même, sans le frémissement de ses doigts ; sa main palpitait comme un oiseau dans la mienne.

Le vieux pasteur a cru devoir retracer l'histoire de toute la famille, à commencer par celle du grand-père Azaïs dont il avait été camarade de classe à Strasbourg avant la guerre, puis condisciple à la faculté de théologie. J'ai cru qu'il ne viendrait pas à bout d'une phrase compliquée où il tentait d'expliquer qu'en prenant la direction d'une pension et se dévouant à l'éducation de jeunes enfants, son ami n'avait pour ainsi dire pas quitté le pastorat. Puis l'autre génération a eu son tour. Il a parlé également avec édification de la famille Douviers, dont il apparaissait qu'il ne connaissait pas grand'chose. L'excellence des sentiments palliait les défaillances oratoires et l'on entendait se moucher nombre de membres de l'assistance. J'aurais voulu savoir ce que pensait Olivier ; je songeai qu'élevé en catholique, le culte protestant devait être nouveau pour lui et qu'il venait sans doute pour la première fois dans ce temple. La singulière faculté de dépersonnalisation qui me permet d'éprouver comme mienne l'émotion d'autrui, me forçait presque d'épouser les sensations d'Olivier, celles que j'imaginais qu'il devait avoir ; et bien qu'il tînt les yeux fermés, ou peut-être à cause de cela même, il me semblait que je voyais à sa place et pour la première fois, ces murs nus, l'abstraite et blafarde lumière où baignait l'auditoire, le détachement cruel de la chaire sur le mur blanc du fond, la rectitude des lignes, la rigidité des colonnes qui soutiennent les tribunes, l'esprit même de cette architecture anguleuse et décolorée dont m'apparaissaient pour la première fois la disgrâce rébarbative, l'intransigeance et la parcimonie. Pour n'y avoir point été sensible plus tôt, il fallait que j'y fusse habitué

dès l'enfance... Je repensai soudain à mon éveil religieux et à mes premières ferveurs ; à Laura et à cette école du dimanche où nous nous retrouvions, moniteurs tous deux, pleins de zèle et discernant mal, dans cette ardeur qui consumait en nous tout l'impur, ce qui appartenait à l'autre et ce qui revenait à Dieu. Et je me pris tout aussitôt à me désoler qu'Olivier n'eût point connu ce premier dénuement sensuel qui jette l'âme si périlleusement loin au-dessus des apparences, qu'il n'eût pas de souvenirs pareils aux miens ; mais, de le sentir étranger à tout ceci, m'aidait à m'en évader moi-même. Passionnément je serrai cette main qu'il abandonnait toujours dans la mienne, mais qu'à ce moment il retira brusquement. Il rouvrit les yeux pour me regarder, puis avec un sourire d'une espièglerie toute enfantine, que tempérait l'extraordinaire gravité de son front, il chuchota, penché vers moi — tandis que le pasteur précisément, rappelant les devoirs de tous les chrétiens, prodiguait aux nouveaux époux conseils, préceptes et pieuses objurgations :

— Moi, je m'en fous, je suis catholique.

Tout en lui m'attire et me demeure mystérieux.

A la porte de la sacristie, j'ai retrouvé le vieux La Pérouse. Il m'a dit un peu tristement, mais sur un ton où n'entrait nul reproche :

— Vous m'oubliez un peu, je crois.

Prétexté je ne sais quelles occupations pour m'excuser d'être resté si longtemps sans le voir ; promis pour après-demain ma visite. J'ai cherché à l'entraîner chez les Azaïs, convié moi-même au thé qu'ils donnent après la cérémonie ; mais il m'a dit qu'il se sentait d'humeur trop sombre et craignait de rencontrer trop de gens avec qui il eût dû, mais n'eût pu causer.

Pauline a emmené Georges ; m'a laissé avec Olivier :

— Je vous le confie, m'a-t-elle dit en riant ; ce qui a paru agacer un peu Olivier, dont le visage s'est détourné. Il m'a entraîné dans la rue :

— Je ne savais pas que vous connaissiez si bien les Azaïs ?

Je l'ai beaucoup surpris en lui disant que j'avais pris pension chez eux pendant deux ans.

— Comment avez-vous pu préférer cela à n'importe quel autre arrangement de vie indépendante ?

— J'y trouvais quelque commodité, ai-je répondu vaguement, ne pouvant lui dire qu'en ce temps Laura occupait ma pensée et que j'aurais accepté les pires régimes pour le contentement de les supporter auprès d'elle.

— Et vous n'étouffiez pas dans l'atmosphère de cette boîte ?

Puis, comme je ne répondais rien :

— Au reste je ne sais pas trop comment je la supporte moi-même, ni comment il se fait que j'y suis... Mais demi-pensionnaire seulement. C'est déjà trop.

J'ai dû lui expliquer l'amitié qui liait au directeur de cette « boîte » son grand-père, dont le souvenir dicta le choix de sa mère plus tard.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, je manque de points de comparaison ; et sans doute tous ces chauffoirs se valent ; je crois même volontiers, d'après ce qu'on m'a dit, que la plupart des autres sont pires. N'empêche que je serai content d'en sortir. Je n'y serais pas entré du tout si je n'avais pas eu à rattraper le temps où j'ai été malade. Et depuis longtemps, je n'y retourne plus que par amitié pour Armand.

J'appris alors que ce jeune frère de Laura était son condisciple. Je dis à Olivier que je ne le connaissais presque pas.

— C'est pourtant le plus intelligent et le plus intéressant de la famille.

— C'est-à-dire celui auquel tu t'es le plus intéressé.

— Non, non ; je vous assure qu'il est très curieux. Si vous voulez, nous irons causer un peu avec lui dans sa chambre. J'espère qu'il osera parler devant vous.

Nous étions arrivés devant la pension.

Les Vedel-Azaïs avaient remplacé le traditionnel repas de noces par un simple thé moins dispendieux. Le parloir et le bureau du pasteur Vedel étaient ouverts à la foule des invités. Seuls quelques rares intimes avaient accès dans l'exigu salon particulier de la pastoresse; mais, pour éviter l'envahissement, on avait condamné la porte entre le parloir et ce salon, ce qui faisait Armand répondre à ceux qui lui demandaient par où l'on pouvait rejoindre sa mère :

— Par la cheminée.

Il y avait foule. On crevait de chaleur. A part quelques « membres du corps enseignant », collègues de Douviers, société presque exclusivement protestante. Odeur puritaine très spéciale. L'exhalaison est aussi forte, et peut-être plus asphyxiante encore, dans les meetings catholiques ou juifs, dès qu'entre eux ils se laissent aller ; mais on trouve plus souvent parmi les catholiques une appréciation, parmi les juifs une dépréciation de soi-même, dont les protestants ne me semblent capables que bien rarement. Si les juifs ont le nez trop long, les protestants, eux, ont le nez bouché ; c'est un fait. Et moi-même je ne m'aperçus point de la particulière qualité de cette atmosphère aussi longtemps que j'y demeurai plongé. Je ne sais quoi d'ineffablement alpestre, paradisiaque et niais.

Dans le fond de la salle, une table dressée en buffet ; Rachel, sœur aînée de Laura, et Sarah, sa sœur cadette, secondées par quelques jeunes filles à marier, leurs amies, offraient le thé...

Laura, dès qu'elle m'a vu, m'a entraîné dans le bureau de son père, où se tenait déjà tout un synode. Réfugiés dans l'embrasure d'une fenêtre, nous avons pu causer sans être entendus. Sur le bord du chambranle, nous avions jadis inscrit nos deux noms.

— Venez voir. Ils y sont toujours, me dit-elle. Je crois bien que personne ne les a remarqués. Quel âge aviez-vous alors ?

Au-dessous des noms nous avions inscrit une date. Je calculai :

— Vingt-huit ans.

— Et moi seize. Il y a dix ans de cela.

Le moment n'était pas bien choisi pour remuer ces souvenirs ; je m'efforçais d'en détourner nos propos, tandis qu'elle m'y ramenait avec une inquiète insistance ; puis tout à coup, comme craignant de s'attendrir, elle me demanda si je me souvenais encore de Strouvilhou ?

Strouvilhou était un pensionnaire libre, qui tourmentait beaucoup les parents de Laura à cette époque. Il était censé suivre des cours, mais, quand on lui demandait : lesquels? ou quels examens il préparait, il répondait négligemment :

— Je varie.

On affectait, les premiers temps, de prendre pour des plaisanteries ses insolences, comme pour en émousser le tranchant, et lui-même les accompagnait d'un gros rire ; mais ce rire devint bientôt plus sarcastique, tandis que ses sorties se faisaient plus agressives, et je ne comprenais pas bien comment et pourquoi le pasteur tolérait un tel pensionnaire, si ce n'était pour des raisons financières, et parce qu'il conservait pour Strouvilhou une sorte d'affection, mêlée de pitié, et peut-être un vague espoir qu'il arriverait à le convaincre, je veux dire : à le convertir. Et je ne comprenais pas davantage pourquoi Strouvilhou continuait d'habiter la pension, quand il aurait si bien pu aller ailleurs ; car il ne semblait pas retenu comme moi par une raison sentimentale ; mais peut-être bien par le plaisir qu'évidemment il prenait à ces tournois avec le pauvre pasteur, qui se défendait mal et lui laissait toujours le beau rôle.

— Vous vous souvenez du jour où il a demandé à papa, si, quand il prêchait, il gardait son veston sous sa robe ?

— Parbleu ! Il demandait cela si doucement que votre pauvre père n'y voyait pas malice. C'était à table ; je revois tout si bien...

— Et papa qui lui a répondu candidement que la robe

n'était pas bien épaisse, et qu'il craignait de prendre froid sans son veston.

— Et l'air navré qu'a pris alors Strouvilhou ! Et comme il a fallu le presser pour le faire déclarer enfin que « cela n'avait évidemment pas grande importance », mais que, lorsque votre père faisait de grands gestes, les manches du veston réapparaissaient sous la robe, et que cela était d'un fâcheux effet sur certains fidèles.

— A la suite de quoi ce pauvre papa a prononcé tout un sermon les bras collés au corps et raté tous ses effets d'éloquence.

— Et, le dimanche suivant, il est rentré avec un gros rhume, pour avoir dépouillé le veston. Oh ! et la discussion sur le figuier stérile de l'Évangile et les arbres qui ne portent pas de fruits... « Je ne suis pas un arbre fruitier, moi. De l'ombre, c'est ça que je porte, Monsieur le pasteur : je vous couvre d'ombre. »

— Ça encore, c'était dit à table.

— Naturellement ; on ne le voyait jamais qu'aux repas.

— Et c'était dit d'un ton si hargneux. C'est alors que grand-père l'a mis à la porte. Vous vous souvenez comme il s'est dressé tout d'un coup, lui qui d'ordinaire restait le nez sur son assiette ; et, le bras étendu : « Sortez ! »

— Il paraissait énorme, effrayant ; il était indigné. Je crois vraiment que Strouvilhou a eu peur.

— Il a jeté sa serviette sur la table et a disparu. Il est parti sans nous payer ; et depuis on ne l'a jamais revu.

— Curieux de savoir ce qu'il a pu devenir.

— Pauvre grand-père, a repris Laura un peu tristement, comme il m'a paru beau ce jour-là. Il vous aime bien, vous savez. Vous devriez monter le retrouver dans son bureau, un instant. Je suis sûre que vous lui feriez beaucoup de plaisir.

Je transcris tout cela aussitôt, ayant éprouvé combien il est difficile par la suite de retrouver la justesse de ton d'un dialogue. Mais à partir de ce moment j'ai commencé

d'écouter Laura plus distraitement. Je venais d'apercevoir, assez loin de moi, il est vrai, Olivier, que j'avais perdu de vue depuis que Laura m'avait entraîné dans le bureau de son père. Il avait les yeux brillants et les traits extraordinairement animés. J'ai su plus tard que Sarah s'était amusée à lui faire boire coup sur coup six coupes de champagne. Armand était avec lui, et tous deux, à travers les groupes, poursuivaient Sarah et une jeune Anglaise de l'âge de Sarah, pensionnaire chez les Azaïs depuis plus d'un an. Sarah et son amie quittèrent enfin la pièce et, par la porte ouverte, je vis les deux garçons s'élancer à leur poursuite, dans l'escalier. J'allais sortir à mon tour, cédant aux injonctions de Laura, mais elle fit un mouvement vers moi :

— Écoutez, Édouard, je voudrais vous dire encore... et brusquement sa voix devint très grave — nous allons peut-être rester longtemps sans nous revoir. Je voudrais que vous me redisiez... Je voudrais savoir si je puis encore compter sur vous... comme sur un ami.

Jamais je n'eus plus envie de l'embrasser qu'à ce moment-là ; mais je me contentai de baiser sa main tendrement et impétueusement, en murmurant :

— Quoi qu'il advienne — et pour lui cacher les larmes que je sentais monter à mes yeux, je m'enfuis vite à la recherche d'Olivier.

Il guettait ma sortie, assis près d'Armand sur une marche de l'escalier. Il était certainement un peu ivre. Il se leva, me tira par le bras :

— Venez, me dit-il. On va fumer une cigarette dans la chambre de Sarah. Elle nous attend.

— Dans un instant. Il faut d'abord que j'aille voir Azaïs. Mais je ne pourrai jamais trouver la chambre.

— Parbleu, vous la connaissez bien ; c'est l'ancienne chambre de Laura, s'écria Armand. Comme c'était une des meilleures chambres de la maison, on y a fait coucher la pensionnaire ; mais comme elle ne paie pas assez, elle par-

tage la chambre avec Sarah. On leur a mis deux lits pour la forme ; mais c'était assez inutile...

— Ne l'écoutez pas, dit Olivier en riant et en le bousculant ; il est saoul.

— Je te conseille de parler, repartit Armand. Alors vous venez, n'est-ce pas ? On vous attend.

Je promis de les y rejoindre.

Depuis qu'il porte les cheveux en brosse, le vieux Azaïs ne ressemble plus du tout à Whitman. Il a laissé à la famille de son gendre le premier et le second étage de l'immeuble. De la fenêtre de son bureau (acajou, reps et moleskine), il domine de haut la cour et surveille les allées et venues des élèves.

— Voyez comme on me gâte, m'a-t-il dit, en me montrant sur sa table un énorme bouquet de chrysanthèmes, que la mère d'un des élèves, vieille amie de la famille, venait de laisser. L'atmosphère de la pièce était si austère qu'il semblait que des fleurs y dussent faner aussitôt. — J'ai laissé un instant la société. Je me fais vieux et le bruit des conversations me fatigue. Mais ces fleurs vont me tenir compagnie. Elles parlent à leur façon et savent raconter la gloire du Seigneur mieux que les hommes (ou quelque chose de cette farine).

Le digne homme n'imagine pas combien il peut raser les élèves avec des propos de ce genre ; chez lui si sincères qu'ils découragent l'ironie. Les âmes simples comme celles d'Azaïs sont assurément celles qu'il m'est le plus difficile de comprendre. Dès qu'on est un peu moins simple soi-même, on est contraint, en face d'elles, à une espèce de comédie ; peu honnête ; mais qu'y faire ? On ne peut discuter, mettre au point ; on est contraint d'acquiescer. Azaïs impose autour de lui l'hypocrisie, pour peu qu'on ne partage pas sa croyance. Je m'indignais, les premiers temps que je fréquentais la famille, de voir ses petits enfants lui mentir. J'ai dû me mettre au pas.

Le pasteur Prosper Vedel est trop occupé ; Mme Vedel, un peu niaise, enfoncée dans une rêverie poético-religieuse où elle perd tout sens du réel ; c'est le grand-père qui a pris en main l'éducation aussi bien que l'instruction des jeunes. Une fois par mois, du temps que j'habitais chez eux, j'assistais à une explication orageuse qui s'achevait sur de pathétiques effusions :

— Désormais on se dira tout. Nous entrons dans une ère nouvelle de franchise et de sincérité. (Il emploie volontiers plusieurs mots pour dire la même chose — vieille habitude qui lui reste de son temps de pastorat.) On ne gardera pas d'arrière-pensées, de ces vilaines pensées de derrière la tête. On va pouvoir se regarder bien en face, et les yeux dans les yeux. N'est-ce pas ? C'est convenu.

Après quoi l'on s'enfonçait un peu plus avant, lui dans la jobarderie, et ses enfants dans le mensonge.

Ces propos s'adressaient en particulier à un frère de Laura, d'un an plus jeune qu'elle, que tourmentait la sève et qui s'essayait à l'amour. (Il a été faire du commerce dans les colonies et je l'ai perdu de vue.) Un soir que le vieux avait redit de nouveau cette phrase, je m'en fus le retrouver dans son bureau ; je tâchai de lui faire comprendre que cette sincérité qu'il exigeait de son petit-fils, son intransigeance la rendait d'autre part impossible. Azaïs s'est alors presque fâché :

— Il n'a qu'à ne rien faire qu'il doive être honteux d'avouer, s'est-il écrié, d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

C'est du reste un excellent homme ; même mieux que cela : un parangon de vertu et ce qu'on appelle : un cœur d'or ; mais ses jugements sont enfantins. Sa grande estime pour moi vient de ce qu'il ne me connaît pas de maîtresse. Il ne m'a pas caché qu'il avait espéré me voir épouser Laura ; il doute que Douviers soit le mari qui lui convient, et m'a répété plusieurs fois : « Son choix m'étonne » ; puis a ajouté : « Enfin, je crois que c'est un hon-

nête garçon... Que vous en semble ?... » A quoi j'ai dit : « Certainement. »

A mesure qu'une âme s'enfonce dans la dévotion, elle perd le sens, le goût, le besoin, l'amour de la réalité. J'ai également observé cela chez Vedel, si peu que j'aie pu lui parler. L'éblouissement de leur foi les aveugle sur le monde qui les entoure, et sur eux-mêmes. Pour moi qui n'ai rien tant à cœur que d'y voir clair, je reste ahuri devant l'épaisseur de mensonge où peut se complaire un dévôt.

J'ai voulu faire parler Azaïs sur Olivier, mais il s'intéresse surtout au petit Georges.

— Ne lui laissez pas voir que vous savez ce que je vais vous dire, a-t-il commencé ; du reste c'est tout à son honneur... Figurez-vous que votre jeune neveu et quelques-uns de ses camarades ont constitué une sorte de petite association, de ligue d'émulation mutuelle ; ils n'y admettent que ceux qu'ils en jugent dignes et qui ont donné des preuves de vertu ; une espèce de légion d'honneur enfantine. Est-ce que vous ne trouvez pas cela charmant ? Chacun d'eux porte à la boutonnière un petit ruban — assez peu apparent il est vrai, mais que j'ai tout de même remarqué. J'ai fait venir l'enfant dans mon bureau, et quand je lui ai demandé l'explication de cet insigne, il s'est d'abord troublé. Le cher petit s'attendait à une réprimande. Puis, très rouge et avec beaucoup de confusion, il m'a raconté la formation de ce petit club. Ce sont des choses, voyez-vous, dont il faut se garder de sourire ; on risquerait de froisser des sentiments très délicats... Je lui ai demandé pourquoi lui et ses camarades ne faisaient pas cela tout ouvertement, au grand jour ? Je lui ai dit quelle admirable force de propagande, de prosélytisme ils pourraient avoir, quel beau rôle ils pourraient jouer... Mais à cet âge on aime le mystère... Pour le mettre en confiance, je lui ai dit à mon tour que, de mon temps, c'est-à-dire quand j'avais son âge, je m'étais enrôlé dans une association de ce genre, dont les membres portaient le beau nom de « chevaliers du devoir » ; chacun de nous

recevait du président de la ligue un carnet où il inscrivait ses défaillances, ses manquements, avec une absolue sincérité. Il s'est mis à sourire et j'ai bien vu que cette histoire des carnets lui donnait une idée ; je n'ai pas insisté, mais je ne serais pas étonné qu'il introduisît ce système de carnets parmi ses émules. Voyez-vous, ces enfants, il faut savoir les prendre ; et c'est d'abord en leur montrant qu'on les comprend. Je lui ai promis de ne point souffler mot de cela à ses parents ; tout en l'engageant à en parler à sa mère que cela rendrait si heureuse. Mais il paraît qu'avec ses camarades, ils se sont engagés d'honneur à n'en rien dire. J'aurais été maladroit d'insister. Mais, avant de nous quitter, nous avons ensemble prié Dieu de bénir leur ligue.

Pauvre cher vieux père Azaïs ! Je suis convaincu que le petit l'a fourré dedans et qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela. Mais comment Georges eût-il pu répondre différemment ?... Nous tâcherons de tirer cela au clair.

Je ne reconnus pas d'abord la chambre de Laura. On avait retapissé la pièce ; l'atmosphère était toute changée. Sarah de même me paraissait méconnaissable. Pourtant je croyais bien la connaître. Elle s'est toujours montrée très confiante avec moi. De tout temps j'ai été pour elle celui à qui on peut tout dire. Mais j'étais resté de longs mois sans retourner chez les Vedel. Sa robe découvrait ses bras et son cou. Elle paraissait grandie, enhardie. Elle était assise sur un des deux lits, à côté d'Olivier, contre lui, qui s'était étendu sans façons et qui semblait dormir. Certainement il était ivre ; et certainement je souffrais de le voir ainsi ; mais il me paraissait plus beau que jamais. Ivres, ils l'étaient plus ou moins tous les quatre. La petite Anglaise éclatait de rire, d'un rire aigu qui me faisait mal aux oreilles, aux plus absurdes propos d'Armand. Celui-ci disait n'importe quoi, excité, flatté par ce rire et rivalisant avec lui de bêtise et de vulgarité ; feignant de vouloir allumer sa cigarette à la pourpre des joues de sa sœur ou

de celles d'Olivier, également ardentes, ou de s'y brûler les doigts lorsque, d'un geste effronté, il rapprochait et forçait de se rencontrer leurs deux fronts. Olivier et Sarah se prêtaient à ce jeu et cela m'était extrêmement pénible. Mais j'anticipe...

Olivier faisait encore semblant de dormir lorsque Armand me demanda brusquement ce que je pensais de Douviers ? Je m'étais assis dans un fauteuil bas, à la fois amusé, excité et gêné par leur ivresse et leur sans-gêne ; au demeurant, flatté qu'ils m'eussent demandé de venir, alors précisément qu'il semblait si peu que ma place fût auprès d'eux.

— Ces demoiselles ici présentes, continua-t-il comme je ne trouvais rien à répondre et me contentais de sourire complaisamment pour paraître au ton... A ce moment l'Anglaise voulut l'empêcher de parler et le poursuivit pour lui mettre sa main sur la bouche ; il se débattit et cria : « Ces demoiselles s'indignent à l'idée que Laura devra coucher avec lui. »

L'Anglaise le lâcha et avec une feinte fureur :

— Oh ! Il ne faut pas croire ce qu'il dit. C'est un menteur.

— J'ai tâché de leur faire comprendre, reprit Armand plus calme, que pour vingt mille francs de dot, on ne pouvait guère espérer trouver mieux, et que, en vraie chrétienne, elle devait tenir compte surtout des qualités de l'âme, comme dit notre père le pasteur. Oui, mes enfants. Et puis qu'est-ce que deviendrait la repopulation, s'il fallait condamner au célibat tous ceux qui ne sont pas des Adonis... ou des Oliviers, dirons-nous pour nous reporter à une époque plus récente.

— Quel idiot ! murmura Sarah. Ne l'écoutez pas ; il ne sait plus ce qu'il dit.

— Je dis la vérité.

Jamais je n'avais entendu Armand parler de la sorte ; je le croyais, je le crois encore de nature fine et sensible ; sa

vulgarité me paraissait toute affectée ; due en partie à l'ivresse et plus encore au besoin d'amuser l'Anglaise. Celle-ci, jolie indéniablement, devait être bien sotte pour se plaire à de telles incongruités ; quelle sorte d'intérêt Olivier pouvait-il trouver là ?... Je me promis, sitôt de nouveau seul avec lui, de ne pas lui cacher mon dégoût.

— Mais vous, reprit Armand en se tournant vers moi brusquement, vous qui ne tenez pas à l'argent et qui en avez assez pour vous payer des sentiments nobles, consentirez-vous à nous dire pourquoi vous n'avez pas épousé Laura ? alors que vous l'aimiez, paraît-il, et que, au su de tous, elle se languissait après vous.

Olivier qui, jusqu'à ce moment, avait fait semblant de dormir, ouvrit les yeux ; nos regards se croisèrent et certainement si je ne rougis point, c'est qu'aucun des autres n'était en état de m'observer.

— Armand, tu es insupportable, dit Sarah, comme pour me mettre à l'aise, car je ne trouvais rien à répondre. Puis, sur ce lit où d'abord elle était assise, s'étendit tout de son long contre Olivier, de sorte que leurs deux têtes se touchèrent. Armand tout aussitôt bondit, s'empara d'un grand paravent replié au pied du lit contre la muraille et, comme un pître, le déploya de manière à cacher le couple, puis, toujours bouffonnant, penché vers moi, mais à voix haute :

— Vous ne saviez peut-être pas que ma sœur était une putain ?

C'en était trop. Je me levai ; bousculai le paravent derrière lequel Olivier et Sarah se redressèrent aussitôt. Elle avait les cheveux défaits. Olivier se leva, alla vers la toilette et se passa de l'eau sur le visage.

— Venez par ici. Je veux vous montrer quelque chose, dit Sarah en me prenant par le bras.

Elle ouvrit la porte de la chambre et m'entraîna sur le palier.

— J'ai pensé que cela pourrait intéresser un romancier.

C'est un carnet que j'ai trouvé par hasard ; un journal intime de papa ; je ne comprends pas comment il l'a laissé traîner. N'importe qui pouvait le lire. Je l'ai pris pour ne pas qu'Armand le voie. Ne lui en parlez pas. Il n'y en a pas très long. Vous pouvez le lire en dix minutes et me le rendre avant de partir.

— Mais Sarah, dis-je en la regardant fixement, c'est affreusement indiscret.

Elle haussa les épaules.

— Oh ! si vous croyez cela, vous allez être bien déçu. Il n'y a qu'un moment où ça devient intéressant... et encore. Tenez : je vais vous montrer.

Elle avait sorti de son corsage un très petit agenda, vieux de quatre ans, qu'elle feuilleta un instant, puis me rendit tout ouvert en me désignant un passage.

— Lisez vite.

Je vis d'abord, au-dessous d'une date et entre guillemets, cette citation de l'Évangile :

« Celui qui est fidèle dans les petites choses le sera aussi dans les grandes », puis : « Pourquoi toujours remettre au lendemain cette décision que je veux prendre de ne plus fumer. Quand ce ne serait que pour ne pas contrister Mélanie (c'est la pastoresse). Mon Dieu, donnez-moi la force de secouer le joug de ce honteux esclavage. (Je crois que je cite exactement.) — Suivait la notation de luttes, de supplications, de prières, d'efforts, assurément bien vains, car ils se répétaient de jour en jour. On tournait encore une page et, tout à coup, il était question d'autre chose.

— C'est assez touchant, n'est-ce pas ? fit Sarah avec une imperceptible moue d'ironie, après que j'eus achevé la lecture.

— C'est beaucoup plus curieux que vous ne pensez, ne pus-je me retenir de lui dire, tout en me reprochant de lui parler. Figurez-vous qu'il n'y a pas dix jours, j'ai demandé à votre père s'il avait jamais essayé de ne plus fumer. Je trouvais que je me laissais aller à beaucoup trop fumer

moi-même et... Bref, savez-vous ce qu'il m'a répondu ? Il m'a dit d'abord qu'il pensait qu'on exagérait beaucoup les effets pernicieux du tabac, que, pour sa part, il ne les avait jamais ressentis sur lui-même ; et, comme j'insistais : « Oui, m'a-t-il dit enfin ; j'ai bien décidé deux ou trois fois d'interrompre pour un temps. — Et vous avez réussi ? — Mais naturellement, m'a-t-il dit comme s'il allait de soi, — puisque je l'avais décidé. » C'est prodigieux ! Peut-être après tout qu'il ne se souvenait pas, ajoutai-je, ne voulant pas laisser paraître devant Sarah tout ce que je soupçonnais là d'hypocrisie.

— Ou peut-être bien, reprit Sarah, cela prouve que « fumer » était mis là pour autre chose.

Était-ce vraiment Sarah qui parlait ainsi ? J'étais abasourdi. Je la regardai, osant à peine la comprendre... A ce moment Olivier sortit de la chambre. Il s'était peigné, avait remis de l'ordre à ses vêtements et paraissait plus calme.

— Si on s'en allait ? dit-il sans façons devant Sarah. Il est tard.

Nous descendîmes, et dès que nous fûmes dans la rue :

— J'ai peur que vous ne vous mépreniez, me dit-il. Vous pourriez croire que j'aime Sarah. Mais non... Oh ! je ne la déteste pas non plus... Mais je ne l'aime pas.

J'avais pris son bras et le serrai sans rien dire.

— Il ne faut pas non plus que vous jugiez Armand d'après ce qu'il a pu vous dire aujourd'hui, reprit-il. C'est un espèce de rôle qu'il joue... malgré lui. Au fond il est très différent de cela... Je ne peux pas vous expliquer. Il a une espèce de besoin d'abîmer tout ce à quoi il tient le plus. Il n'y a pas longtemps qu'il est comme ça. Je crois qu'il est très malheureux et que c'est pour cacher cela qu'il se moque. Il est très fier. Ses parents ne le comprennent pas du tout. Ils voulaient en faire un pasteur.

Épigraphe pour un chapitre des *Faux-Monnayeurs* :

« La famille..., cette cellule sociale ».
PAUL BOURGET *(passim)*.

Titre du chapitre : LE RÉGIME CELLULAIRE

Certes, il n'est pas de geôle (intellectuelle) dont un vigoureux esprit ne s'échappe ; et rien de ce qui pousse à la révolte n'est définitivement dangereux — encore que la révolte puisse fausser le caractère (elle le replie, le retourne ou le cabre et conseille une ruse impie) ; et l'enfant qui ne cède pas à l'influence familiale, use à s'en délivrer la primeur de son énergie. Mais encore l'éducation qui contrarie l'enfant, en le gênant le fortifie. Les plus lamentables victimes sont celles de l'adulation. Pour détester ce qui vous flatte, quelle force de caractère ne faut-il pas ? Que de parents j'ai vus (la mère surtout), se plaire à reconnaître chez leurs enfants, encourager chez eux, leurs répugnances les plus niaises, leurs partis-pris les plus injustes, leurs incompréhensions, leurs phobies... A table : « Laisse donc ça ; tu vois bien que c'est du gras. Enlève la peau. Ça n'est pas assez cuit... » Dehors, le soir : « Oh ! Une chauve-souris... Couvre-toi vite ; elle va venir dans tes cheveux. » Etc... Avec eux, les hannetons mordent, les sauterelles piquent, les vers de terre donnent des boutons. Équivalentes absurdités dans tous les domaines, intellectuel, moral, etc.

Dans le train de ceinture qui me ramenait d'Auteuil avant-hier, j'entendais une jeune mère chuchoter à l'oreille d'une petite fille de dix ans, qu'elle cajolait :

— Toi et moi ; moi et toi ; les autres on s'en fout.

(Oh ! je sais bien que c'étaient des gens du peuple ; mais le peuple aussi a droit à notre indignation. Le mari, dans un coin du wagon, lisait le journal, tranquille, résigné, peut-être même pas cocu).

Imagine-t-on poison plus perfide.

L'avenir appartient aux bâtards. — Quelle signification dans ce mot : « *un enfant naturel !* » Seul le bâtard a droit au naturel.

L'égoïsme familial... à peine un peu moins hideux que l'égoïsme individuel.

6 Nov.

Je n'ai jamais rien pu inventer. Mais je suis devant la réalité comme le peintre avec son modèle, qui lui dit : donnez-moi tel geste, prenez telle expression qui me convient. Les modèles que la société me fournit, si je connais bien leurs ressorts, je peux les faire agir à mon gré ; ou du moins je peux proposer à leur indécision tels problèmes qu'ils résoudront à leur manière, de sorte que leur réaction m'instruira. C'est en romancier que me tourmente le besoin d'intervenir, d'opérer sur leur destinée. Si j'avais plus d'imagination, j'affabulerais des intrigues ; je les provoque, observe les acteurs, puis travaille sous leur dictée.

7 Nov.

De tout ce que j'écrivais hier, rien n'est vrai. Il reste ceci : que la réalité m'intéresse comme une matière plastique ; et j'ai plus de regard pour ce qui pourrait être, infiniment plus que pour ce qui a été. Je me penche vertigineusement sur les possibilités de chaque être et pleure tout ce que le couvercle des mœurs atrophie.

Bernard dut interrompre sa lecture un instant. Son regard se brouillait. Il perdait souffle, comme s'il avait oublié de respirer tout le temps qu'il lisait, tant son attention était vive. Il ouvrit la fenêtre et s'emplit les poumons, avant une nouvelle plongée. Son amitié pour Olivier était évidemment des plus vives ; il n'avait pas de meilleur ami et n'aimait personne autant sur la terre, puisqu'il ne pouvait

aimer ses parents ; même, son cœur se raccrochait provisoirement à ceci d'une façon presque excessive ; mais Olivier et lui ne comprenaient pas tout à fait de même l'amitié. Bernard, à mesure qu'il avançait dans sa lecture, s'étonnait toujours plus, admirait toujours plus, mais un peu douloureusement, de quelle diversité se montrait capable cet ami qu'il croyait connaître si bien. Olivier ne lui avait rien dit de tout ce que racontait ce journal. D'Armand et de Sarah, à peine soupçonnait-il l'existence. Comme Olivier se montrait différent avec eux, de ce qu'il se montrait avec lui !... Dans cette chambre de Sarah, sur ce lit, Bernard aurait-il reconnu son ami ? A l'immense curiosité qui précipitait sa lecture, se mêlait un trouble malaise : dégoût ou dépit. Un peu de ce dépit qu'il avait ressenti tout à l'heure à voir Olivier au bras d'Édouard : un dépit de ne pas en être. Cela peut mener loin ce dépit-là, et faire faire bien des sottises ; comme tous les dépits, d'ailleurs.

Passons. Tout ce que j'ai dit ci-dessus n'est que pour mettre un peu d'air entre les pages de ce *journal*. A présent que Bernard a bien respiré, retournons y. Le voici qui se replonge dans sa lecture.

XIII

On tire peu de service des vieillards.
VAUVENARGUES.

JOURNAL D'ÉDOUARD
(Suite).

8 Novembre.

Le vieux couple La Pérouse a déménagé de nouveau. Leur nouvel appartement, que je ne connaissais pas encore, est à l'entresol, dans ce petit renfoncement que forme le faubourg Saint-Honoré avant de couper le boulevard Haussmann. J'ai sonné. La Pérouse est venu m'ouvrir. Il

était en bras de chemise et portait sur la tête une sorte de bonnet blanc jaunâtre, où j'ai fini par reconnaître un vieux bas (de Madame La Pérouse sans doute) dont le pied noué ballottait comme le gland d'une toque, contre sa joue. Il tenait à la main un tisonnier recourbé. Évidemment je le surprenais dans une occupation de fumiste ; et comme il semblait un peu gêné :

— Voulez-vous que je revienne plus tard ? lui ai-je dit.

— Non, non... Entrez ici. — Et il m'a poussé dans une pièce étroite et oblongue dont les deux fenêtres ouvrent sur la rue, juste à hauteur de réverbère. — J'attendais une élève précisément à cette heure-ci (il était six heures) ; mais elle m'a télégraphié qu'elle ne viendrait pas. Je suis si heureux de vous voir.

Il a posé son tisonnier sur un guéridon, et, comme pour excuser sa tenue :

— La bonne de Madame La Pérouse a laissé éteindre le poêle ; elle ne vient que le matin ; j'ai dû le vider...

— Voulez-vous que je vous aide à le rallumer ?

— Non, non... C'est salissant... Mais permettez-moi d'aller passer une veste.

Il est sorti en trottant à petits pas, puis est revenu presque aussitôt, couvert d'un mince veston d'alpaga, aux boutons arrachés, aux manches crevées, si élimé qu'on n'eût osé le donner à un pauvre. Nous nous sommes assis.

— Vous me trouvez changé, n'est-ce pas ?

J'aurais voulu protester, mais ne trouvais rien à lui dire, péniblement affecté par l'expression harassée de ce visage que j'avais connu si beau. Il continua :

— Oui, j'ai beaucoup vieilli ces derniers temps. Je commence à perdre un peu la mémoire. Quand je repasse une fugue de Bach, il me faut recourir au cahier...

— Combien de jeunes se contenteraient de ce que vous en avez encore.

Il reprit en hochant la tête :

— Oh ! ce n'est pas la mémoire seulement qui faiblit.

Tenez : quand je marche, il me semble à moi que je vais encore assez vite ; mais, dans la rue, à présent tous les gens me dépassent.

— C'est, lui dis-je, qu'on marche beaucoup plus vite aujourd'hui.

— Ah ! n'est-ce pas ?... C'est comme pour les leçons que je donne : les élèves trouvent que mon enseignement les retarde ; elles veulent aller plus vite que moi. Elles me lâchent... Aujourd'hui tout le monde est pressé.

Il ajouta à voix si basse que je l'entendis à peine :

— Je n'en ai presque plus.

Je sentais en lui une telle détresse que je n'osais l'interroger. Il reprit :

— Madame La Pérouse ne veut pas comprendre cela. Elle me dit que je ne m'y prends pas comme il faut ; que je ne fais rien pour les garder et encore moins pour en avoir de nouvelles.

— Cette élève que vous attendiez... ai-je demandé gauchement.

— Oh ! celle-là, c'en est une que je prépare pour le Conservatoire. Elle vient travailler ici tous les jours.

— Cela veut dire qu'elle ne vous paie pas.

— Madame La Pérouse me le reproche assez ! Elle ne comprend pas qu'il n'y a que ces leçons qui m'intéressent ; oui, celles que j'ai vraiment plaisir à... donner. Je réfléchis beaucoup depuis quelque temps. Tenez... il y a quelque chose que je voulais vous demander : pourquoi est-il si rarement question des vieillards dans les livres ?... Cela vient, je crois, de ce que les vieux ne sont plus capables d'en écrire, et que, lorsqu'on est jeune, on ne s'occupe pas d'eux. Un vieillard, ça n'intéresse plus personne... Il y aurait pourtant des choses très curieuses à dire sur eux. Tenez : il y a certains actes de ma vie passée que je commence seulement à comprendre. Oui, je commence seulement à comprendre qu'ils n'ont pas du tout la signification que je croyais jadis, en les faisant... C'est maintenant seu-

lement que je comprends que toute ma vie j'ai été dupe. Madame La Pérouse m'a roulé ; mon fils m'a roulé ; tout le monde m'a roulé ; le bon Dieu m'a roulé...

Le soir tombait. Je ne distinguais déjà presque plus les traits de mon vieux maître ; mais soudain a jailli la lueur du réverbère voisin qui m'a montré sa joue luisante de larmes. Je m'inquiétais d'abord d'une bizarre tache à sa tempe, comme un creux, comme un trou ; mais, à un petit mouvement qu'il a fait, la tache s'est déplacée et j'ai compris que ce n'était que l'ombre portée par un fleuron de la balustrade. J'ai posé ma main sur son bras décharné ; il frissonnait.

— Vous allez prendre froid, lui ai-je dit. Vraiment vous ne voulez pas que nous rallumions votre feu ?... Allons-y.

— Non... Il faut s'aguerrir.

— Quoi ! C'est du stoïcisme ?

— Un peu. C'est parce que j'avais la gorge délicate que je n'ai jamais voulu porter de foulard. J'ai toujours lutté contre moi-même.

— Cela va bien tant qu'on a la victoire ; mais si le corps succombe...

Il a pris ma main, et d'un ton très grave, comme s'il m'avait dit un secret :

— Alors ce serait la vraie victoire.

Sa main avait lâché la mienne ; il continuait :

— J'avais peur que vous ne partiez sans être venu me voir.

— Partir pour où ? ai-je demandé.

— Je ne sais pas. Vous êtes si souvent en voyage. Il y a quelque chose que je voulais vous dire... Je compte partir bientôt, moi aussi.

— Quoi ! Vous avez l'intention de voyager ? ai-je dit maladroitement, en feignant de ne le pas comprendre, malgré la gravité mystérieuse et solennelle de sa voix. Il hochait la tête :

— Vous comprenez très bien ce que je veux dire... Si,

si ; je sais qu'il sera temps bientôt. Je commence à gagner moins que je ne coûte ; et cela m'est insupportable. Il est un certain point que je me suis promis de ne pas dépasser.

Il parlait sur un ton un peu exalté qui m'inquiéta :

— Est-ce que vous trouvez, vous aussi, que c'est mal ? Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi la religion nous défendait cela. J'ai beaucoup réfléchi ces derniers temps. Quand j'étais jeune, je menais une vie très austère ; je me félicitais de ma force de caractère chaque fois que je repoussais une sollicitation. Je ne comprenais pas qu'en croyant me libérer, je devenais de plus en plus esclave de mon orgueil. Chacun de ces triomphes sur moi-même, c'était un tour de clef que je donnais à la porte de mon cachot. C'est ce que je voulais dire tout à l'heure quand je vous disais que Dieu m'a roulé. Il m'a fait prendre pour de la vertu mon orgueil. Dieu s'est moqué de moi. Il s'amuse. Je crois qu'il joue avec nous comme un chat avec une souris. Il nous envoie des tentations auxquelles il sait que nous ne pourrons pas résister ; et, quand pourtant nous résistons, il se venge de nous plus encore. Pourquoi nous en veut-il ? Et pourquoi... Mais je vous ennuie avec ces questions de vieillard.

Il se prit la tête dans les mains, à la manière d'un enfant qui boude et resta silencieux si longtemps que j'en vins à douter si même il n'avait pas oublié ma présence. Immobile en face de lui, je craignais de troubler sa méditation. Malgré le bruit voisin de la rue, le calme de cette petite pièce me paraissait extraordinaire, et malgré la lueur du réverbère qui nous éclairait fantastiquement de bas en haut à la manière d'une rampe de théâtre, les pans d'ombre, aux deux côtés de la fenêtre, semblaient gagner et les ténèbres, autour de nous, se figer, comme, par un grand froid, se fige une eau tranquille ; se figer jusque dans mon cœur. Je voulus enfin secouer mon angoisse, respirai bruyamment et, songeant à partir, prêt à prendre congé, demandai, par politesse et pour rompre l'enchantement :

— Madame La Pérouse va bien ?

Le vieux sembla se réveiller. Il répéta d'abord :

— Madame La Pérouse... interrogativement ; on eût dit que ces syllabes avaient perdu pour lui toute signification ; puis, soudain, se penchant vers moi :

— Madame La Pérouse traverse une crise terrible... et qui me fait beaucoup souffrir.

— Une crise de quoi ?... demandai-je.

— Oh ! de rien, dit-il en haussant les épaules, comme s'il allait de soi. Elle devient complètement folle. Elle ne sait plus quoi inventer.

Je soupçonnais depuis longtemps la profonde désunion de ce vieux ménage, mais désespérais d'obtenir plus de précisions :

— Mon pauvre ami, fis-je en m'apitoyant. Et... depuis combien de temps ?

Il réfléchit un instant, comme s'il ne comprenait pas bien ma question.

— Oh ! depuis très longtemps... depuis que je la connais. Mais se reprenant presque aussitôt : — Non ; à vrai dire c'est seulement avec l'éducation de mon fils que cela a commencé à se gâter.

Je fis un geste d'étonnement, car je croyais le ménage La Pérouse sans enfants. Il releva son front, qu'il avait gardé dans ses mains, et, sur un ton plus calme :

— Je ne vous ai jamais parlé de mon fils ?... Écoutez, je veux tout vous dire. Il faut aujourd'hui que vous sachiez tout. Ce que je vais vous raconter, je ne puis le dire à personne... Oui, c'est avec l'éducation de mon fils ; vous voyez qu'il y a longtemps de cela. Les premiers temps de notre ménage avaient été charmants. J'étais très pur quand j'avais épousé Madame La Pérouse. Je l'aimais avec innocence... oui, c'est le meilleur mot, et je ne consentais à lui reconnaître aucun défaut. Mais nos idées n'étaient pas les mêmes sur l'éducation des enfants. Chaque fois que je voulais morigéner mon fils, Madame La Pérouse prenait son

parti contre moi ; à l'entendre, il aurait fallu tout lui passer. Ils se concertaient contre moi. Elle lui apprenait à mentir... A peine âgé de vingt ans, il a pris une maîtresse. C'était une élève à moi, une jeune Russe, très bonne musicienne, à qui je m'étais beaucoup attaché. Madame La Pérouse était au courant ; mais, à moi, on cachait tout, comme toujours. Et naturellement je ne me suis pas aperçu qu'elle était enceinte. Rien, vous dis-je ; je ne me doutais de rien. Un beau jour, on me fait savoir que mon élève est souffrante ; qu'elle restera quelque temps sans venir. Quand je parle d'aller la voir, on me dit qu'elle a changé d'adresse, qu'elle est en voyage... Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai appris qu'elle était allée en Pologne pour ses couches. Mon fils était parti la rejoindre... Ils ont vécu plusieurs années ensemble ; mais il est mort avant de l'avoir épousée.

— Et... elle, l'avez-vous revue ?

On eût dit qu'il butait du front contre un obstacle :

— Je n'ai pas pu lui pardonner de m'avoir trompé. Madame La Pérouse reste en correspondance avec elle. Quand j'ai su qu'elle était dans une grande misère, je lui ai envoyé de l'argent... à cause du petit. Mais de cela Madame La Pérouse n'en sait rien. Elle-même, l'autre, n'a pas su que cet argent venait de moi.

— Et votre petit-fils ?...

Un étrange sourire passa sur son visage ; il se leva.

— Attendez un instant ; je vais vous montrer sa photographie. Et de nouveau il sortit en courant à petits pas, la tête en avant. Quand il revint, ses doigts tremblaient en cherchant l'image dans un gros portefeuille. Il se pencha vers moi en me la tendant, et tout bas :

— Je l'ai prise à Madame La Pérouse sans qu'elle s'en doute. Elle croit l'avoir perdue.

— Quel âge a-t-il ? ai-je demandé.

— Treize ans. Il paraît plus âgé, n'est-ce pas ? Il est très délicat.

Ses yeux s'étaient de nouveau remplis de larmes ; il

tendait la main vers la photographie, comme désireux de la reprendre vite. Je me penchai vers la clarté insuffisante du réverbère ; il me sembla que l'enfant lui ressemblait ; je reconnaissais le grand front bombé, les yeux rêveurs du vieux La Pérouse. Je crus lui faire plaisir en le lui disant ; il protesta :

— Non, non, c'est à mon frère qu'il ressemble ; à un frère que j'ai perdu...

L'enfant était bizarrement vêtu d'une blouse russe à broderies.

— Où vit-il ?

— Mais comment voulez-vous que je le sache ? s'écria La Pérouse dans une sorte de désespoir. Je vous dis qu'on me cache tout.

Il avait repris la photographie, et, après l'avoir un instant regardée, l'avait remise dans son portefeuille, qu'il glissa dans sa poche.

— Quand sa mère vient à Paris, elle ne voit que Madame La Pérouse, qui me répond, si je l'interroge : « Vous n'avez qu'à le lui demander. » Elle dit cela, mais, au fond, elle serait désolée que je la voie. Elle a toujours été jalouse. Tout ce qui s'attachait à moi, elle a toujours voulu me l'enlever... Le petit Boris fait son éducation en Pologne ; dans un collège de Varsovie, je crois. Mais il voyage souvent avec sa mère. — Puis, dans un grand transport : — Dites ! auriez-vous cru qu'il était possible d'aimer un enfant qu'on n'a jamais vu ?... Eh bien ! ce petit, c'est aujourd'hui ce que j'ai de plus cher au monde... Et il n'en sait rien !

De grands sanglots entrecoupaient ses phrases. Il se souleva de sa chaise et se jeta, tomba presque, entre mes bras. J'aurais fait je ne sais quoi pour apporter un soulagement à sa détresse ; mais que pouvais-je ? Je me levai, car je sentais son corps maigre glisser contre moi et je crus qu'il allait tomber à genoux. Je le soutins, le pressai, le berçai comme un enfant. Il s'était ressaisi. Madame La Pérouse appelait dans la pièce voisine.

— Elle va venir... Vous ne tenez pas à la voir, n'est-ce pas ?... D'ailleurs elle est devenue complètement sourde. Partez vite. — Et comme il m'accompagnait sur le palier : — Ne restez pas trop longtemps sans venir (il y avait de la supplication dans sa voix). Adieu ; adieu.

9 Nov.

Une sorte de tragique a jusqu'à présent, me semble-t-il, échappé presque à la littérature. Le roman s'est occupé des traverses du sort, de la fortune bonne ou mauvaise, des rapports sociaux, du conflit des passions, des caractères, mais point de l'essence même de l'être.

Transporter le drame sur le plan moral, c'était pourtant l'effort du christianisme. Mais il n'y a pas, à proprement parler, de romans chrétiens. Il y a ceux qui se proposent des fins d'édification ; mais cela n'a rien à voir avec ce que je veux dire. Le tragique moral — qui, par exemple, fait si formidable la parole évangélique : « Si le sel perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on ? » C'est ce tragique-là qui m'importe.

10 Nov.

Olivier va passer ses examens. Pauline voudrait qu'il se présentât ensuite à Normale. Sa carrière est toute tracée... Que n'est-il sans parents, sans appui ; j'en aurais fait mon secrétaire. Mais il ne se soucie pas de moi, ne s'aperçoit même pas de l'intérêt que je lui porte ; et je le gênerais en le lui faisant remarquer. Précisément pour ne le gêner point, j'affecte devant lui une sorte d'indifférence, d'ironique détachement. Ce n'est que lorsqu'il ne me voit pas que j'ose le contempler à loisir. Je le suis parfois dans la rue sans qu'il le sache. Hier, je marchais ainsi derrière lui ; il est brusquement revenu sur ses pas et je n'ai pas eu le temps de me cacher :

— Où donc vas-tu si vite ? lui ai-je demandé.

— Oh ! nulle part. Je ne parais jamais si pressé que lorsque je n'ai rien à faire.

Nous avons fait quelques pas ensemble, mais sans trouver rien à nous dire. Certainement il était ennuyé d'avoir été rencontré.

12 Novembre.

Il a ses parents, un frère aîné, des camarades... Je me redis cela le long du jour, et que je n'ai que faire ici. De tout ce qui lui manquerait, je saurais lui tenir lieu sans doute ; mais rien ne lui manque. Il n'a besoin de rien ; et si sa gentillesse m'enchante, rien en elle ne me permet de me méprendre... Ah ! phrase absurde, que j'écris malgré moi, et où se livre la duplicité de mon cœur... Je m'embarque demain pour Londres. J'ai pris soudain la résolution de partir. Il est temps.

Partir parce que l'on a trop grande envie de rester !.. Un certain amour de l'ardu, et l'horreur de la complaisance (j'entends celle envers soi), c'est peut-être, de ma première éducation puritaine, ce dont j'ai le plus de mal à me nettoyer.

Acheté hier, chez Smith, un cahier déjà tout anglais, qui fera suite à celui-ci, sur lequel je ne veux plus rien écrire. Un cahier neuf...

Ah ! si je pouvais ne pas m'emmener !

(A suivre) ANDRÉ GIDE

RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE

Les Poètes d'Aix.

Deux puissances aussi différentes que Barrès et l'automobile (mais le romantisme et les chemins de fer ne conjuguèrent-ils pas, après 1830, deux forces pareillement complémentaires ?) ont fait entrer dans les mœurs, dans la conversation et les écrits, un flot de faits et de propos touchant les villes de France. Auprès des habitués de la route qui se piquent de délicatesse, Dijon et Aix sont classées. Comparer ces deux constructions artistes et vivantes du passé français formera sur une terrasse (de château ou de café, et, aujourd'hui, plutôt de café) matière à de bons entretiens. Les deux capitales de la Bourgogne et de la Provence, les deux cités de lettres, de vieille culture, d'Etats, de Parlement, de nobles hôtels et d'historiques familles, équilibrent avec justesse, à deux points privilégiés, leurs beautés jumelles. Aussi bien que celui d'Aix, le cadre de Dijon appelle un roman d'Edmond Jaloux ou de Jean-Louis Vaudoyer.

Mais les différences apparaissent vite. La grande route de France continue à passer par Dijon, à lui fournir en abondance le sang riche, l'activité d'échange, la circulation de la vie moderne. Au contraire la grande route a délaissé Aix, l'a rejetée en marge de la Provence active, l'a acheminée vers la vie ralentie de son homonyme du Languedoc, Aigues-Mortes, l'a confinée dans son décor d'art et de souvenirs.

Et une fois sur cette voie les deux destinées continuent à diverger. Capitale de la plus riche cuisine et des meilleurs vins de la chrétienté, Dijon en tire aujourd'hui un orgueil immodéré, propre à soulever les objections de ceux qui n'aiment pas la gastronomie en foire ou en série, et qui font consister le goût dans une saine hiérarchie entre des valeurs dont on

n'exclut aucune. Un journal de Nice nous annonçait l'an dernier, avec fierté, qu'il s'était fondé là-bas une société du nom de T. P. L. G., ce qui signifiait Tout pour la Gueule. Que cela existe à Nice, après tout soit ! Mais entre la Côte-d'Or et la Côte d'Azur, il ne faudrait pas que Dijon perdît le sentiment des distances.

Aix ne fait évidemment rien pour suivre Dijon sur ce champ là, ce champ de foire : l'indigence de la cuisine et l'abondance de la poussière y soulèvent des plaintes qui ne sont pas après tout absolument illégitimes. Au cas où Aix prétendrait avoir sa foire à son tour — et pourquoi pas ? — ce ne saurait être, et ce serait éminemment, une foire de poésie. Dijon capitale gastronomique, soit, mais Aix capitale poétique.

Si j'écris cela, c'est d'abord que je revois en esprit des rues solides de pierre romaine, toutes sortes de biens paisibles de l'esprit, le roman du Félibrige, telles pages de *Calendal*, mais c'est que trois noms, trois livres amis, réunis par le hasard de l'heure, instituent aujourd'hui, ou institueront demain, sur la poésie, un dialogue aixois.

* * *

Voici les *Clartés sur la Poésie* que Jean Royère publie dans la collection de *la Phalange* — cette vieille *Phalange* ! Je crois bien que c'est par Royère que j'ai eu, il y a un bon morceau de temps, mon premier contact avec Aix et les Aixois. Nous nous étions connus dans certaine Ecole Malebranche, de Passy, qui paraissait sortie invraisemblablement d'un roman d'Alphonse Daudet, et dans l'appartement de la rue Galvani que nous partagions, Royère avait apporté la collection d'une petite revue aixoise de poésie, qui s'appelait la *Syrinx*. Joachim Gasquet en était le principal rédacteur ; elle mit dans notre Passy d'hiver un pin de Sainte-Victoire, embrasé de soleil et de cigales. Aixois de vieille roche, condisciple de Gasquet et d'Emmanuel Signoret, Royère débutait entre nous dans sa riche fonction méridionale d'animateur mordu par la cigale et féru d'idées. Il est vrai que c'étaient alors des idées politiques, et que Royère militait dans le plus pur socialisme. Mais la marque des poètes aixois n'est-elle pas d'osciller ardemment entre un absolu poétique et un absolu politique, de porter dans l'un les pures passions de l'autre, de

se vouloir, sinon indifféremment du moins du même fonds, possesseurs d'Esterelle et consuls de Cassis ?

Vous pensez bien qu'en écrivant ici le dernier vers de *Calendal* je pense à Maurras et j'ai la *Musique Intérieure* sur ma table. La préface de la *Musique*, la lettre à Daniel Halévy, nous mettent en pleine et authentique poésie aixoise. C'est au Collège catholique d'Aix que Maurras a fait toutes ses études, confirmé ou puisé son sens provençal, romain, français, assimilé sa substance poétique, lié ses amitiés méridionales, qu'a été planté le pin épanoui en les vers et en la prose, en l'air et en les rameaux du *Cahier Vert* d'aujourd'hui.

Le troisième livre n'est pas venu au moment où j'écris ces lignes, mais il va venir, et j'en suppose assez l'esprit pour lui marquer ici sa place. C'est une préface sur la poésie pure, que M. l'abbé Brémond écrit ou a écrite à des propos de Paul Valéry recueillis par Frédéric Lefèvre : plusieurs heures avec... On attendait de M. Brémond un ouvrage de ce genre. Sa mission est celle d'une abeille d'Aix chargée d'explorer toutes les pointes poétiques, désintéressées, gratuites (dans la gratuité il y a la grâce) de l'âme humaine. Ni mystique ni poète il pousse à une extrémité de rayon lumineux amour et goût des mystiques et des poètes. La pointe de poésie pure chez Valéry lui paraîtra peut-être, dans le groupe des constellations spirituelles, équilibrer lointainement quelque pointe de pur amour chez ses mystiques. Aixois lui aussi, M. Brémond parlera, et subtilement, dans ce dialogue sur la poésie, où il fallait bien que Valéry, qui est d'ailleurs du Midi, fût introduit.

Il m'agrée d'autant plus de grouper et de faire parler ces Aixois qu'ils appartiennent ou pensent appartenir à des natures non seulement différentes, mais hostiles. Entre l'esprit de M. Maurras et celui de M. Brémond il y a peu d'affinités et on imagine peu d'amitiés. Aix — j'entends cette Aix idéale que je veux connaître seule ici — est, comme la France elle-même, une cité divisée.

N'oublions pas d'ailleurs (et cette division s'en trouvera sensiblement illustrée) que le produit d'Aix, qui, avant Maurras, a tenu peut-être le plus de place à Paris, fut Emile Zola. Un poète, lui aussi. Zola, on l'a dit souvent, fut un faiseur d'épopées contraint au roman.

Mais d'autres réclament de même leur place ? Voici Joachim Gasquet, à la mémoire de qui Maurras offre sa *Musique Intérieure*, Gasquet probablement le plus solidement autochtone et le plus représentatif des poètes d'Aix : consumé, comme de lumière, par un mysticisme oratoire, la poitrine menée par une respiration consubstantielle à celle du rythme, poète de corps et d'âme — un forcené, (je prends le mot à Maurras, qui s'est dit lui-même un Français forcené, et qui voit l'effigie de Gasquet se perdre « dans les caractères de son peuple et de son pays tels que les avait traduits son goût forcené de sentir, de créer le beau »). Voici Emmanuel Signoret, un mystique de la poésie, qui brûla d'un chant éperdu, et qui, vivant dans ce pur foyer, mourut sans avoir laissé autre chose qu'une matière admirable, des stances éparses, mais solides comme des architraves de marbre, et d'une substance céruléenne qui transpose l'été du Midi. Voici les poètes de langue d'oc, entre lesquels Joseph d'Arbaud tient aujourd'hui solidement la lyre héritée des *Iles d'Or*. Lisez d'ailleurs la revue aixoise si justement appelée *Le Feu*.

Comme je cherche à me donner de cette poésie une image générique, voici qu'il me souvient d'une vieille histoire. Au temps où Jean Royère faisait du socialisme parisien, Gasquet, à Aix, roulait des idées alors nettement anarchistes dans une expression tonitruante qui le désignait à l'attention, même aux perquisitions, de la police. Un jour que Jean Carrère, d'opinions flamboyantes lui aussi, était à Aix, le poète Louis Le Cardonnel, alors élève d'un séminaire romain, leur rendit visite. A trois on récita des alexandrins par milliers — *crante mille* au moins — et le soir Gasquet et Carrère, encadrant la soutane de Le Cardonnel, le reconduisirent à la gare. La poésie coula jusqu'au départ du train, Gasquet agitant son mouchoir en même temps qu'une strophe ultime. Mais tout cela n'était pas perdu pour le commissaire de surveillance, dont l'œil ne quittait pas nos poètes. Et plus tard Gasquet et Carrère eurent connaissance que leurs notes de police les situaient sous cette rubrique : « Anarchistes soudoyés par le clergé. »

L'un est devenu depuis poète nationaliste et disciple de Maurras, l'autre correspondant romain du *Temps* et ami français du fascisme. La vie a classé, ordonné ces ardeurs, et nous retiendrons

simplement qu'aucun de nos Aixois ne sera vomi comme tiède. Le Cardonnel leur apportait sur sa soutane l'air de Rome, et c'est Rome qui, dans le pays où fondèrent les consuls Sextius et Marius, eut, sur ces destinées, le dernier mot. La note du commissaire de police ne nous paraît dès lors pas si ridicule, et prend une valeur de symbole ou de prophétie. Maurras, dans ses souvenirs aixois, se dépeint comme un petit anarchiste discipliné par ses maîtres catholiques, — soudoyé et soldat ont même source, — et ce terme de jeunes anarchistes devenus soldats d'une Rome idéale s'accordera admirablement à la musique intérieure de nos poètes aixois. Dans notre dialogue aixois sur la poésie, Maurras et l'abbé Brémond, qui ne s'aiment guère, auront tout de même un langage commun.

* * *

Je ne parlerai pas ici du livre, ou plutôt de la préface, de l'abbé Brémond, parce que je ne la connais pas encore, et que je ne sais pas même si elle est entièrement écrite. La dernière fois que je rencontrai M. Brémond, c'était chez un bouquiniste de la rive gauche, et le seul propos qu'il me tint sur son travail fut une comparaison entre Valéry et le Père Gaucher, qui se damne pour son couvent. Je suis heureux qu'il ne m'en ait pas dit davantage : voilà, Daudet aidant, un brin de ferigoule de Frigolet que nous n'avons qu'à froisser dans nos doigts ou à mettre à notre chapeau pour nous sentir en Provence.

Avec les *Clartés* de Jean Royère *sur la Poésie*, nous ne sommes plus dans les sentiers des Alpilles, ni dans le laboratoire du Père Gaucher. Nous voilà entrés dans l'église du monastère, et nous écoutons un prédicateur convaincu qui a entrepris de nous persuader. Les onze études de son recueil témoignent d'une existence vouée au seul culte de la poésie, d'un mysticisme poétique qui se développe évidemment sur un autre registre que celui de Gasquet, de Signoret, de Souchon, de Marius André, mais qui participe au même élan vital d'une génération aixoise. L'église est celle de la poésie pure, et que le nom de Valéry ne se rencontre pas dans le volume, c'est une originalité qu'on prisera, en même temps qu'une marque qu'il n'y a pas de chapelle, ni d'église, sans des dissidences qui appartiennent à la chronique. Mais ne contaminons point de chronique la poésie

pure, sur laquelle Jean Royère prêche ici avec autorité, en théologien, familier avec les essences, expert aux définitions.

« Je suis arrivé à me persuader que la poésie est une répétition et une catachrèse, et que l'élément essentiel en est la catachrèse, figure fondamentale, inséparable elle-même de la phrase que je définis la pensée verbale. Elle est l'âme de la poésie. La répétition en représenterait plutôt le corps, étant l'élément principal du langage concret. Tel est le symbolisme ou mysticisme verbal auquel m'ont conduit vingt-cinq ans de littérature. »

Le jour où les Aixois nous convieront à la foire poétique que j'imaginais tout à l'heure, ils l'appelleront probablement congrès, et à ce congrès Jean Royère, s'il en est, donnera sans doute figure de concile. C'est un docteur et un définiteur. Dans le congrès poétique il tient la place que tenaient dans les congrès socialistes d'autrefois les guesdistes et le citoyen Deslinières. Il pose des principes et il excommunie les tièdes. Il écrit d'ailleurs pour des lecteurs — sinon pour des lectrices — à qui le terme de catachrèse est familier, et il manifeste une volonté certaine de réhabiliter le nom et l'usage des tropes. Des tropes, il est probable que beaucoup de congressistes, surtout s'ils reviennent de Dijon, n'en redemanderont pas, et que les amis du P. Gaucher retourneront à l'alambic, ou au produit de l'alambic. Ce sera à tort. On gagne à écouter Jean Royère jusqu'à la fin. On s'aperçoit que sa théorie poétique est juste, mais qu'elle perd à être enveloppée sous ces étiquettes de laboratoire. Lorsque Royère laisse parler son goût naturel, affiné par vingt-cinq ans de réflexions sur la pure poésie, il me paraît apporter du nouveau moins discutable que lorsqu'il part sur la piste théorie et système. Ainsi : « La prédilection que montre Racine pour les termes atténués accuse chez lui le système de l'euphémisme de mots. » Racine n'a pas de *système*, non plus qu'aucun poète, et l'exemple que donne Royère se retourne contre lui : « Le mot *sentier* signifiait sans doute au XVIIe siècle ce qu'il signifie aujourd'hui : chemin étroit. Or, Louis Mandin remarque subtilement qu'Achille dans *Iphigénie* emploie ce terme dans le sens d'avenue triomphale lorsqu'il dit :

Et toujours de la gloire évitant le sentier... »

Mais non, Royère, aucun *système*, simplement un souvenir, celui de l'apologue de Prodicus, Hercule entre le vice et la vertu, que Racine avait sans doute appris par cœur à Port-Royal, et où le mot de *sentier* ne fait que traduire la route difficile, escarpée, montrée par la Vertu à Hercule, par la Gloire à Achille.

*
* *

La *Musique Intérieure* pose sur l'Aix des poètes la grande coupole d'azur qui la désigne aujourd'hui, en France, à l'attention publique. Lorsque je m'avisai de grouper, en un livre déjà ancien, les *Idées de Charles Maurras* sous quatre rubriques poétiques empruntées à la Grèce, à Rome, à la Provence et à la France, M. Fortunat Strowski me rappela sévèrement aux usages du didactisme et de la prose. Ce cahier vert nous fait souvenir aujourd'hui, cependant, que le grand quartier général de ces idées est un G. Q. G. poétique, qu'elles ont acquis par une croissance poétique leur substance et leur chair, par une chaleur et un rayonnement poétiques leur influence.

La *Musique Intérieure* est faite d'une musique proprement dite, le recueil de vers, et d'un programme de cette musique, comme ceux qu'on distribue au concert : la préface. Les vers de Maurras sont inégaux, beaux parfois, médiocres d'autres fois, d'un grand intérêt à la lecture, mais peu amis de la mémoire, et qui demeureront dans son œuvre à une pointe escarpée. Ils ne mériteraient nullement, en somme, d'attirer l'attention sur un poète qui se présenterait avec ce seul bagage. On ne saurait les penser ni les voir seuls. Leur intérêt est solidaire de la préface, vivante à la manière d'une confession ; cette musique est enveloppée dans une autre musique, celle de la prose que nous attendions de l'auteur d'*Anthinea*. Et cette prose elle-même ne prend toute sa valeur qu'entourée de la dernière enveloppe, publique et populaire, celle de l'homme de journal et d'action. Ce n'est pas de l'or qui garantit une circulation de papier. C'est au contraire de l'or qui a pour garantie une circulation de papier et un mouvement de crédit.

Là aussi la question de la poésie pure est soulevée. Mais cette poésie pure, Maurras la voit derrière lui, mêlée à un état heu-

reux d'innocence enfantine. Le poète, en Maurras, a été mis en sommeil par l'homme, mais ce sommeil est coupé par des réveils, soutenu par des songes où se condensent les hiéroglyphes de la réalité. Plutôt qu'à la poésie pure son goût le porterait à la poésie didactique, vers une renaissance du didactisme pour laquelle aujourd'hui les moyens d'expression nous manquent. Cette préface apporterait à notre dialogue platonicien de Sainte-Victoire le mythe central sur le mystère du poète.

La préface, c'est la poésie telle que la rêve Maurras, telle qu'il y aurait droit — et nous aussi — dans le monde où toutes nos fins seraient atteintes, où l'énergie et l'intelligence obtiendraient tous leurs fruits. Les vers, c'est la poésie telle que Maurras l'a réussie dans un monde où nous n'aurions à résoudre que des moitiés de problème, à vivre que des fractions de vie.

Un monument aux poètes d'Aix ne saurait évidemment se passer de la figure centrale de Mistral, et par la *Musique Intérieure* Maurras nous apparaît définitivement comme le délégué à Paris de l'auteur de *Calendal*. Le recueil se termine, ou à peu près, par le *Mystère d'Ulysse*, et nous savons que Maurras a fait d'Ulysse son patron. Avec des vues plus terriennes, il eût donné à Calendal la place d'Ulysse. Possesseur d'Esterelle et consul de Cassis, voilà la double vie, poétique et politique, qui sied à un poète d'Aix. Et le mythe du comte Séveran n'illustrerait-il pas aussi bien les ambitions de Maurras que celui des prétendants superbes ? Je ne sais même pas si dans Séveran, le bandit qui a renié son père et captivé pour un moment Esterelle, Mistral n'a pas voulu expressément représenter la Révolution, ou ce qui, pour le Maillanais, tenait dans ce mot : les Rouges. Le combat de Séveran et de Calendal, dans la pinède embrasée, serait-ce le combat du Rouge du Midi et du Blanc du Midi ? Enfin il me semble que si j'étais Provençal et d'Action Française, *Calendal* exciterait encore plus mon imagination que l'*Odyssée*. Et d'ailleurs l'un n'empêche pas l'autre, surtout aujourd'hui. Victor Bérard n'a-t-il pas ajouté au caractère mistralien de l'*Odyssée* ?

Ce n'est pas seulement dans l'esprit de la *Musique Intérieure*, ou au moins de sa préface, c'est aussi dans sa matière, que la présence mistralienne, l'hérédité du poète provençal me frappe.

Notez que dans cette préface de poète à un poème, les vers blancs abondent, — et vous voyez ici toute la partie de mon dialogue où l'abbé Brémond aurait beaucoup à dire. Ces vers de la prose sont souvent plus frais et moins tendus que ceux des poèmes :

Sur les confins légers des nuits et des matins...

ou ce beau vers de ton racinien :

Ce cœur nommé le mien, dont je m'étais cru maître !

Et non seulement des vers blancs, mais des strophes blanches. Or ces strophes blanches je les vois moins françaises encore que provençales.

La joie est l'état qui déborde.
Elle extravase, elle transmigre.
Large ou bornée, brève ou durable
Elle ne tient jamais dans son enceinte pure,
Elle rayonne à proportion
Des puissances de son foyer.
L'être y jaillit de soi pour mieux être lui-même.

Je cueille cette prose dans la page 76 : c'est la strophe mistralienne, avec trois octosyllabes là où Mistral en met deux, et inversement. Et deux lignes après :

Allumée au bûcher natal,
Nourrie au feu qui l'engendra
Psyché prétend sans honte à la couche des dieux.

Cette préface de la *Musique Intérieure*, remise dix fois, ligne par ligne, sur le métier, c'est de la prose évidemment, et de l'admirable prose, mais de la prose qui tend, comme Danaé sous la pluie d'or, à la visitation du vers dont elle rêve et dont elle est hantée. L'alliance de l'octosyllabe et de l'alexandrin, dont Mistral a fait si puissant usage, elle n'existe qu'exceptionnellement dans la poésie française, et le vers que nos lyriques marient le plus ordinairement à l'alexandrin c'est l'hexasyllabe. — Ayant intitulé *Air de Provence* un des quatre livres de mes *Idées de Charles Maurras*, on trouvera sans doute naturel que j'aie griffonné dans ses marges ces remarques, qui s'échange-

raient sous les platanes d'Aix, si la foire poétique y était ouverte, et où nulle grande cause n'est évidemment intéressée.

ALBERT THIBAUDET

P.-S. On s'est alarmé (ce n'est point dans mon proche entourage, mais en Amérique) de ce mot d'une précédente chronique : « Le coin de banlieue où j'ai ma compagne ». Malice typographique ! C'était : le coin de banlieue où j'ai ma campagne, — métaphysiquement j'entends, car je ne possède aucune propriété suburbaine.

Autre jolie imagination d'imprimerie. J'étais destiné à écrire ces pages sur les poètes aixois ; car, dans mon dernier article, l'ancien et populaire archevêque d'Aix a reçu ce nom magnifique, digne de l'archevêque de Gasquet : Gœthe-Soulard. Ce n'est plus un coquillage banal : c'est le *murex*, la coquille à pourpre. Avec ce nom-là, en effet, comment ne pas soudoyer des poètes ?

CHRONIQUE DRAMATIQUE

Sainte Jeanne, par M. *Bernard Shaw* au Théâtre des Arts. — **Tripes d'Or,** par M. *Crommelinck* à la Comédie des Champs-Elysées.

L'histoire de Jeanne d'Arc est, au théâtre, le pire des beaux sujets : beaucoup qui l'abordèrent la main sur le cœur et les yeux au ciel eussent mieux fait d'en repérer d'abord les chausse-trappes. M. Bernard Shaw, peut-être parce qu'il a horreur du sublime, ne s'y est pas rompu le cou, dès les premiers pas, comme les camarades. Si nous nous doutions bien que ce mécréant n'aurait guère de peine à ne pas donner dans le genre Bouasse-Lebel, nous pouvions craindre en revanche que l'Inquisition et que le Saint Office eussent excité dangereusement sa verve. C'était ne pas se souvenir que cet Irlandais fait profession d'Humour et qu'en toute rencontre c'est son métier de dire le contraire de ce que le public attend de sa fantaisie. La réhabilitation de Cauchon, voilà qui était fait pour tenter un homme de sa race ; de même que lorsqu'il met en scène Bonaparte, nous devons nous attendre à voir un bon gros dénué de toute espèce de génie militaire. Cela n'est pas d'ailleurs si simple et il y faut un tour qui ne s'apprend pas : M. Bernard Shaw nous donne l'illusion qu'il est seul dans son bon sens et que le reste du monde extravague ; quand il insinue que ses compatriotes nous paraissent bêtes, il se trompe fort : nous serions plutôt enclins à les juger terriblement spirituels ; l'esprit d'un Shaw, d'un Chesterton, asphyxie, à la lettre, le lecteur français et l'oblige de demander grâce.

C'est vrai que nous éprouvons d'abord une stupeur bienheureuse devant un si honnête Cauchon, si scrupuleux, si attentif à protéger Jeanne. Pourquoi les hommes eussent-ils été plus

monstrueux autrefois qu'aujourd'hui ? Beaucoup de Jeanne d'Arc ont été brûlées, le sont encore, et le seront jusqu'à la consommation des siècles ; mais cela ne se sait pas. C'est une grande malchance quand les événements prêtent soudain à notre iniquité un caractère historique ; ainsi en advint-il à l'infortuné Cauchon. Sans doute ; mais, en dépit des siècles, nous sommes fort bien informés de ce qui touche Jeanne ; les circonstances de son martyre nous demeurent mieux connues que celles de l'Affaire Dreyfus. A en croire M. Pierre Champion dont on se souvient des notes sur Jeanne d'Arc, et qui a publié en deux volumes le procès de condamnation, cette bonne foi que M. Bernard Shaw prête à l'Evêque de Beauvais, il ne serait pas impossible d'en relever des traces dans les juges venus de Paris à Rouen, dans les théologiens de la Sorbonne. Mais qu'était-ce Cauchon, sinon un « sale Cabochien », un défaitiste vendu à l'Angleterre, un homme du parti de l'étranger, un personnage enfin pour M. Louis Dumur ?

Quant au Dauphin, nous nous demandons si Charles VII le victorieux put être jamais cet adolescent imbécile et couard contre lequel s'acharne M. Bernard Shaw avec l'appêtit d'un romantique qui, ayant épargné le prêtre, doit mettre les bouchées doubles lorsqu'il en arrive au Roi. Un garçon lâche et nigaud ne se mue pas, sans crier gare, en politique profond. Il faut en croire Montaigne : « Quant à moy, j'estime que nos « âmes sont desnouées à vingt ans ce qu'elles doivent être et « qu'elles promettent tout ce qu'elles pourront : jamais âme « qui n'ait donné en cet âge-là arrhe bien évidente de sa « force, n'en donna depuis la preuve. » C'est vrai qu'avant que Jeanne le reconnaisse dans la foule des courtisans, le Dauphin doutait lui-même de son sang royal ; alors il aurait fallu nous montrer ce Roi, créé par le seul regard d'une jeune fille, cet homme nouveau qu'enfante une vierge.

Reste Jeanne d'Arc : M. Bernard Shaw l'a peinte aussi bien que le pouvait faire un homme très peu candide. Sans doute faut-il le louer hardiment de ne pas avoir feint de croire au miracle, puisqu'il n'y croit pas : j'abomine le faux merveilleux chrétien ; les Saint Michel ailés de papier d'argent ne nous plaisent pas mieux qu'à M. Bernard Shaw ; et puisque cet homme spirituel n'imagine pas que les voix de Sainte Catherine

et de Sainte Marguerite aient pu être autre chose que le bourdonnement des cloches, il a eu raison de ne point singer une crédulité dont il est incapable, ni de jouer l'innocent. Mais c'est ici, tout de même, que l'Irlandais demeure bien en arrière de notre Péguy. Péguy est de la même race que Jeanne ; ce ne serait qu'un mince avantage ; mais il est de la même paroisse: Bernard Shaw, lui, est un des juges de Jeanne ; un juge gagné à sa cause, mais un juge ; et elle demeure pour lui une fille campagnarde qui avait des bourdonnements d'oreille. La logique du tribunal de Rouen l'enchante : c'est son plaisir de compromettre la Pucelle avec les hérétiques. Comme Saint François d'Assise, Jeanne d'Arc annonce la Réforme puisqu'elle ne souffre aucun intermédiaire entre elle et Dieu, puisqu'elle supprime l'Eglise. M. Bernard Shaw, qui (pour son malheur et le nôtre) s'occupe, nous dit-on, de Sainte Thérèse, ignore-t-il l'admirable flexibilité catholique en ces matières ? Les disciplines de l'Eglise, les contrôles ecclésiastiques ne détournèrent pas Brigitte, Angèle, Claire d'Assise, les deux Catherine, Thérèse et mille autres vierges, de gravir les trois degrés de la vie Purgative, de l'Illuminative, de l'Unitive, ni de consommer, dans une joie sans ombre, leur mariage spirituel.

En dépit de toute sa bienveillance, M. Bernard Shaw s'approche de Jeanne comme le monsieur vêtu d'une redingote et coiffé d'un chapeau haut de forme qu'il a l'idée saugrenue de faire intervenir au dernier acte. Oui, cet homme correct, habillé et empesé à Londres, c'est M. Bernard Shaw lui-même.

Ce bon juge, qui ne doute pas que Jeanne soit hérétique et qui l'en loue, ne la condamne pas au bûcher mais aux planches, et ce n'est plus seulement devant la foule anglaise de la place du Vieux Marché, mais à la face du monde anglo-saxon qu'il l'élève. Cette bonne paroissienne de Domrémy, si dévote aux saintes et aux saints du ciel, et qui n'entrevoyait la lumière divine qu'à travers les ailes de l'Archange et les jupes de ses Patronnes, il en fait délibérément cadeau à l'Eglise Réformée ! Nul doute que pour déguiser en protestante la petite Lorraine, il a fallu que l'Irlandais dépensât plus d'esprit qu'il ne lui en a coûté pour grimer Cauchon en honnête homme.

La *Sainte Jeanne* de M. Shaw retient le public de huit heures à minuit sans qu'il manifeste aucune lassitude. Mme Ludmilla

Pitoëff apaise nos susceptibilités, endort notre résistance, grâce à la plus touchante simplesse, à sa candeur, à cette force inspirée, à ces défaillances de petite fille battue devant les vieux hommes inexorables. Telle devait bien être la lorraine — plus râblée de corps (si nous en croyons Delteil, le visionnaire) mais aussi rieuse et dangereusement ingénue, au milieu des loups et des renards.

M. Pitoëff a réussi, selon sa coutume, avec quelques mètres de toile, d'admirables « compositions de lieux ». Et il a réhabilité, selon ses moyens, Pierre Cauchon, en lui donnant, de sa propre autorité, le chapeau de cardinal.

Le théâtre est fait pour le public, et non le public pour le théâtre : *Tripes d'or* est donc une pièce manquée puisqu'elle n'a séduit ni le public qui paye ni celui qui juge. Mais cette pièce manquée nous a paru fort supérieure à d'autres mieux réussies. Il s'en est fallu de peu pour que Crommelinck nous imposât sa furie aussi souverainement qu'il le fit avec son *Cocu magnifique.* Crommelinck est un Molière frénétique et qui aurait perdu cet instinct modérateur, grâce auquel le Poquelin du *Médecin par force* savait jusqu'où (selon le mot de Cocteau) il est permis d'aller trop loin. Peut-on imaginer un Molière en état d'ébriété, et qui voudrait se faire aussi énorme que Rabelais ? Tel est Crommelinck.

Il nous montre un pauvre diable qu'un soudain héritage affole, que son or possède et finit par étouffer. Ce n'est pas le bourgeois Harpagon dorlotant, depuis des années, son vice, composant avec lui, pour en tirer toute jouissance. — C'est un misérable fait pour gagner son pain à la sueur de son front et que l'or dévore vivant.

Au collège, dans nos devoirs français, nous félicitions Molière de ce qu'il avait rendu son Avare amoureux. Le héros de Crommelinck, lui, c'était avant que l'or le possédât, qu'il adorait une jeune fille ; mais l'or le sépare de son amour au point que, si nous entendons soupirer cette amoureuse derrière la porte, le rideau tombe sans qu'elle ait pu, une seule fois, paraître sur la scène. Aucune progression, et c'est la faiblesse de cette forte comédie : dès le début, *Tripes d'or* tombe du haut mal en apprenant qu'il hérite. Si Molière nous avait d'abord montré Harpa-

gon délirant et hurlant à la recherche de sa cassette, il n'aurait pu soutenir ce ton jusqu'à la fin. Crommelinck condamne son public à un paroxysme monotone, sans relâche ni repos : c'est le piétinement dans la folie. La pièce est bien jouée. M. Jouvet est, à la lettre, saisi par M. Le Trouhadec ; en vain tient-il le rôle d'un paysan ivrogne et phraseur, M. Le Trouhadec ne le lâche pas ; Jouvet continue de hoqueter, d'éructer comme M. le Trouhadec : quel drame pour un acteur que de se sentir ainsi la proie d'un personnage tenace et qui ne veut pas rentrer dans son néant !

FRANCOIS MAURIAC

NOTES

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

ROBERT DE MONTESQUIOU ET MARCEL PROUST, par *Mme E. de Clermont-Tonnerre* (Flammarion).

Il est probable que les études sur Proust vont se multiplier et non pas seulement les études sur l'écrivain, mais sur l'homme. Pour le premier point, c'est tant mieux. Il me semble, chaque fois que j'essaie de prendre une vue générale d'*A la recherche du temps perdu*, que nous ne nous rendons pas bien compte de ce qu'est cette œuvre. Nous la jugeons d'après les résultats obtenus ; ceux-ci nous captivent plus ou moins; vous goûtez surtout Balbec, j'aime Combray davantage, d'autres préfèrent les Guermantes ; et ces prédilections nous font oublier ce miracle continu : un cerveau accéléré et à tous moments plus pénétrant que ne l'est le cerveau humain. Tout reste à dire sur l'observation et les méthodes de Proust. Le temps, un jugement où il entrera moins d'étonnement et surtout l'assimilation de cette œuvre par les futures générations littéraires, éclairciront peut-être les choses. A moins qu'on ne puisse jamais expliquer le miracle.

Quant aux études sur l'homme, je me demande si elles apporteront des renseignements très utiles. On servira des racontars, on répètera les naïvetés insolites et les curiosités de Proust; de tous ces ana on tirera des conclusions psychologiques ; et en fin de compte le personnage ainsi créé sera très éloigné de la vérité. Je crois que peu d'hommes furent différents au degré où l'était Proust de l'image qu'ils ont donnée d'eux-mêmes. Proust se dérobait constamment à nous derrière une foule de manifestations insignifiantes. Dire de lui : « Il

agissait de la sorte, donc il était ceci ; il avait telle qualité et en voici la preuve : un jour etc.. » nous lancerait, à mon avis, sur les voies les plus fausses. Cela, Mme de Clermont-Tonnerre l'a fort bien compris. Elle écrit : « Sous son air vague et doux il avait tous les instruments de défense que la nature a prodigués à la tortue, à la taupe, à l'oiseau. Il savait décourager par la lenteur et l'inertie, ou, comme la seiche qui trouble l'onde, se cacher sous les vapeurs de la fumigation, hiverner dans son lit, s'enfuir à tire-d'aile du côté des pommiers en fleurs ; se servir des brouilles feintes, des complications simulées, des amours-propres soi-disant blessés pour se garer des trop grands empressements. » Les notes que Mme de Clermont-Tonnerre nous donne sur Proust constituent une suite de petits tableaux très vrais et très savoureux, mais prudents, où les aperçus personnels sont habilement fondus avec l'histoire même des faits. Et tout esprit curieux de Proust prendra grand intérêt à les lire.

Les souvenirs concernant Robert de Montesquiou sont plus familiers et parfois plus piquants. Mais comment faire un portrait authentique de Montesquiou sans friser la caricature ? Et cependant, malgré ces traits, Montesquiou, après la lecture de ce livre, sort grandi aux yeux de ceux qui ne connaissent que ses ouvrages et l'ont peu approché. Sans doute Mme de Clermont-Tonnerre a-t-elle raison de dire, lorsqu'elle nous rapporte ses mots, ses vues sur l'art et la nature : « Je crois qu'il domine de toute sa hauteur son œuvre, car en lisant ses Mémoires et pas mal de ses livres, on ne retrouve que le triste décor découpé, sans perspective quand le théâtre est vide et la rampe éteinte. »

Ce qui a desservi sans doute Montesquiou, c'est la naissance et le rang. Je pense que, de nos jours, aucune condition n'est plus nuisible à un développement suivi de l'esprit et à une carrière purement intellectuelle. Un fils de cantonnier n'est entravé par rien ; s'il a des lumières et s'il aime le travail, il fera son chemin tout droit. Mais le *fils de roi* ! (pour parler comme Gobineau). L'attache de la caste, une certaine inaptitude héréditaire, les préjugés traditionnels, que de liens sur lui ! Quels efforts s'il veut s'en défaire ! Il y a quelque mélancolie à observer, comme cela m'est arrivé plus d'une fois, certaines

natures poussées dans ce milieu, natures pourvues de goût et de sens critique et chez qui cependant les dons intellectuels, étouffés par une espèce d'armure, restent à l'état de velléités. Si l'on admet que la réussite intellectuelle est ce qu'il y a de plus haut et de plus recherché, c'est là, à ce rang de la société, que se trouvent de nos jours, par un curieux mouvement de bascule, les déshérités, les « pas de chance », les cerveaux non dénués de valeur mais impuissants à se faire jour ; là sont les ornières d'où l'on a le plus de mal à sortir ; l'origine plébéienne, au contraire, sert l'intelligence. Je m'excuse de résumer ces réflexions à gros traits hâtifs, afin de les faire entrer dans le cadre de cette note ; il y faudrait plus de nuances, mais on me comprend. Supposez que Robert de Montesquiou se soit nommé Robert Lecomte (son pseudonyme, du reste, en certaines circonstances). Alors, plus de parchemins, et, en même temps, plus d'orgueil, plus de morgue, plus d'insolence, côtés si déplaisants de son tempérament. Moins d'ostentation sans doute ; et moins de Palais Roses, de fleurs forcées, de gemmes rares. Or, ne croyez-vous pas que son œuvre eût gagné à cela ? Sa pensée aurait été plus naturelle, son art poétique plus simple, et il nous aurait donné des poèmes que *les Perles rouges* et *les Offrandes blessées* ne font que nous laisser pressentir.

Toutefois, bien que je reconnaisse les dons de Montesquiou, je ne puis souscrire à l'opinion de Mme de Clermont-Tonnerre, à savoir qu'il a été le maître et l'éducateur de Proust. Il se peut qu'à la surface de cet océan qu'est l'œuvre de Proust, il ait projeté quelques reflets et aidé à dessiner quelques arabesques d'écume (ce qui, du reste, n'est pas le meilleur de l'œuvre proustienne) mais les profondes vues sous-marines, le « gouffre interdit à nos sondes », c'est à coup sûr par la seule puissance de son génie que Proust nous les a révélés. Et dans quelle mesure Montesquiou lui a-t-il appris à voir les tableaux de Van der Meer ? J'aurais plutôt dit ceux de Mme Lemaire.

Quoi qu'il en soit de cette réserve, le livre de Mme de Clermont-Tonnerre est tout à la fois instructif et charmant. Il fait penser à certains mémoires d'autrefois. Il ne lui manque qu'un peu d'ampleur, et aussi sans doute l'intention de l'auteur, pour qu'il nous offre un panorama des salons mondains et littéraires d'il y a un quart de siècle. Voyez plutôt le tableau suivant : « Je me

souviens d'une fin de réception dans le grand parloir de chêne de Montesquiou, pendant laquelle la jeune et belle Anna de Noailles récita de ses vers. Maurice Barrès les écoutait debout, pâle et recueilli comme un chevalier allant recevoir les couleurs de sa dame. Tout le monde fut pénétré de la beauté de ces vers. »

JACQUES DE LACRETELLE

*
* *

PANORAMA DE LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE, par *Bernard Faÿ* (Kra).

M. Bernard Faÿ a publié, il y a quelques années, dans les *Ecrits Nouveaux* un récit d'un modernisme aigu, qui était remarquable. Il a vécu aux Etats-Unis. Il est membre du jury du prix du Nouveau Monde qui a couronné successivement Raymond Radiguet et Pierre Reverdy. Le titre de son livre : *Panorama de la Littérature contemporaine* était particulièrement alléchant et la qualité de l'auteur imposait la sympathie. Cet ouvrage n'apporte guère que déception.

Sous ce terme « littérature contemporaine », M. Faÿ comprend la littérature française depuis 1870. Dix-huit chapitres assez brefs, soit au total 215 pages en gros caractères, lui suffisent pour schématiser cet énorme sujet. M. Faÿ pouvait choisir entre plusieurs partis : ou bien étudier dix-huit personnalités significatives et résumer en ces *representative men* l'essentiel de ces cinquante ans de littérature française, ou bien étudier l'évolution des divers genres littéraires, ou bien encore déterminer la courbe de notre littérature depuis 1870, à travers les théories, les écoles et les œuvres.

M. Faÿ ne s'est arrêté à aucun de ces trois partis et les a adoptés tour à tour. D'où un déséquilibre, un manque de perspective, un défaut dans l'établissement et la hiérarchie des valeurs qui vicie irrémédiablement son ouvrage. Un seul exemple suffira à montrer cette erreur de construction : un chapitre entier est consacré à M. Paul Bourget, et le nom des frères Goncourt n'est même pas cité dans le chapitre consacré au naturalisme.

Plus ou moins consciemment, M. Bernard Faÿ s'est proposé de reviser l'histoire littéraire de ces cinquante dernières années en mettant en relief les précurseurs du « moderne », les pères

du « vivace et du bel aujourd'hui ». Il eût été parfaitement légitime et fort intéressant de limiter là le sujet et de voir déceler par M. Faÿ la « tradition » du moderne en laissant tout le reste de côté. Ainsi voit-on les surréalistes se choisir non pas des modèles, mais des ancêtres : de Gérard de Nerval et Aloysius Bertrand à Saint-Pol-Roux le Magnifique. Mais M. Bernard Faÿ a bien entendu étaler un panorama complet. Il ne laisse de côté ni le Naturalisme, ni France, ni même Bourget. Tout est brouillé par lui et le déroulement si logique de notre littérature depuis 1870, tout en actions et réactions, se change en un tourbillon où toutes les formes se dérobent et s'évanouissent, et d'où émergent brusquement tantôt un poète, tantôt un romancier.

Pour M. Faÿ en effet (exception faite pour Renan et Taine), toute la littérature française depuis 1870 est dans la poésie et le roman. Pas un mot sur le théâtre, sur l'histoire, sur tous les autres genres littéraires.

Inutile par conséquent de chercher une vue panoramique satisfaisante. Mais, examiné séparément, chaque chapitre ne vaut guère mieux et presque tous sont de la façon la plus désagréable teintés d'un snobisme assez puéril. Hugo est naturellement traité avec une désinvolture outrageante ; Renan, France sont l'objet de condamnations non moins sommaires. Mais (et ceci est plus grave) les chapitres consacrés par M. Faÿ à ses admirations ne sont pas beaucoup moins pauvres que les chapitres de dénigrement. On cherche en vain par exemple une page solide et positive sur la poésie de Rimbaud.

Pour les chapitres d'ensembles, ils ne sont pas exempts d'erreurs. Vouloir expliquer le naturalisme et ne pas tenir compte de son apport formel le plus durable, qui est l'écriture artiste des Goncourt, adopter la thèse néo-classique, à savoir que : naturalisme = romantisme, c'est se contenter de trop peu. Un véritable historien de la littérature devra un jour montrer ce qu'il y a eu de vraiment neuf dans le naturalisme et ce qui s'est incorporé de lui à la tradition française. Zola est romantique si on veut, mais Goncourt, Maupassant ? Il ne faudrait tout de même pas oublier que la plupart des romanciers étrangers qui ont influencé depuis vingt-cinq ans le roman français, qu'ils fussent russes, anglais ou italiens, ont été formés eux-mêmes

par notre naturalisme. On est humilié d'avoir à rappeler des vérités aussi élémentaires.

M. Faÿ ne semble pas mieux renseigné sur l'histoire du symbolisme. De 1886 à 1895, le symbolisme a dominé la jeune poésie, mais la production parnassienne à peine colorée par les influences décadentes (Samain) se poursuivait avec succès. Ce fut vers 1895 que le symbolisme sembla décidément prendre le dessus sur le Parnasse, mais déjà une réaction contre lui se dessinait parmi les jeunes gens : Jammes, Bataille, Magre, le naturisme, la comtesse de Noailles, un peu plus tard Gide et la N. R. F. prêchent un retour à la simplicité, au classicisme. Les routes de ces anti-symbolistes divergent bientôt, mais il y a un mouvement anti-symboliste qu'il importait d'étudier entre 1895 et 1910. Guillaume Apollinaire est issu du naturisme autant que du symbolisme : le « moderne » qu'il préconise est un composé des deux, doué de qualités nouvelles.

Un panorama de la littérature française après 1900 n'a pas davantage le droit d'ignorer l'humorisme. M. Faÿ n'a même pas effleuré ce sujet : il n'a pas vu que le climat littéraire d'aujourd'hui a été en grande partie déterminé par les courants d'humour et d'ironie si divers de qualité qui se sont succédé depuis quarante ans : Laforgue, Jean de Tinan, Jarry, Toulet, Apollinaire, sans oublier Barrès.

Comment admettre enfin que les noms de certains grands bâtisseurs : Rosny aîné, Paul Adam soient passés sous silence et qu'aucune allusion ne se rencontre à l'influence de Nietzsche et de Whitman.

On pourrait maintenant composer un florilège de toutes les affirmations aussi péremptoires que déconcertantes de M. Faÿ. Bornons-nous à citer ce titre : *La prose française de 1900 à 1914 ; de Mme Loïe Fuller aux Ballets Russes.*

La chronologie de M. Faÿ est sujette à caution : il fait de Pierre Loti un écrivain de la période 1900-1914 ; il situe la publication du *Feu* de Barbusse après la guerre, etc... Sa bibliographie n'est pas moins décevante.

Ce qu'il faut reconnaître à M. Faÿ c'est le don du raccourci et de la formule. Il est dommage que ce don se soit appliqué presque constamment à faux et sur une matière que M. Faÿ n'a pas pris le temps d'étudier.

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

ANTHOLOGIE DE LA JEUNE POÉSIE FRANÇAISE (Kra).

Bien entendu l'auteur de ce florilège demeuré anonyme commence par une préface, où il nous parle de l'*esprit moderne*. L'anthologie n'est-elle pas « de la jeune poésie française » ?

Il fait certaines considérations qui ne sont pas des considérations certaines et, ce qui me semble plus grave, les fait *autour* de cet esprit moderne dont son choix se réclame, et non, comme nous l'eussions voulu, *sur* l'esprit moderne.

Je copie quelques lignes de l'avertissement :

« Qu'un lecteur ou un spectateur interroge, nous resterons « cois devant ce pourquoi. Et cependant il est indiscutable que « l'esprit moderne existe. On le constate, on l'injurie, mais on « ne le nie pas. »

Voilà certes qui est habile, mais où je ne saisis plus du tout les intentions de notre anthologiste, c'est lorsqu'il publie par exemple du Carco et du Derême, en dépit d'une déclaration aussi nette que celle-ci :

« Nous pouvons admirer avec justice les poèmes de la com- « tesse de Noailles et d'Henri de Régnier par exemple et « déclarer avec autant d'équité qu'ils ne peuvent représenter « en rien cet esprit moderne que nous nous efforçons de « définir. »

Celui qui nous offre ce bouquet de poètes s'efforce de définir l'esprit moderne : le beau projet ! Je dois reconnaître que ses efforts restent vains.

Qu'est-ce qu'une anthologie de la jeune poésie française d'où sont absents Louis Aragon, Antonin Artaud, Jacques Baron, André Breton, Paul Eluard, Georges Limbour, Roger Vitrac ? Je sais bien pour l'excuse de notre anthologiste qu'il a accordé la place qu'ils méritaient et qu'on leur conteste trop souvent à Lautréamont, Germain Nouveau, Raymond Roussel, Tzara. Mais puisqu'il s'agissait de poésie, pourquoi avoir fait de l'œuvre de Roussel un choix qui sait mal donner au lecteur idée de son génie. Je regrette aussi que les derniers poèmes de Léon-Paul Fargue qui ont les qualités les plus singulières ne figurent pas dans ce recueil qui s'affirme jeune.

Quant à Proust, je crois que mieux eût valu citer une page de prose telle que, par exemple, celle sur les bruits de Paris au réveil. Les poèmes extraits des *Plaisirs et les jours* ne laissent point juger de la poésie de son œuvre.

Ainsi, non seulement je suis forcé de demander à notre trop modeste anthologiste ce qu'il entend par *esprit moderne*. Il me faut encore le prier de me dire ce que signifie pour lui le mot *poésie*.

Certes, si je connaissais l'homme qui a choisi des vers pour ce gros recueil, j'aurais le respect de sa personnalité et hésiterais à critiquer ses goûts, mais parce que demeurant caché, il semble prétendre choisir en toute impartialité, je suis bien forcé d'accuser la faillite de ses efforts, sinon de noter que son seul mérite fut de réussir une mosaïque des partis-pris qui mériteraient de passer pour inconciliables.

RENÉ CREVEL

*
* *

UN HOMME DE DIEU, par *Gabriel Marcel* (Les Cahiers Verts).

Les gens du boulevard imaginent que le théâtre d'idées est une sorte d'annexe de la librairie Alcan, où l'on débite en dialogues pénibles l'épaisse marchandise à couverture verte associée à de maussades souvenirs de collège. Les pièces de M. de Curel n'ont pas peu contribué à répandre cette erreur, et il me semble que Pirandello, tout en la dissipant, en un sens, avec éclat, laisse encore trop de jeu entre la conception intellectuelle et l'expression dramatique, plus souvent illustration chez lui qu'expression à proprement parler. En vérité le théâtre d'idées et les idées de théâtre peuvent faire très bon ménage ainsi qu'en témoigne Ibsen, le plus grand technicien du dernier siècle. Mais il faut pour cela que le problème philosophique et le problème théâtral s'appellent, s'attirent l'un l'autre en vertu d'une nécessité interne, que l'idée, à cause des conditions mêmes de son développement, soit amenée à se convertir en relations dramatiques afin de se produire et de s'élucider tout à la fois. Le théâtre d'idées, ce n'est point l'art d'accommoder le théâtre aux idées et c'est encore moins l'art d'accommoder les idées au

théâtre : c'est la mise en œuvre de la technique convenable à un certain mode de pensée.

Nul ne s'en rend mieux compte que Gabriel Marcel, aussi bon technicien de la philosophie qu'il l'est de l'art dramatique. Il est un des rares écrivains de ce temps qui, sachant organiser une suite de pensées, ne se contentent pas d'accumuler beaucoup de nuit entre de vagues éclairs ; et je serais tenté de croire, encore que je n'avance ceci qu'avec toutes les réserves de l'ignorance, que sa grande expérience musicale lui fournit une matière et un flux esthétiques qui doublent et contrôlent en quelque sorte, dans le plan de la vie intérieure immédiatement perçue, l'enchaînement conscient de ses idées. Si mon hypothèse était juste, la conception dramatique serait chez lui le lieu de rencontre et d'épreuve de ce double courant, la région médiane où une forte végétation spirituelle vient affleurer à la surface des idées. Hypothèse que le *Quatuor en fa dièse* semble confirmer dans une certaine mesure.

L'intelligence de Gabriel Marcel étant essentiellement et courageusement synthétique — ce qui nous change heureusement de ce processus de pulvérisation qu'on appelle aujourd'hui méditation ou analyse — il s'est fait de la relation dramatique une idée qui me paraît interpréter fidèlement l'instinct de tous les grands créateurs. La relation dramatique de deux individus n'est point épuisée par la connaissance que nous pouvons avoir de chacun d'eux séparément. Ils commencent, l'un par rapport à l'autre, à vivre d'une vie nouvelle, indépendante de leur volonté propre, participant de l'être nouveau qui est né de leur relation, qui *est* cette relation elle-même. Celui qui ne la saisit pas d'abord, qui n'y voit pas une « position absolue », qui ne se laisse pas guider par elle dans sa chasse à l'homme, ne perçoit point ce qui caractérise essentiellement la vie humaine : il sera peut-être un analyste distingué, mais à cause de cette zone aveugle qu'il y a dans sa conscience, les cercles concentriques de son analyse ne rejoindront jamais le point central. Vivre, c'est vivre dramatiquement, c'est-à-dire ne pouvoir s'appréhender soi-même que par rapport à un autre que soi. Pour se découvrir, par suite, pour chercher à mesurer ce qu'on vaut exactement, il faut s'éprouver au contact de cet autre, se jeter en plein drame, produire par les chocs répétés du dialogue la lumière qui révélera la nature véritable

de nos relations. Une découverte progressive de cette nature (c'est le progrès même du drame), qui a pour résultat de faire surgir entre deux individus une réalité qui les domine en les reliant, telle me paraît être la dialectique dramatique de Gabriel Marcel.

Dans *Un Homme de Dieu*, le pardon du pasteur Claude Lemoyne à sa femme infidèle a créé entre eux une relation de cette sorte que Gabriel Marcel définit avec un tact et une justesse remarquables. « Le pardon, dit Claude à sa mère, ça n'a de sens qu'entre elle et moi. » Il ne veut point en discuter en dehors de sa femme Edmée. Car ce pardon, comme toute relation réelle, est réciproque. Claude a contracté une obligation envers sa femme en lui pardonnant. Cette très belle idée trouve sa pleine expression dans la scène XII de l'acte premier, quand l'illusion de Claude atteint son point de maturité avant de se dissoudre. Car elle ne résistera pas à la pression du drame, au *contact dialogué*, si on peut dire, des deux héros. En fait la trahison d'Edmée a coïncidé avec une période de doute religieux chez Claude, et le pardon, la possibilité même de pardonner, lui a rendu la vie spirituelle. C'est donc que Claude a pardonné en relation avec Dieu, et secondairement seulement avec Edmée qui lui a servi en quelque sorte de moyen terme. Mais l'attitude de celle-ci est purement terrestre : « Si tu ne m'as pas pardonné parce que tu m'aimais, qu'est-ce que tu veux que j'en fasse, de ton pardon ? » tel est son cri et sa définition. Et voici que le malentendu s'aggrave et se réduit aussi grâce à la double défaite des adversaires : lâcheté vitale d'Edmée qui s'est réfugiée auprès de Claude parce que c'était plus commode, facilité spirituelle de Claude en qui l'homme, dans les grandes crises humaines, fait trop souvent défaut.

Un Homme de Dieu nous montre l'interférence de deux ordres de relations, les relations avec Dieu, les relations proprement humaines, et nous laisse deviner les problèmes infinis qu'une telle interférence soulève : mais il appartient à Gabriel Marcel de les préciser et de les approfondir. Peut-être les dernières « réductions » de la fin ne sont-elles pas essentielles à la tonalité du drame et eussions-nous préféré laisser face à face des héros plus nettement positifs. Peut-être regrettons-nous que l'espace entre les individus ne demeure pas saturé de spiritualité

ainsi que dans le *Quatuor*. Mais comme analyse dramatique d'un problème moral *Un Homme de Dieu* peut passer pour un modèle tout à fait remarquable. C'est une œuvre à méditer, à prolonger dans toutes les directions qu'elle nous propose. Indiquons en passant, par exemple, que la relation dramatique modifie profondément le problème de la personnalité.

La technique de Gabriel Marcel devient de plus en plus sûre et souple. Le style est simple, retenu, précis, avec çà et là l'ombre de quelques expressions trop abstraites. Le dialogue est excellent et répond tout fait aux exigences du drame : je veux dire que les répliques orientent le lecteur plutôt qu'elles ne le renseignent, le sens du drame étant déterminé par leur opposition et leur balancement.

RAMON FERNANDEZ

*
* *

ELEONORA DUSE, par *Edouard Schneider* (Grasset).

Edouard Schneider nous donne un récit des dernières années de la Duse qui complète, en la spiritualisant, l'image de la grande artiste. Celle qui incarna la passion toute humaine de Marguerite Gautier et des héroïnes ibséniennes, celle que d'Annunzio nomma « l'animatrice », nous apparaît ici à la fin de sa vie, physiquement et moralement si troublée, comme une pure mystique.

Eleonora Duse nous est montrée à bout de forces, mais indomptable, soutenue et brûlée par son ardeur d'apostolat : donner à l'Italie un théâtre digne d'elle, offrir au sortir de la guerre des spectacles propres à élever l'âme, à faire communier les hommes entre eux. Rebutée, ruinée, incomprise de ses compatriotes, Edouard Schneider nous la montre de plus en plus tourmentée par l'angoisse humaine, de plus en plus attirée par le mysticisme chrétien.

Ce n'est évidemment là qu'une partie de la vie de Duse, — en puissant contraste avec la période triomphale où elle promenait à travers l'Europe *la Gloire* et *la Ville Morte* — mais c'est sans doute la partie la plus émouvante de cette belle et douloureuse vie, celle dont l'écho se prolongera le plus longtemps.

Edouard Schneider l'a restituée pour nous avec l'affection, la

sincérité et le pieux lyrisme qu'on pouvait attendre de l'auteur des *Heures Bénédictines* et de l'*Immaculée.*

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

LE TOMBEAU DE CHARLES BERJOLLE (Au Bibliophile Angevin).

Il naquit à Angers un vendredi 13 et à treize ans il tournait des poignées de corde à sauter dans les manufactures Bessonneau. De bonne heure il eut « l'impression que la vie n'est pas une excellente affaire ». A seize ans, ses dons étonnants firent de lui un peintre. Et, poète, il a laissé deux, trois petites pièces en vers, ainsi qu'un recueil, *le Flutiau délaissé.* Il fut sans doute un de ces jeunes provinciaux qui vivent d'ennuis, de tracas et de songes jusqu'à ce qu'ils en meurent. D'Angers, plein d'admiration et d'amitié, il rêvait aux belles revues de lettres. Il aima Jammes. Il aima l'automne, le soir, la douceur, une gaîté un peu grise.

La vie ne pourrait-elle avoir un jour le visage d'

Un enfant très heureux qui songe sans rien dire ?

Lorsqu'il a eu deux petits garçons, quelques succès, un peu de joie, il a fallu tout quitter. « J'ai un gros chagrin, j'aurais pu être un grand peintre. » Et c'est tout...

« Les Présents ont toujours tort, » dit ici Alphonse Métérié. Qu'ils aient raison au moins lorsqu'ils sont partis, ceux que leurs entours ne vinrent pas soutenir. Des amis ont recueilli des notes sur l'œuvre double du poète et du peintre. Ils les publient ornées de bois gravés, en même temps que des reproductions de ses dessins, de ses tableaux. « Après nous, ce *Tombeau* évoquera pour des inconnus, qui peut-être auraient été dignes de l'approcher, l'être exquis et pur que nous avons perdu. » Ils l'aimaient, ils le font aimer.

HENRI POURRAT

LE ROMAN

L'ALCYONÉ, par *Edmond Jaloux* (Plon-Nourrit).

J'ai toujours pensé que les riches oisifs, que les belles veuves sans enfants offraient au romancier d'assez minces personnages.

Parce qu'on les suppose perpétuellement disponibles et dans un perpétuel loisir, ils semblent un terrain choisi pour de délicates végétations sentimentales ; ils sont en réalité des lieux abstraits, où l'on a toute facilité pour cultiver, comme sous châssis, quelques sentiments de nuances pures ; mais précisément parce qu'aucune nécessité extérieure ne vient jamais poser en eux de nouveaux problèmes, ils ne fournissent au conteur nul soutien et n'existent que par sa virtuosité. Les gens du monde qui peuplent l'*Alcyone* appartiennent rigoureusement au type traditionnel. Cela ne veut pas dire qu'ils ne soient pas très finement caractérisés ; j'entends seulement qu'ils n'ont point de métier, point de famille, point de religion, ni de parti, ni de fortes convictions, même pas celles de leur caste. De vagues préoccupations d'art leur ont donné une sorte de vernis international ; et l'action se passe dans le lieu le plus anonyme de la vie galante : un palais de Venise. Mais Edmond Jaloux a déployé dans son récit tant d'art et d'intelligence qu'on est bien forcé d'oublier ce qu'on avait de prévention. Il a meublé ce vide, non par des artifices, mais par un riche acquis d'expérience et de réflexion, et il a su nous faire respirer cette atmosphère somptueuse et mélancolique où baignent, comme dans un perpétuel coucher de soleil, ses derniers romans.

Qu'une femme jeune, saine et brillante, dégoûtée de l'amour par un mari médiocre et par un amant despotique, heureuse de savourer sa liberté recouvrée, repousse tour à tour son ancien tyran et un nouveau prétendant, médiocre lui aussi, ce n'est pas là une aventure qui par elle-même nous bouleverse. Cette femme n'a pas envie de ces hommes ; elle les congédie sans aucune sorte de déchirement, sans aucun débat intérieur où soit engagé autre chose que son plaisir et son instinct d'indépendance. Il y a dans cette jeune déesse quelque chose de pur, de vigoureux, de calme. On comprend pourquoi l'auteur a voulu la placer parmi les robustes filles du Tintoret ; et quoique, à notre sentiment, ces sortes de concordances esthétiques fassent suspecter l'ingénuité d'un livre et qu'elles glacent les personnages au lieu d'en accroître la vie, il faut bien reconnaître qu'ici le charme plastique est grand et qu'il fait accepter même Venise.

C'est au lent déroulement d'un roman de Meredith que fait

penser l'absence de hâte avec laquelle progresse l'*Alcyone*. D'un chapitre à l'autre on fait peu de chemin, et quoique la distance entre le point de départ et le point d'arrivée ne soit pas telle que le rayon visuel ne puisse aller de l'un à l'autre, l'auteur a grand soin d'établir longitude et latitude après chaque étape. La franchise avec laquelle il intervient, en son propre nom, est un des agréments de son livre. Il me semble même que ces commentaires, ces parenthèses en sont l'élément le plus personnel, le plus riche :

Nous avons de nos sentiments, même les mieux éprouvés, un modèle dans l'esprit ; nous désirons nous hausser jusqu'à lui, combler à force de volonté les lacunes qui sont en nous et qui font que nous ne sommes jamais aussi heureux, aussi malheureux ni aussi amoureux que nous nous plaisons à le croire. Peut-être faut-il attribuer à un désir secret de la perfection cette imperfection qui nous pousse à mêler de mensonges nos états les plus sincères.

Ou encore :

Nous aimons avoir une sorte de bouc émissaire que nous tenons pour responsable de nos misères et sur lequel nous faisons tomber, en fait ou en pensée, le poids de notre ressentiment : c'est ce qui fait une des forces du mariage.

On pourrait citer bien d'autres réflexions de la même perspicacité et de la même finesse. Le souci que montre Jaloux, dans ses études critiques, de tout peser avec équité, de ramener chaque œuvre à une commune échelle, il en fait preuve également à l'égard de ses personnages. « J'aime mieux être injuste que de juger », disait Péguy ; ce qui peut être un bon principe de pamphlétaire ; mais le romancier qui tranche ou plutôt qui triche selon l'injustice de ses sympathies devra toujours céder le premier rang au romancier impartial. Par ses mises au point, Edmond Jaloux décevra les lecteurs qui demandent à être maintenus dans l'hypnose romanesque, mais il gagnera la confiance des autres. Il nous a trop bien fait sentir où réside la grandeur d'un Tolstoï, d'une George Eliot : dans cette magnifique justice qui ne se dément jamais. Sentir cela, c'est déjà s'engager dans ces fortes traces. Le jour viendra certainement où, réduisant la part du décor, Jaloux ne construira plus ses livres qu'avec ce qu'il possède de plus robuste.

JEAN SCHLUMBERGER

*
* *

L'ENNEMI DES SIENS, par *Henri Deberly* (Editions de la Nouvelle Revue Française).

Il est difficile de parler justement d'un auteur qui, non seulement ne se soucie point de séduire, mais encore semble s'ingénier à rebuter toute sympathie. Sans doute, il serait pusillanime de dédaigner pour si peu les qualités objectives de *l'Ennemi des siens*, qui ne sont pas communes. C'est, comme *l'Impudente,* un drame de famille, qui naît, se développe et finit par éclater non pas, comme souvent il arrive dans les œuvres de ce genre, parce que le romancier l'a ainsi décidé, mais parce que le développement logique de caractères différents mis en présence, veut qu'ils se heurtent. *L'Ennemi des siens* me paraît même offrir un intérêt général que *l'Impudente*, sujet assez particulier, n'offrait pas. La sourde révolte d'une fille passionnée contre un père égoïste et maniaque, dont l'affection pour ainsi dire militaire ignore absolument que ses enfants peuvent avoir des aspirations dignes de sollicitude, ce n'est certes pas un sujet nouveau ; ce qui l'est, c'est le courage de pousser jusqu'en ses conséquences extrêmes un conflit que, d'ordinaire, on se contente d'effleurer. Selon quelle affreuse progression les aspirations de la romanesque Isabelle, privée d'horizons, se rétrécissent jusqu'à devenir cupidité pure; comment elle en vient à se jeter à la tête d'un garçon qu'elle méprise ; l'impudeur à laquelle elle se force pour lui plaire, l'exagération naïve de cette impudeur ; l'effarouchement du jeune homme qui se rapproche d'une sœur, plus jeune, d'Isabelle ; la jalousie de celle-ci, sa haine ; comment enfin, de déceptions en maladresses, elle en arrive au crime ; la logique avec laquelle cette déchéance lamentable nous est révélée donne à penser que de pareils drames ne sont pas rares. Pourtant, en dépit de ce caractère plus général du sujet — ou à cause de lui, — *l'Ennemi des siens* n'offre pas cet accent fatal qui faisait la force de *l'Impudente*, à tel point qu'on douta du pouvoir de renouvellement de M. Deberly. L'histoire du comte de Bitry et de ses filles s'est-elle imposée à son esprit avec moins d'autorité ? L'a-t-il portée moins longtemps ? Toujours est-il que la composition en est moins rigoureuse, le style plus lâche. Et c'est à travers ces négligences qu'une cer-

taine méchanceté pessimiste qui semble propre à M. Deberly nous apparaît, nous irrite, nous inciterait à prendre contre lui la défense de ses personnages si, précisément à ces moments-là, leur réalité ne s'affaiblissait pas à nos yeux. C'est peut-être par le retour fréquent de certaines épithètes violentes pour lesquelles M. Deberly semble éprouver une sombre préférence, qu'il se trahit surtout.

Il ne faut pas dénier toute importance à la critique sentimentale. S'il est à regretter qu'une sensibilité trop chatouilleuse retienne certains lecteurs de M. Deberly d'apprécier la dure beauté de son pessimisme, cette même sensibilité permet à d'autres de supposer et de regretter ce dont son livre est privé : peut-être eût-il suffi d'y faire ou plutôt d'y laisser entendre quelques accents plus doux, pour rendre ce pessimisme acceptable. M. Deberly estimera sans doute qu'ils l'eussent amolli : rien ne peut nous empêcher de supposer qu'ils l'eussent rendu plus juste. Lui-même a fort bien senti la nécessité de ménager au seuil d'une si cruelle histoire quelques clartés : Françoise, la sœur cadette, est toute naïve ; dans l'âme du débauché Fernand le fond est resté pur. Le récit s'engage d'ailleurs sur le ton de la comédie. Mais le style, dans les dialogues notamment, n'a guère moins de rigueur alors qu'au cœur du drame ; pareil est *l'accent*. Peut-être aussi sympathiserions-nous mieux avec Isabelle si ces aspirations plus généreuses qui précédèrent sa déchéance morale et que la tyrannie paternelle détruisit nous étaient, fût-ce rétrospectivement, montrées : l'auteur se contente de nous dire qu'elle les a eues... Il ne faudrait pas croire, cependant, que M. Deberly ne soit à l'aise qu'au plus noir d'une tragédie. Peut-être n'a-t-on pas assez remarqué, au moment de la publication de *Prosper et Broudilfagne* quelle force de renouvellement un si brusque passage du tragique au bouffon supposait. Mais là, le changement de ton était radical, et ce n'est qu'à l'expression des nuances que M. Deberly, si habile pourtant à les discerner à l'intérieur des âmes, ne semble pas avoir, dans son dernier livre, pleinement réussi.

GABRIEL D'AUBARÈDE

*
* *

LE PUITS DE JACOB, par *Pierre Benoit* (Albin Michel).

Il est temps de signaler l'orientation nouvelle de trois ou quatre romanciers qui font route de conserve. Je prends en exemple Pierre Benoit : il semble passer de l'aventure au voyage. Cela pourrait faire un grand changement, en dépit du voisinage apparent de ces deux prétextes d'écrire : car ce serait passer de l'imagination à l'observation. Mais, d'abord, je n'ignore pas que ces deux facultés, pas plus que les autres, ne peuvent vivre séparées ; mais surtout il m'a toujours semblé que celle-ci l'emportait singulièrement sur celle-là chez nos romanciers d'aventure. La documentation chez Pierre Benoit, dès l'*Atlantide*, comptait plus que la fantaisie. Il l'assimilait fort bien et ensuite en présentait les produits utiles avec beaucoup de doigté, mais on voyait qu'il avait trouvé au moins autant de plaisir à ramasser les faits dont il tirait sa fiction qu'à développer celle-ci selon un art dramatique du récit. A la suite de ses héros, depuis, il est parti en voyage et il n'a pas eu à changer beaucoup sa manière pour faire sentir dans ses narrations l'influence de la chose vue, alors que, auparavant, l'influence de la chose apprise était si grande. Et du reste il pourra alterner entre le reportage presque direct comme dans le *Puits de Jacob* et l'aventure truffée de notes de voyage comme la *Châtelaine du Liban*.

J'avoue que je préfère la simple et franche relation de voyage. Elle convient mieux à la disposition de Benoit, et généralement à la plupart de nos têtes françaises. C'est ce qu'ont admirablement compris les Tharaud, depuis longtemps. Je préfère un *Royaume de Dieu* à leur ancien *Bar Cochebas*, comme je préfère le *Désert* ou *Vers Ispahan* de Loti au *Roman d'un Spahi*. A quoi bon plier de belles impressions qui demandent à rester libres et telles qu'elles naquirent, à une affabulation qui diminue bien souvent le recul favorable à la rêverie du lecteur au lieu de l'accroître.

Je reste assez insensible à l'appareil de personnages, d'intrigues et de péripéties que Benoit pousse au premier plan de ses premiers romans. Ce ne sont chez lui que des artifices, et je ne consens à le suivre dans ces détours inutiles, en dépit de son habileté et du soin qu'il prend ne jamais insister, qu'à cause de cette nostalgie qui est son ressort efficace, et qui l'entraîne vers

toutes les fascinations de l'éloignement dans le temps et dans l'espace.

A côté de l'abondance orientale d'invention de tant de romanciers anglais, il faut bien avouer que le mince élément de mystère ou de complication, ou d'action, chez Pierre Benoit ou chez Mac Orlan, ne peut être pris que pour ce qu'il est vraiment : un truc de présentation, un simple prétexte pour rêver du désert ou de la mer, ou nous conter des anecdotes qui leur plaisent entre tant d'autres.

Tous ces Français sont d'excellents peintres, de solides paysagistes, faits pour planter leur chevalet devant un motif bien déterminé et le restituer avec ce sens de prudence et de probité qui fait le mérite inattaquable d'un peintre de Barbizon ou d'un Maupassant. Une fois que ces robustes observateurs ont consenti à se placer derrière la limite de cette admirable modestie, alors soudain la situation est renversée et nous n'avons plus envie que de louer l'art par lequel une réalité qui paraît d'abord si trivialement bornée à elle-même est pourtant investie d'un inépuisable pouvoir de suggestion plastique. Je ferais les mêmes réflexions sur Dorgelès et Carco. N'est-il pas évident que Dorgelès est meilleur quand il nous montre tout bonnement ce qu'il a vu (alors qu'il sait si bien voir, que son œil est un meilleur artiste que lui) dans *la Route Mandarine* que lorsqu'il se lançait dans les constructions approximatives de *Saint-Magloire* ? Et le monde entier a dit qu'il préférait *l'Equipe*, à la psychologie guindée où Carco s'aventura il y a deux ou trois ans.

Cela dit, laissons-nous aller au plaisir que nous donne si abondamment cette suite d'observateurs exquis et de voyageurs sages qui dressent un inventaire si net de notre empire colonial, de certaines de nos possessions les plus curieuses, ou de voisinages très influents : tout ce proche Orient de la Palestine à la Galicie, toute cette Méditerranée, cette Afrique du Nord que nous livrent les Tharaud, et Pierre Benoit après eux ; le Rhin de Mac Orlan ; l'Indo-Chine de Dorgelès ; l'arrière-Paris de Carco ; tant de reportages émouvants à cause de ceci : le Français classique se promène dans le monde moderne.

P. DRIEU LA ROCHELLE

*
* *

ŒIL DE DIEU, par *Franz Hellens* (Emile-Paul).

Ce fils des Flandres n'a pas fini d'embrasser des deux bras le fantastique et le réel. Mais il ne s'agit plus ici de *Réalités fantastiques* : plutôt de fantasmagories réalisées. Depuis *Mélusine*, en passant par *Bass-Bassina-Boulou*, Franz Hellens est allé se rapprochant, se saisissant mieux du concret. Le monde ne lui était qu'un prétexte, un rideau sur quoi projeter ses imaginations. Il semble qu'il lui devienne un objet. Et ce monde réel lui permet de susciter mieux son monde irréel : en l'arrêtant, il le libère, parce qu'un mur fait mieux écran qu'une brume.

Un employé de banque nourri de Sherlock Holmes, abreuvé de Fantômas, hérite un demi-million. Il brûle ses romans policiers, livres tristes, dit-il, dont les héros ne se soucient que de leur triomphe, non point de sauver les malheureux. Meilleur que ces glorieux, il sera Œil de Dieu, détective et chevalier errant.

Œil de Dieu, c'est Don Quichotte en leggins et casquette anglaise. Mais Don Quichotte exactement. Voici Sancho : Ménè, la nourrice à proverbes, — Dulcinée : Adélaïde, une marmite, — Rossinante : le dogue Marcador ; et tous, le curé, le barbier, la nièce, le duc, les chambrières, les voilà tous. Des aventures vives, parfois bien amusantes. Le fol se dessine peu à peu, d'une vanité ombrageuse et cependant d'une touchante abnégation, tout dévouement, vaillance, vertu, non toutefois sans naïfs penchants à la gourmandise et à la paillardise ; d'esprit agile, d'ailleurs, prompt aux suppositions logiques et d'une candeur désarmante. Bref, non sans grandeur.

Comment Œil de Dieu, le bien nommé, verra-t-il dans Paris notre civilisation industrielle ? Tout un noir fantastique fera cauchemar autour de lui. Un jour, ayant marché, pour que ce fût plus beau, devant les bannières d'une manifestation communiste, il est houspillé par la police. Désormais son rêve est simple : « Je prendrai la tête du cortège et je punirai les coupables. » Il s'agit de vaincre les machines et les hommes à képi. Le fol généreux devient un dément berné, volé, crossé, emprisonné, assommé, mais qui projette toujours devant soi sa vision simplifiée et grandiose du monde.

Un jour, dans la cave d'un café-restaurant, il a délivré, non

une jeune fille captive, comme voulaient le lui faire croire de grossiers plaisants, mais la colombe de la caissière. Il sourit, la suit dans l'azur. « Elle s'est envolée », dit-il. Et cela lui suffit. Déçu, vaincu, il sera finalement enfermé. Du moins il a su libérer son rêve.

A ce jeu de pigeon-vole, Franz Hellens a gagné. Le réel sous ses mains devient fantasque, fantastique, et tout à coup s'envole, monte en chandelle dans le bleu.

HENRI POURRAT

*
* *

JEUNESSE SE FANE, par *Pierre Lièvre* (Le Divan).

Je retrouve quelques phrases notées après la lecture de *Une Amitié* de Pierre Lièvre : « Aucun sens dramatique dans la composition du dialogue ; une suite de discussions, toujours intelligentes, mais naïvement mises en œuvre... » Or je lis dans les premières pages de *Jeunesse se fane* (que l'auteur nous interdit d'appeler ni une préface, ni un avertissement, ni un prologue, mais qui sont tout cela ensemble) :

> Donner corps à une fiction n'est pas besogne dont je sois actuellement capable. Je le déplore : il est passionnant de conférer les apparences de la vie à un songe. Mais il faut, pour cela, prêter beaucoup de sérieux à ceux que l'on accueille... N'attendez donc pas de moi un récit bien ourdi, bien conduit, bien fini, un de ces récits qui se prétendent solidement installés dans la réalité... Dispensez-moi de composer un roman, et veuillez bien en accepter les éléments épars...

Voilà qui nous met à l'aise. Ces figures au crayon sont vives et charmantes. L'auteur s'y est borné à ce qu'il pouvait fournir de vrai et de sensible, sans l'alourdir d'une pâte dont il craignait d'être mécontent lui-même. Ainsi dépouillé, le récit peut courir sans essoufflement d'un bout à l'autre de la guerre et frôler hardiment les grands sujets. Il s'agit d'un glorieux aviateur, de sa maîtresse et d'un garçon qui les admire tous deux passionnément, mais qui devra peu à peu désapprendre d'admirer. Petite aventure mélancolique qui suffit à faner une jeunesse et qui nous touche par l'habile choix des traits, la discrétion de l'analyse et la stricte justesse du récit.

JEAN SCHLUMBERGER

*
* *

HISTOIRE DE LA REINE DE BAVIÈRE, par *Philippe Datz* (Editions de la Nouvelle Revue Française).

Cette courte histoire est le second livre de M. Datz. M. Datz publia l'an dernier *Jours Fériés*, qui avait d'assez nombreux défauts, et des défauts fort agaçants ; mais dont le charme pourtant persistait à travers ces défauts. La *Reine de Bavière* marque un sérieux progrès sur *Jours Fériés*, tant pour le charme, qui est d'une qualité plus pure, que pour les défauts, qui se sont atténués. Cela ne veut pas dire que M. Datz se puisse déclarer satisfait ; et comme il vise plus haut que ses réalisations actuelles, et que je devine avec beaucoup de sympathie ce à quoi il vise, je vais lui parler sans artifices.

Le charme de la *Reine de Bavière* est fait d'une certaine pureté d'accent et d'une certaine naïveté d'allure. La simplicité de l'intrigue et la discrétion de la touche sont autant de qualités qui apparentent ce livre au *Cœur Gros* de M. Barbey. La langue n'est point parfaite, mais n'offre pas de négligences trop saillantes ; et la fréquente sobriété du style est aussi bien l'indice d'une qualité d'âme que d'une qualité d'art.

Cela dit, je ne vois pas d'inconvénient à ce que M. Datz transforme sa pureté en élégance, et il y arrive parfois. Mais je suis fâché de le voir donner assez souvent dans la préciosité, le maniérisme et le verbiage, qui sont la marque de quelques écrivains notoires d'aujourd'hui. Son livre est à la fois simple et dispersé ; il souffre d'un manque de concentration et même de vigueur. Il est une suite d'impressions, de notations autour d'un sujet.

Allons plus avant. Que l'intrigue ne soit pas neuve, je m'en soucie peu, souhaitant comme je le fais parfois que les écrivains ne craignent pas de traiter le même sujet, car c'est alors surtout qu'on peut les comparer et distinguer leur apport original. L'intrigue de la *Reine de Bavière* est d'une ligne simple : c'est ce qui me plaît en elle. Mais M. Datz semble n'avoir pris soin que de cette ligne, et son histoire apparaît un peu superficielle. Je ne veux pas critiquer le choix de ses personnages ; car je suis persuadé que, quelques personnages que choisisse un écrivain, si humbles, si médiocres, si vulgaires soient-ils, on peut, on doit en dégager une vie profonde.

Il semble que le classicisme français ait tendu de plus en plus vers une compréhension et vers une expression du drame *quotidien*, qui tournèrent court dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, et dont on peut suivre le développement dans les littératures anglaise et russe[1]. M. Datz ne nous montre que les silhouettes de ses personnages.

J'entends bien que le seul personnage intéressant est pour lui celui du narrateur, autour duquel évoluent ces silhouettes. Mais c'est là d'abord, je viens de le montrer, un point de vue trop péremptoire. Ce personnage est volontiers enclin à la suffisance, encore qu'il la cache sous un badinage attendri. Il déclare à la fin du livre : « Je suis seul, seul, seul » ; et sans doute ne l'est-il pas beaucoup, qu'il éprouve le besoin de s'affirmer sa solitude par une répétition un peu fâcheuse. Je crains d'autre part qu'il n'éprouve d'émotions qu'assez modérées (et pourquoi en ce cas en avoir fait le centre du drame ?), car un homme chez qui la sensibilité est profonde, celui-là ne tient pas les autres hommes pour insignifiants, il en voit, il en exagère même l'originalité, il en devine l'émotion, et s'ils n'en ont pas, il est toujours porté à leur prêter la sienne.

J'ajouterai enfin que si parfois une violente émotion prend naissance d'un motif futile, il n'en reste pas moins qu'une œuvre d'art, et surtout un roman, a certaines exigences, et que, par exemple, bien que nous puissions concevoir Adolphe sans Ellénore, la figure d'Ellénore accuse le relief d'Adolphe et donne au livre une partie de sa valeur. Or M. Datz n'a pas osé peindre Adolphe sans Ellénore ; mais il a réduit Ellénore à des proportions de caricature. Ce qui d'ailleurs ne veut pas dire qu'il ait peint Ellénore ni Adophe — et voilà bien mon principal grief.

Du moins l'œuvre de M. Datz, telle qu'elle est en effet et en

1. On va peut-être m'objecter le réalisme et le naturalisme français. Y pense-t-on bien ! Ces mouvements, s'ils examinent une vie d'humble apparence, loin d'en soulever l'écorce, et d'en montrer le fertile secret, ces mouvements, le plus souvent, ne visent au contraire qu'à abaisser encore cette vie, à la montrer insignifiante et lamentable.

promesses, me donne assez de confiance pour que je ne lui ménage pas mes critiques. MARCEL ARLAND

LETTRES ÉTRANGÈRES

NOCTURNE, par *Fr. Swinnerton*, trad. *Muller Bergalonne* et *Hintsch* (Plon).

Quitte à paraître énoncer le plus niais des truismes, je dirai que le principal mérite de *Nocturne* me semble résider en ce fait que c'est un livre pleinement réussi. Dans l'énorme production anglaise contemporaine il est peu d'ouvrages auxquels on puisse décerner pareil éloge. Et sans doute l'admirable *Howars End* de M. Forster qui est encore totalement ignoré du public français réalise une réussite d'un autre ordre et sur un plan infiniment supérieur. Mais enfin le fait est là et il n'est point négligeable : on ne trouve dans *Nocturne* aucune marge, aucun intervalle, si faible soit-il, entre l'idée et l'exécution. Je suis tenté de croire que Swinnerton a été grandement servi par le caractère étroitement réduit du cadre qu'il s'est à lui-même imposé. Il n'y a rien ici qui ressemble à la surcharge, au foisonnement inutile qu'on regrette de rencontrer dans les meilleurs romans d'un Arnold Bennett par exemple. Il serait néanmoins tout à fait injuste de prétendre que les qualités de *Nocturne* sont d'ordre purement formel. Non seulement l'unité tonale du livre persiste du commencement jusqu'à la fin, mais encore elle s'affirme avec une rare intensité ; ce qui est remarquable ici, me semble-t-il, c'est que l'exactitude impitoyable avec laquelle sont retracés les mouvements tenus de l'âme des deux sœurs se concilie pourtant avec une sorte de lyrisme — on est pris à la gorge par l'atmosphère suffocante où l'action se déroule. Chaleur immobile des nuits londoniennes, odeur de gaz, de graisse et de pudding des *homes* suburbains ; et au-dessus des maisons un ciel chargé que traversent par instants de grandes lueurs blafardes : et dans les cœurs l'angoisse. « Aucun danger ne menaçait Jenny, si ce n'est celui d'une vie où rien n'arrive... » Le pathétique du livre est précisément là, dans l'espèce d'impétuosité désespérée avec laquelle les deux femmes se lancent dans l'aventure unique, sûrement unique, de leur vie — et ce n'est qu'une impasse au fond de laquelle une palissade en planches laisse apercevoir

l'affreux terrain vague des existences sans amour, sans finalité. Il me semble que Charles-Louis Philippe eût profondément aimé ce livre où la plus humaine tendresse se déchiffre sur un visage hostile et presque convulsé.

GABRIEL MARCEL

LES ARTS

CHRONIQUE MUSICALE.

André Caplet, qui vient de mourir, ne fut peut-être pas un grand compositeur ; mais il fut un grand musicien : par sa profonde et vaste culture musicale, par sa large compréhension, par son goût sûr, par ses connaissances techniques exceptionnelles, enfin et surtout par son talent de chef d'orchestre.

La musique française perd en lui son meilleur Kapelmeister, son seul chef de grande envergure, à la fois technicien consommé et artiste sensible à l'imagination puissante et mesurée, capable à son pupitre de conceptions audacieusement personnelles et apte à les réaliser, et à nous convaincre de leur vérité. Il était né chef d'orchestre, comme on naît pianiste ou chanteur. Mais cet homme ne disposait pas à Paris de l'instrument dont il pouvait jouer si merveilleusement. Tandis que d'autres, lamentablement médiocres, avaient malgré cela ou bien, peut-être, à cause de cela précisément, le privilège de conduire des séances hebdomadaires, lui devait se contenter de-ci de-là de quelques concerts ou de quelque spectacle extraordinaire. Il est vrai que chacune de ses trop rares apparitions au pupitre prenait le caractère d'un véritable événement musical pour ceux qui savent juger et comparer, et se rendent compte du marasme dans lequel est tombé l'art orchestral dans cette ville, où l'on trouve pourtant les meilleurs instrumentistes de toute l'Europe.

Je me souviens surtout d'un concert, il y a deux ans, je crois, où André Caplet dirigea entre autres la *Valse* de Ravel, avec une précision et une netteté dans les détails si parfaites, avec un tel élan, avec une ardeur si voluptueuse et, en même temps, avec une liberté si souveraine, que l'œuvre déjà maintes fois entendue, nous apparut complètement transformée. Il était vraiment de la race de ces grands virtuoses de l'orchestre

qui nous donnent l'impression de créer littéralement sous nos yeux l'œuvre qu'ils exécutent, de faire jaillir et fuser les sons d'un bref geste du bras, d'un simple mouvement du poignet et qui triturent la matière sonore ainsi que le sculpteur fait d'un bloc de glaise.

L'orchestre, c'était là le vrai domaine d'André Caplet et le fait qu'une telle force, qui dans tout autre centre musical eût pu se développer et se réaliser pleinement, demeura ici inemployée, alors qu'il y a pénurie de chefs d'orchestre, prouve suffisamment que quelque chose ne va pas dans la vie musicale parisienne, que la musique ici est malade. Les symptômes de cette maladie ne manquent d'ailleurs pas : il suffit pour s'en convaincre de parcourir les programmes de la saison d'hiver qui vient de s'écouler, et dont l'indigence incite aux plus tristes réflexions. Ceci dit en passant.

Quant aux compositions d'André Caplet, j'avoue que jusqu'à l'année passée, malgré leur grand charme et leur maîtrise, elles me paraissaient n'être que l'œuvre d'un bon épigone de Debussy. Mais les *Poèmes de Baudelaire*, l'*Epiphanie* pour violoncelle et orchestre et, surtout, le *Miroir de Jésus* pour soprano solo, chœur de femmes et petit orchestre à cordes, sur un cycle de brefs poèmes mystiques d'Henri Ghéon, témoignent que ce musicien qui appartenait à la génération de Ravel, de Roussel, de Florent Schmitt, rénovait son style, se dégageait de ce qu'on pourrait appeler l'académisme impressionniste. Les moyens musicaux mis en jeu par l'auteur, son langage vocal et instrumental étaient aussi neufs, dans le *Miroir*, que l'esprit qui y règne et où le sentiment religieux, avec ce qu'il comporte dans l'expression confessionnelle d'un peu figé, s'allie à une émotion profondément humaine, très libre et intime.

Le *Miroir de Jésus* est peut-être la seule œuvre de musique religieuse qu'ait produite l'art français de notre époque. Et le *Saint-Sébastien* de Debussy, me dira-t-on ?... et le *Requiem* de Fauré ? On m'objectera même, il se peut, *le Roi David*... Mais celui-ci n'est qu'une vaste fresque décorative sur un sujet religieux. *Saint-Sébastien*, à mes yeux, est entaché d'un certain esthétisme qui vicie l'œuvre et restreint sa portée humaine et mystique ; quant au *Requiem*, qui contient de très belles pages, Fauré

n'y a pas évité les formules et les procédés conventionnels élaborés et fixés par l'art religieux des époques écoulées. Or, ce qui fait la grande valeur du *Miroir de Jésus*, c'est que Caplet — et tout particulièrement dans la partie intitulée *Les Mystères de Peine* — forme ses propres moyens d'expression, trouve des accents nouveaux et invente dans un domaine, où depuis longtemps déjà on se contente de combiner et de varier prudemment quelques anciennes idées.

« A mon avis la critique n'est pas une œuvre littéraire proprement dite, c'est avant tout une œuvre scientifique. Un document écrit est un objet de connaissance qui doit être étudié avec des procédés d'investigation rationnelle et surtout avec sérieux et conscience. Cette étude exige beaucoup de travail et de calme d'esprit. Il est fâcheux de voir la plupart des critiques au lieu de tâcher d'expliquer et de s'expliquer, se livrer à des explosions lyriques et composer de petites odes de louange ou de blâme. »

Je ne peux résister au plaisir de citer ces paroles de Paul Claudel (extraites de l'interview qu'il donna à M. Lefèvre pour les *Nouvelles Littéraires*), car elles s'appliquent à la critique musicale au moins autant qu'à la critique littéraire et m'apparaissent particulièrement actuelles aujourd'hui, où l'art de composer « de petites odes » (d'ailleurs souvent charmantes) fleurit plus que jamais parmi nous tous, critiques musicaux.

Je songeais à cela en lisant le numéro spécial (1er avril 1925) que la *Revue Musicale* a consacré à Ravel : dans ce fascicule — un des meilleurs que la *R. M.* ait publiés — les deux tendances, les deux méthodes : critique-œuvre littéraire, critique-œuvre scientifique, se développant librement, par leur opposition même se précisent.

Inutile d'insister que toutes mes sympathies vont à la seconde, et c'est pourquoi l'étude qu'un des premiers maîtres français du clavier, Gil-Marchex, consacre à la *Technique du Piano* de Ravel m'apparaît comme un modèle du genre : voilà ce que doit être la critique musicale. Gil-Marchex explique son admiration ; il nous fait toucher pour ainsi dire du doigt les procédés pianistiques de l'auteur de *Scarbo,* et le lecteur, en terminant cet article, d'ailleurs d'une parfaite tenue littéraire, a

la sensation d'un acquis très précis et de voir certaines réalités plus clairement. C'est d'une tendance scientifique analogue que relève l'article de Casella sur l'*Harmonie* de Ravel ; on peut n'être pas d'accord sur certaines affirmations de l'auteur (au sujet du 11e harmonique, par exemple, qu'on rencontre déjà dans l'œuvre de musiciens russes antérieurs à Ravel) ; mais son analyse harmonique est pleine d'enseignements précieux.

Très intéressants également et riches en indications concrètes sont les articles d'Arthur Hoerée : *Mélodies et œuvres lyriques*, et de René Chalupt : *Maurice Ravel et les prétextes littéraires de sa musique*. Ce dernier titre, pourtant, ne me paraît pas très heureux : les œuvres littéraires ne furent-elles pour Ravel que des « prétextes » ? René Chalupt ne dit-il pas lui-même très justement : « Que la musique soit pure, tant qu'on voudra, mais que le musicien ne le soit pas !... Pour que sourde des profondeurs une eau limpide, ne faut-il pas qu'elle ait patiemment et difficilement traversé de denses couches de terrain. Telle est la musique de Ravel, si purement musicale, si vierge de littérature, issue pourtant d'un cerveau comblé de la plus riche substance littéraire » ?

Tristan Klingsor nous parle finement de *Ravel et l'art de son temps ;* encore des faits, des rapprochements concrets, très suggestifs... Mais les excellents musiciens que sont Vuillermoz et Roland-Manuel ont fait, eux, œuvre de purs littérateurs. Le thème que s'était proposé le premier : *Le style orchestral de Ravel* exigeait pourtant l'application d'une méthode scientifique ; mais l'analyse est remplacée par des images : or l'image est à sa place, quand elle condense une analyse. Mais nous voilà bien avancés, lorsque nous lisons que « l'orchestration du Prélude du *Tombeau de Couperin*, dont le mécanisme si bien huilé tourne avec la grâce équilibrée d'une machine de précision peut être citée comme un modèle du genre » ! Pourquoi le critique n'essaie-il pas de démonter un peu devant nous ces rouages ? Ce n'est pourtant pas la science nécessaire qui lui fait défaut : Vuillermoz connaît parfaitement le métier.

Ah ces rouages, ces « pivots », cette « horlogerie suisse » expressions qui reviennent sous la plume de presque tous les auteurs, de Suarès (*Pour Ravel*) à Hoerée, et au moyen desquelles on veut nous donner le change et créer une fausse impression

de netteté et d'exactitude ! En quoi donc ce jargon d'ingénieur est-il moins ridicule que le vieux vocabulaire romantique, si honni aujourd'hui ?

Le brillant article de Roland-Manuel : *Ravel et l'esthétique de l'imposture* est très agréable à lire ; mais combien j'aurais préféré que cet excellent élève de Ravel nous fît pénétrer plus profondément dans la structure intime de l'œuvre de son maître, avec calme et méthode, sans crainte d'employer le terme technique (puisqu'il écrivait dans une revue spéciale), sans crainte même d'un certain pédantisme. Le pédantisme ! voilà à quoi nous font aspirer aujourd'hui les exagérations de la « critique-œuvre littéraire ».

B. DE SCHLOEZER

NOTES

M. Victor Llona nous écrit :

« M. Henry K. Marks appelle courtoisement mon attention sur une erreur capitale qui invalide le jugement porté sur son roman, *Lame de fond*, par ma note parue dans le numéro de mars de la *Nouvelle Revue Française*. M. Marks me rappelle — ce que j'avais appris en rentrant à Paris — que *Lame de fond* n'est pas la traduction de *Peter Middleton*, mais celle d'un autre roman de lui, intitulé *Undertow*. Les lecteurs de la revue se seront représenté d'eux-mêmes, d'après le texte de ma note, l'enchaînement de faits qui a motivé ma méprise. Je n'en tiens pas moins à la signaler ici, en exprimant à l'auteur de *Lame de Fond* le regret qu'elle ait pu se produire. »

*

Comme suite à une note parue à cette place dans la *Nouvelle Revue Française* de Mai, M. Pierre Morhange nous fait remarquer que *Philosophies* est la seule des jeunes revues françaises, qui se soit franchement et carrément déclarée mystique.

*

Une correction d'imprimeur a déformé le sixième vers du poème de Paul Claudel : *Jacques Rivière* que la *Nouvelle Revue Française* a donné dans son dernier numéro. Il faut lire :

Mais moi ne m'empêchez pas de sentir cette en moi complicité avec ce qui passe,

et non pas :

Mais moi ne m'empêchez pas de sentir en moi cette complicité avec ce qui passe,

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS

LE TOME XXIV (Janvier-Juin 1925)

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « La Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne leur portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. Léon Vigneault, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe Arrondissement.

FRANCE ET ANGLETERRE

Est-ce que la Grande-Bretagne aurait définitivement liquidé la guerre ? Il le semble, ce qui tendrait à faire croire que la chose n'était pas si difficile et n'impliquait ni un grand effort d'ingéniosité de la part de ses grands financiers, chanceliers de l'Echiquier ou autre, ni une longue et héroïque abnégation de la part de ses contribuables. De juin 1915 à mars 1919, la livre sterling avait été fixée officiellement à 4 dollars 76 1/2 ; la liberté rendue au marché des changes, elle décline très rapidement : en février 1920, on la voit à 3 dollars 20 seulement, donc perte 34 % sur le pair de 4 dollars 86. En janvier 1924, elle n'était encore qu'aux environs de 4 dollars 20, en juillet elle atteint 4 dollars 40 ; elle finit l'année à 4,73 et cotait plus de 4,85 ces jours-ci. En somme la voici revenue au pair pour la plus grande satisfaction de l'orgueil britannique.

La loi anglaise qui avait mis l'embargo sur les métaux précieux expirait seulement le 31 décembre prochain. Malgré cela, le Gouvernement Anglais, qui ne déteste pas les coups de théâtre, nous en avons su quelque chose en 1919, à édicté le retour imédiat du sterling à l'étalon or. Depuis le 1er mai, la livre est décomptée légalement au pair et le prix de l'once fine de métal jaune a son prix standard de 84 shillings 11 pence 1/2. La Banque d'Angleterre reçoit licence générale pour les exportations de métaux précieux. Toutefois les banknotes et les Currency Notes ne redeviendront convertibles que le jour où la Banque le jugera opportun. Ce n'est donc pas encore l'abolition du cours forcé... On peut néanmoins prétendre que l'Angleterre solde la grosse opération que fut la guerre, simplement par une augmentation de 130 à 150 % des prix et du coût de la vie et sans réforme monétaire. Mais pourquoi voudrait-on nous faire croire à Londres que c'est grâce aux vertus fiscales du contribuable anglais qui s'est laissé écraser par les impôts, alors que le contribuable français se refusait à faire l'effort fiscal nécessaire ?

Après la Suède, la Grande-Bretagne, et les Pays-Bas, la Suisse dont la monnaie est également presque à la parité de l'or, ne tardera plus à revenir à une situation normale. Il ne restera plus à tous ces pays qu'une hausse des prix contre laquelle il n'y a guère à lutter utilement. Je voudrais seulement qu'on ne mit pas en parallèle le retour dans ces quatre pays à l'étalon d'or, grâce au relèvement de leur ancienne monnaie au pair de l'or, avec ce qui s'est fait en Allemagne, en Pologne, en Russie et dans d'autres petits pays où, après faillite, l'on a fabriqué du papier monnaie d'un nouveau type à base d'or sans or.

La France occupe en ce moment une place à part dans le monde avec sa monnaie contre laquelle toute la spéculation internationale s'est acharnée et une formidable dette de guerre qui lui crée des difficultés auprès desquelles celles des quatre pays ci-dessus ne sont que jeux d'enfants. A l'autre pôle est l'Allemagne qui sort d'une banqueroute retentissante et dont on ne sait pas encore où elle va, pas plus d'ailleurs au point de vue politique qu'au point de vue économique. Ce qui est certain, c'est que ses prix intérieurs sont très élevés, comme le coût général de la vie et qu'il ne faut pas trop se laisser prendre aux succès remportés par l'industrie allemande lors de certaines soumissions de bateaux ou de locomotives pour le compte anglais ou égyptien. Les grosses firmes allemandes peuvent évidemment exporter à perte pour se faire de la publicité. C'est un jeu qui peut pas aller bien loin. En tout cas, le taux d'escompte officiel est de 9 °/o en Allemagne après une réduction récente, de 5 °/o en Angleterre et 3 1/2 °/o aux Etats-Unis. Faut-il s'étonner dès lors du resserrement de crédit que l'on observe outre Rhin ?

Quant à la France elle maintient ses exportations à des quantums fort importants. Nos prix de revient ne sont donc pas dans l'ensemble plus élevés que ceux des autres nations exportatrices.

Notre tâche présente se résume finalement ainsi : produire et exporter aux prix les plus faibles, et surtout rétablir la confiance parmi nos deux millions de capitalistes petits ou gros. Le jour où, leurs disponibilités recommenceront à circuler, le Trésor sera à l'aise, l'industrie et le commerce trouveront à des conditions faciles les capitaux qui leur sont nécessaires. La Bourse n'attendra pas que cette transformation se soit complètement opérée pour se relever. Il convient donc de prendre dès maintenant des dispositions en vue de tirer profit de la hausse prochaine.

PETIT COURRIER

P... L... à C... — J'ai examiné la liste de valeurs que vous m'ave soumise, je n'ai d'observation à faire que sur celles inscrites sous le N° 4, qui sont en bien mauvaise posture. J'en dirai autant de celles portant le N° 7, les autres sont toutes de premier ordre.

Brest. H... G... — Vos titres ne sont encore sortis à aucun tirage.

LÉON VIGNEAULT

R. F.

R. F.

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, PARIS

MARCELLE VIOUX

MARIE-DU-PEUPLE

ROMAN

Ce roman — situé en pleins milieux anarchistes et communistes — est l'émo vante histoire d'une jeune femme qui, sorte de mystique sociale, s'est vouée triomphe des idées libertaires ; mais, restée accessible à la pitié, elle aurait voulu faire aboutir plutôt par la persuation que par les actes violents que son parti ex d'elle.

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier*. — Prix. .. **7** fr. **50**

Edition originale limitée à 600 exemplaires sur papier vélin Prix.. .. .. **12** fr.

DU MÊME AUTEUR

dans la *Bibliothèque-Charpentier* à **7** fr. **50** le volume

UNE ENLISÉE	L'ÉPHÉMÈRE
UNE REPENTIE	LES AMANTS TOURMENTÉ

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Envoi contre mandat ou timbres

(0 fr. 75 en sus, pour le port et l'emballage)

R. C. SEINE, 242.553

N. R.

Librairie LEMERCIER

5, Place Victor-Hugo — PARIS (16e)

QUES POSTAUX PARIS 693-21 TÉL. PASSY 86-12

ENT DE PARAITRE

Un ouvrage inédit de

LÉON BLOY

LE SYMBOLISME DE L'APPARITION

Préface de Madame JEANNE LÉON-BLOY

Un volume in-16 avec un portrait de LÉON BLOY
par ANDRÉE SIKORSKA

Prix : 8 fr.

Il a été tiré pour constituer l'édition originale :

exempl. sur Japon impérial numérotés de ..	1 à	10	**100** fr.
exempl. sur Hollande Van Gelder numérotés de	11 à	60	**70** fr.
exempl. sur Velin pur fil numérotés de	61 à	160	**30** fr.
exempl. sur Alfa numérotés de	161 à	1000	**15** fr.

SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

. F.

N. R. F.


Compagnie anonyme d'assurances
CONTRE
L'INCENDIE
FONDÉE
EN 1828
REGISTRE DU COMMERCE
SEINE Nº 30359
L'UNION
Compagnie
anonyme d'Assurances
contre LE VOL
et LES ACCIDENTS
Fondée en 1909
BRIS DES GLACES – DÉGATS DES EAUX
ASSURANCES contre la GRÊLE et la MORTALITÉ du BÉTAIL
REGISTRE DU COMMERCE Nº 53909
S'ADRESSER
à Paris, au siège social, 9, *place Vendôme;*
en province, à MM. les Agents principaux.

DITIONS DU SIÈCLE
RUE DE L'ABBÉ-DE-L'EPÉE A PARIS-V^e



A FRANCE VEUT-ELLE UN ROI?

PAR

LOUIS LATZARUS

Nul n'était mieux qualifié que l'ancien rédacteur en chef du *Figaro*, qui se présenta d'ailleurs aux dernières élections législatives comme républicain national sur les listes d'*Action Française*, pour répondre à cette question.

volume in-16	**7.50**
édition originale sur vélin pur fil Lafuma à	**20** fr.

. F.



ÉDITIONS BOSSARD

43, RUE MADAME — PARIS (VIe)

TÉLÉPHONE : FLEURUS 04.08



COLLECTION

Les Meilleures Œuvres dans leur Meilleur Texte

LE ROUGE ET LE NOIR

PREMIER OUVRAGE DE LA COLLECTION

est paru

Les bibliophiles pourront le voir chez tous les bons Libraires de France et de l'Étranger

AFUMA (*tirage 1850*)	restent	400
MADAGASCAR (*tirage 100*)	—	20
AUVERGNE (*tirage 50*)		*souscrits*

R. F.

Par la qualité de ses collaborateurs et la valeur des œuvres d tempérament juif qu'elle révèle, par le souci d'accueillir l expressions diverses de l'esprit juif, par l'attention qu'el apporte à l'étude des problèmes que pose l'existence d'Isra parmi les nations, par le tableau valable de l'activité israéli dans les domaines de la pensée et de l'action qu'elle présen

LA REVUE JUIVE

est l'organe de la renaissance juive

CHAQUE NUMÉRO DE LA REVUE JUIVE CONTIEN

DES POÈMES, UN ROMAN OU UN DRAME — UN ESSAI SUR LA C TURE JUIVE OU UNE NOUVELLE — DES CHRONIQUES SUR LA SOCIALE, LA LITTÉRATURE, LES ARTS PLASTIQUES, LA MUSIQUE. PHILOSOPHIE OU LES SCIENCES — DES NOTES CRITIQUES — I DOCUMENTS SUR LA VIE JUIVE DANS LES DIFFÉRENTS PAYS ET S LE MOUVEMENT SIONISTE — DES EXTRAITS D'OUVRAGES CONC NANT LA QUESTION JUIVE — UNE REVUE DES PUBLICATIO FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES — UN MEMENTO BIBLIOGRAPHIQ

LA · REVUE JUIVE

a publié

dans son numéro du 15 Janvier 1925

DÉCLARATION, par ALBERT COHEN
MESSAGE, par ALBERT EINSTEIN
IN MEMORIAM, par PIERRE HAMP
HENRI FRANCK, par ANDRÉ SPIRE
COMMENTAIRE SUR SILBERMANN, par JACQUES DE LACRETEL
LES YEUX AU VENTRE, par MAX JACOB, etc.

dans son numéro du 15 Mars 1925

SOUS LE DÔME, nouvelles, par WALDO FRANK
LETTRES INÉDITES de HENRI FRANCK
RÉSISTANCES A LA PSYCHANALYSE, par SIGMUND FREU
HOMMAGE A L'UNIVERSITÉ DE JÉRUSALEM, par EDOUAR HERRIOT, PAUL PAINLEVÉ, ALBERT THOMAS, LEON BLU CHARLES GIDE.
PRO PSALMIS, par LOUIS MASSIGNON
LE SIONISME ET LA FRANCE, etc.

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE 

LA REVUE JUIVE

a publié dans son numéro du 15 Mai 1925

ÉOMÉTRIE NON EUCLIDIENNE ET PHYSIQUE, par ALBERT EINSTEIN

NDRÉ SPIRE, par HENRI HERTZ

OURIM DANS LES LETTRES COMTADINES, par ARMAND LUNEL

E JOUR DU GRAND PARDON, par LOUIS GOLDING

ANTIQUE DE SION, par ALBERT COHEN

ESSAGES, par SIGMUND FREUD, RABINDRANATH TAGORE

USIQUE JUIVE ET MUSICIENS JUIFS, par BORIS DE SCHLŒZER

ARTIN BUBER ET MAX BROD, par CHRISTIAN SÉNÉCHAL, etc.

LA REVUE JUIVE

publiera dans ses prochains numéros

des œuvres de

HAIM N. BIALIK	ALBERT COHEN
EAN-RICHARD BLOCH	ITZKHAK LEB PERETZ
AX BROD	MARCEL PROUST
ÉON BRUNSCHVICG	SAUL TCHERNIKOVSKY
ARTIN BUBER	FRANZ WERFEL
ÉON CHESTOV	STEFAN ZWEIG

. F.

nrf LA REVUE JUIVE nrf

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT ANNUEL

ÉDITION ORDINAIRE : FRANCE .. .. .. 24 fr. — AUTRES PAYS 28
ÉDITION DE LUXE (ex. num., impr. sur papier pur fil) : FRANCE.. 70 fr. — AUTRES PAYS.. 80
PRIX DE VENTE AU NUMERO : FRANCE .. 5 fr. — AUTRES PAYS 5

Téléph. : FLEURUS 12-27 — Compte ch. postal 709.10
Adr. Tél. : ENEREFENE PARIS — R. C. Seine : 361.645

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'UN AN à l'édition ORDINAIRE — DE LU
de la REVUE JUIVE à partir du 15 .... 192.........

(1) Ci-joint mandat — chèque de . . . .
Je vous envoie par courrier de ce jour chèque postal de . .
Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de . . .

70 fr. ; 80
24 fr. ; 28

(Les quittances présentées à domicile sont majorées de 1 fr. 75 pour frais de recouvreme

Veuillez, en outre, envoyer de ma part — sans me nommer (1), une notice expos
le programme de la REVUE JUIVE aux personnes suivantes :

....
....
....
....
....
....
....
....
....
....
....
....

A .... le .... 192.

Nom .... *(Signature.)*
Adresse ....
....

(1) Rayer les indications inutiles.

DÉTACHER LE BULLETIN CI-DESSUS ET L'ADRESSER AU SECRÉTARIAT DE LA REVUE JUIVE — 3, RUE DE GRENELLE, PARIS (6e)

COLLECTION SHAKESPEARE

'EXTE ANGLAIS
T FRANÇAIS
EN REGARD ::



PUBLIÉE SOUS
LA DIRECTION
DE A. KOSZUL

LUMES PARUS :

Prix majorés

ACBETH. — Traduction de J. DEROCQUIGNY . .. .. **7** fr.
Professeur à l'Université de Lille (*Prix Montyon 1923*).

ES SONNETS. — Traduction de CHARLES-MARIE GARNIER. **7** fr.
(*Prix Denfer 1924*).

OMME IL VOUS PLAIRA.
Traduction de LUCIEN WOLFF, Docteur ès Lettres .. **7** fr.

SOIR DES ROIS. — Traduction FÉLIX SAUVAGE. .. **7** fr.

OMÉO ET JULIETTE. — Traduction de A. KOSZUL .. **7** fr.
Professeur à l'Université de Strasbourg.

ROÏLUS ET CRESSIDA. — Traduction de RENÉ LALOU. **7** fr.

AMLET. — Traduction de J. DEROCQUIGNY .. .. .. **8** fr.

Chaque volume, avec préface et annotations est imprimé en uge et noir sur beau papier, format in-16 cavalier, broché.

Il a été tiré de chaque volume après réimposition, 200 où o exemplaires numérotés, sur vergé pur chiffon à grandes arges. Le volume . .. . **25** fr.

AUTRES VOLUMES EN PRÉPARATION

OCIÉTÉ D'EDITION "LES BELLES LETTRES"
5, BOULEVARD RASPAIL, 95, — PARIS-VIe

. F.

Etes-vous votre propre maîtr

ou l'instrument des volontés d'autrui ?

ETES-VOUS fait pour commander ou pour obéir ? Prenez-vous confiance ou déclinez-vous timidement une responsabilité ?

Si vous êtes capable d'initiative, vous représentez un véritable capital. Vos chefs veulent un collaborateur qui ait du ressort et de la compétence.

Quelle que soit votre profession, votre avancement dépend de vos qualités d'initiative. Si vous ne possédez pas un jugement éclairé, une énergie tenace mise au service du but poursuivi, vous ne ferez jamais qu'obéir, vous ne gagnerez jamais qu'un salaire de subordonné.

Des milliers de chefs n'auraient pu gravir les échelons par lesquels ils s'élevèrent à leur brillante position d'aujourd'hui, s'ils n'avaient eu recours à une méthode scientifique : le **Système Pelman**.

Avez-vous songé à développer vos facultés pour acquérir la personnalité d'un chef ? Pratiquez le **Système Pelman** et vous apprendrez à commander.

Le **Système Pelman**, dont l'ense ment est donné strictement par corre dance, repose sur des principes de ps logie pratique. Depuis plus de années, la méthode a fait ses preuv compte à son actif des succès par cent de mille. Les témoignages authentiqu sont envoyés sur demande.

A part sa valeur intrinsèque, vous trou dans le **Système Pelman** une aide m sûre et réconfortante. On a dit qu'il pour ses adeptes « un guide et un ami

Le **Système Pelman** rend l'emp apte à un plus gros salaire et le chef, toute la force du terme, un maître.

Demandez la brochure gratuite et une sultation orale ou écrite, qui vous accordée à titre gracieux et sans en ment de votre part. Écrivez ou vene

INSTITUT PELMAN, 13, Cité du Retiro, Paris (8e)

Reste ouvert le Samedi de 14 heures à 18 heures

Londres
New-York
Toronto
Bombay
Stockholm
Melbourne
Durban
Dublin



. F.



Sur des rayons ?

Non !

Les livres prennent la poussière, se salissent et se détériorent.

Acheter une bibliothèque ordinaire ?

Non !

Car ce meuble est encombrant, trop grand, lorsque vous commencez, bien vite trop petit, dès que, par votre profession ou vos goûts, vous achetez continuellement des livres. Vous n'aimeriez pas non plus avoir plusieurs bibliothèques de grandeurs différentes !

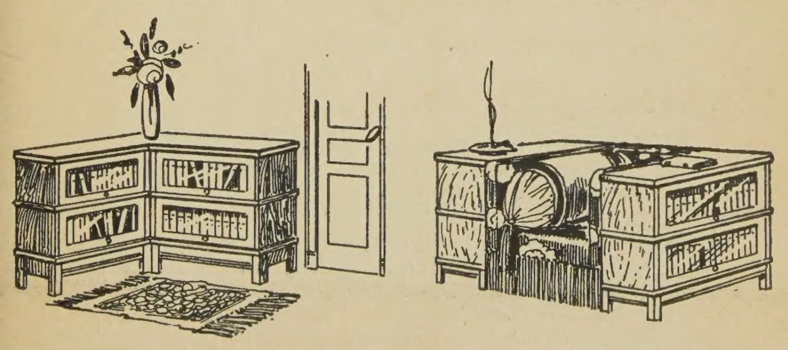
Que faire ?

Constituez vous-mêmes un meuble pratique, original, qui épouse tous les coins et recoins de votre appartement ; encadre les cheminées, les fenêtres, et qui, démontable, peut se reconstituer d'autre façon dans une autre pièce, si par cas vous êtes obligé de déménager.

Renseignez-vous sur tous ces avantages et demandez l'envoi du Catalogue N° 72, à la :

BIBLIOTHÈQUE M. D.

9, Rue Villersexel, PARIS-7e — (252 bis, Bd Saint-Germain)



LA NOUVELLE

REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

12e ANNÉE

DIRECTEUR (1919-1925) : JACQUES RIVIÈRE

DIRECTEUR : GASTON GALLIMARD

RÉDACTEUR EN CHEF : JEAN PAULHAN

CONDITIONS D'ABONNEMENT

ÉDITION ORDINAIRE

FRANCE : UN AN : 42 FR. — SIX MOIS : 23 FR.
ÉTRANGER : UN AN : 50 FR. — SIX MOIS : 27 FR.

ÉDITION DE LUXE

UN AN : FRANCE : 85 FR. — ÉTRANGER : 100 FR.

TÉLÉPHONE : FLEURUS 12-27

COMPTE CHÈQUES POSTAUX N° 169.33

ADRESSE TÉLÉGR. : ENEREFENE PARIS

Adresser toute la correspondance concernant la rédaction à M. JEAN PAULHAN

M. GASTON GALLIMARD REÇOIT LE VENDREDI
de 4 heures à 6 heures

M. JEAN PAULHAN REÇOIT LE JEUDI ET LE VENDREDI
de 4 heures à 6 heures

Pour être exécutées en temps utile, les demandes de changement d'adresse accompagnées de la dernière bande et de 1 franc, en timbres-poste ou mandat doivent parvenir à la Revue avant le 15 du mois.

Les abonnés qui désirent obtenir un reçu de leurs versements sont priés d'acquitter les frais de timbres en joignant au montant de leur envoi une somme de 0.50 pour la France et de 0.75 pour l'étranger.

Les ouvrages envoyés pour compte-rendu doivent être adressés impersonnellement à la Revue en double exemplaire.

Les manuscrits ne sont pas retournés.

Les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.